cm 1 2 3 4 unesp 7 8 9 10

2 vols

cm 1 2 3 4 unesp 7 8 9 10

IEAN DE LÉRY

IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXX

IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME PREMIER

910.8
L621h

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

43 47

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

JEAN de Léry naquit en 1534 à la Margelle, près de l'abbaye de Saint-Seine de Bourgogne. On ne connaît rien de ses premières années. Il appartenait sans doute à quelque famille de bourgeois, peut-être même de petits gentilshommes; car ce sont eux qui, les premiers, embrassèrent la Réforme en Bourgogne, et les parents de Léry étaient dévoués aux idées nouvelles. On sait avec quelle rapidité se propagèrent ces opinions dans notre pays. La France semblait un pays prédestiné à la Réforme. Depuis longtemps l'Université et le Parlement attaquaient le despotisme pontifical et réclamaient l'établissement d'une Église nationale. Le roi François Ier ne s'était pas encore prononcé, mais il protégeait Rabelais et

Marot; il permettait à Calvin de lui dédier son *Institution chrétienne;* sa sœur, Marguerite de Navarre, et plusieurs de ses courtisans professaient ouvertement la Réforme, et sa maîtresse, la duchesse d'Étampes, était soupçonnée d'hérésie. La nouvelle doctrine se propageait donc et s'organisait au grand jour. Il est vrai que la paix religieuse ne dura pas longtemps; mais la persécution n'arrêta pas les progrès de la Réforme, surtout lorsque, aux portes de France, dans une cité qui venait de conquérir sa liberté politique, à Genève, Calvin fonda une sorte de théocratie démocratique et appela à lui tous les hommes de bonne volonté. Cet appel fut entendu. De France, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne et même de Pologne, accoururent de nombreux prosélytes. Genève devint comme la citadelle du protestantisme, et c'est à cette source brûlante de conviction et d'éloquence que vinrent puiser leurs inspirations d'ardents missionnaires, qui répandirent ensuite au loin la doctrine et les idées du maître.

Jean de Léry fut un de ces missionnaires. Tout jeune encore, il avait à peine dix-huit ans, nous le trouvons à Genève, attaché aux pas de Calvin, suivant ses cours de théologie et ses prédications.

Un des écrivains qui ont laissé sur la vie de notre auteur quelques détails, malheureusement trop concis, Senebier, rapporte que Léry était déjà pasteur dès 1555. Mais il se trompe. Calvin ne lui aurait jamais confié à vingt et un ans, et dans une ville comme Genève, les importantes fonctions de pasteur. D'ailleurs Léry, dans sa *Relation d'un voyage au Brésil,* déclare expressément que les deux pasteurs chargés de la direction spirituelle de l'expédition dont il faisait partie se nommaient Richier et Chartier, et que lui, « tant pour la bonne volonté que Dieu lui avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fut de la partie ». En 1555, Léry n'était donc et ne pouvait être qu'étudiant en théologie. Il se préparait sans doute à consacrer à la prédication du nouvel Évangile l'ardeur et la foi qui débordaient en lui, mais il était trop jeune encore pour devenir un des acolytes du Réformateur.

Calvin lui fournit tout à coup l'occasion de rendre à la Réforme un service signalé. Le Conseil de la République venait de recevoir une lettre d'Amérique que lui adressait Durand de Villegaignon, chevalier de Malte, vice-amiral de

Bretagne et fondateur d'une colonie française dans la rade où se bâtira plus tard Rio-de-Janeiro. Cet étrange personnage, après avoir rempli l'Europe et l'Afrique du bruit de ses exploits et de sa fatigante activité, tour à tour soldat vaillant, marin habile, ingénieur et diplomate, ne s'était-il pas avisé de créer une France américaine et d'y appeler, comme dans un champ d'asile, tous ceux de ses compatriotes qui voudraient jouir de la liberté de conscience, tout en restant fidèles à la métropole? Les écrivains protestants ont affirmé que Villegaignon, en affichant ces sentiments de tolérance, n'avait cherché qu'à mieux abuser leurs coreligionnaires; les écrivains catholiques ont prétendu que Villegaignon était sincère et voulait réellement accorder le libre exercice de leur culte à tous ceux qui répondraient à son appel. Toujours est-il que, moitié par désir de mieux connaître les doctrines nouvelles, moitié pour augmenter les ressources de la colonie en y introduisant des colons libres et intelligents, le vice-roi de la *France antarctique* écrivit directement à Calvin, qui avait été son condisciple à l'Université de Paris, et lui communiqua ses projets. Calvin accueillit avec empressement la demande imprévue de Villegaignon.

C'était pour lui une satisfaction d'amour-propre et un apaisement de conscience que de propager sa doctrine au nouveau monde par l'intermédiaire d'un chevalier de Malte. Il eut bientôt déterminé un ami particulier de Coligny, du Pont de Corguilleray, à conduire au Brésil, malgré son grand âge, la colonne génevoise. Deux ministres, Richier et Chartier, le suivirent. Avec eux s'enrôlèrent quatorze Génevois, parmi lesquels Jean de Léry, le futur historien de l'expédition.

Les diverses péripéties du voyage, l'accueil de Villegaignon, les premiers travaux et les premières disputes, les discussions théologiques et les dissentiments de tout genre, les hostilités déclarées, le départ des Génevois et le supplice de quatre d'entre eux, tous ces dramatiques épisodes sont racontés avec force détails dans la *Relation*. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cet intéressant ouvrage.

A peine débarqué en France, à la fin de 1558, Léry retourna aussitôt à Genève pour y achever ses études de théologie et recevoir l'imposition des mains. Bien qu'il eût profité de son séjour au Brésil pour ramasser de curieuses notes et observations, il ne songeait pas à publier le récit de son voyage; mais, à la prière de l'avocat Jean

Crespin, réfugié comme lui à Genève, qui préparait alors la réimpression de son fameux ouvrage : *Hiſtoire des martyrs perſécutés & mis à mort pour la vérité de l'Évangile, depuis le temps des apoſtres iusqu'à présent*, il rédigea une notice sur *la Persécution des fidèles en la terre de l'Amérique*. Cette notice est d'ordinaire attribuée à Crespin, mais elle fut réellement écrite par Léry, comme le prouve le passage suivant de son *Voyage au Brésil* : « La confeſſion de foy de ces trois bons perſonnages fuſt enregiſtrée au catalogue de ceux qui, de noſtre temps, ont conſtamment enduré la mort pour le teſmoignage de l'Évangile de ceſte meſme année 1558. Ie la baillay à Iean Creſpin, imprimeur; lequel, avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, aprez qu'ils nous eurent laiſſez, l'infera au livre des martyrs, auquel ie renvoie les lecteurs. »

Ce fut le premier ouvrage de Léry. Reçu bourgeois de Genève le 5 août 1560 et nommé pasteur, il fut alors envoyé à Belleville-sur-Saône, près de Lyon, pour y exercer ses nouvelles fonctions. A ce moment, la régente Catherine de Médicis semblait pencher vers le protestantisme. Elle mettait en liberté les détenus pour cause de religion, rappelait les bannis, faisait entrer Condé

au Conseil et permettait à l'évêque de Valence « de prêcher devant le Roy sur tous les points, aussi clairement que s'il estoit en pleine Genève ». Tout donc semblait se préparer pour un changement de religion, et le chancelier de l'Hospital, par son édit de 1562, accordait aux calvinistes l'exercice légal de leur culte. Mais on était allé trop loin, ou du moins trop vite dans la voie des concessions : la masse du peuple était restée attachée à ses vieilles croyances, et le clergé gardait encore son influence. De plus, les protestants abusaient de leur triomphe. Ils s'imaginaient qu'il suffisait de forcer la main au Gouvernement pour qu'il se déclarât en leur faveur. A ces imprudentes provocations, les catholiques répondirent par le massacre de Vassy (1er mars 1562), et la première de nos huit guerres civiles commença.

Cette guerre mit en feu toutes nos provinces, surtout celles du Midi. « Il seroit impossible de vous dire, écrit un contemporain, quelles cruautés barbaresques sont commises de part & d'autrel Où le huguenot est maître, il ruine toutes les images, démolit les sépulcres & tombeaux, mesme celui des Roys, enlève tous les biens sacrés & voués aux églises. En contre échange de ce, le

catholique tue, meurtrit, noye tous ceux qu'il connoît de ceſte ſecte, & en regorgent les rivières. » A Belleville dominaient les protestants. Soutenus par le légendaire baron des Adrets, ils prirent plaisir à ravager et à détruire statues et églises. Leur fureur iconoclaste ne respecta même pas les souvenirs patriotiques. Calvin réprouvait ces exagérations. On a de lui une lettre aux pasteurs de Lyon, où il qualifie ces ravages de zèle inconsidéré. Léry partageait les opinions de son maître. De concert avec son collègue Flavard, il fit tous ses efforts pour épargner les églises catholiques de Belleville, lorsque les bandes du terrible baron des Adrets, après avoir démoli à Lyon les vénérables basiliques de Saint-Just et Saint-Irénée, et jeté au Rhône les reliques de cet apôtre des Gaules, se présentèrent à Belleville pour en saccager les édifices consacrés au culte catholique. Léry ne réussit pas à comprimer leurs fureurs et dut assister à la destruction des églises.

Lors de l'horrible tumulte qui suivit la guerre fratricide de 1562, nous perdons la trace de Léry. On sait pourtant qu'il retourna à Genève, sans doute après la conclusion de la paix d'Amboise (1563). Bien que sincèrement attaché à ses croyances, Léry n'était pas un fanatique. Sous

prétexte de religion, tant d'horreurs avaient été commises de part et d'autre, qu'il était comme dégoûté de toute propagande. C'est à ces sentiments de lassitude et de découragement que nous devons sa *Relation d'un voyage au Brésil*. Il composa cet ouvrage, sur les instances de ses amis, dans les loisirs que lui laissa la paix d'Amboise ; mais il ne l'imprima pas tout de suite. Il avait, en effet, communiqué son manuscrit à l'un de ses amis, qui le lui renvoya par des serviteurs assez maladroits pour l'égarer. Léry fut obligé de recommencer son œuvre de souvenir, mais une sorte de fatalité s'acharnait après ce manuscrit. Il le perdit une seconde fois, et c'est en 1576 seulement qu'il rentra en possession de son premier manuscrit, qu'on retrouva à Lyon, et put enfin le publier.

Dans l'intervalle, Léry avait été nommé pasteur, d'abord à Nevers (novembre 1564), puis à La Charité. Nous ne savons rien de son ministère apostolique. Il assistait au synode de Nîmes en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, il était à La Charité, endormi, comme presque tous ses coreligionnaires, dans une fausse sécurité. Les odieuses scènes de Paris se répétèrent en province. La Charité ne fut pas épargnée. Dès la fin

d'août, les Italiens du duc de Nevers surprenaient la ville et y égorgeaient vingt-deux protestants. Léry était une victime toute désignée. Il s'échappa par miracle, avec son collègue Pierre Melet, et trouva un refuge dans la forte place de Sancerre. « C'eſt là, comme il l'écrivit dans sa *Relation du ſiége de Sancerre,* que les poures fidèles des villes voiſines, de Bourges, de La Charité, Gien, Orléans, & de pluſieurs autres, après eſtre reſchappez, comme povres brebis de la gueule des loups, s'y eſtoient retirez, pour eviter la furie de ceux qui avoyent executé leur rage plus que barbare ſans aucun reſpect ſur tous ceux qu'ils avoient peu atteindre. » Sancerre était alors une imposante citadelle. Ses habitants, dévoués à la Réforme, accueillirent avec empressement les fugitifs et se disposèrent à résister jusqu'à la dernière extrémité aux troupes catholiques. Les riches bourgeois auraient voulu se soumettre. Ils essayèrent même de livrer le château au gouverneur du Berry : mais les ouvriers, les vignerons et les fugitifs chassèrent les traîtres et se mirent ouvertement en insurrection. Le maréchal de la Chastre, à la tête de quelques milliers d'hommes, fut chargé de s'emparer de la petite ville, dont la résistance pouvait devenir

contagieuse, et qui était comme un point de ralliement pour les protestants du Centre. Il la battit furieusement et tenta plusieurs assauts qui furent repoussés. Léry soutenait les courages et donnait l'exemple de la fermeté. Plus d'une fois son expérience servit aux assiégés. C'est lui qui leur apprit à se servir dans les corps de garde des hamacs brésiliens, où ils pouvaient se reposer sans quitter leur équipement. Le maréchal dut convertir le siége en blocus et attendre le succès final de l'épuisement des Sancerrois. En effet, la famine se déclara bientôt. Léry, qui, lors de son retour du Brésil, avait déjà éprouvé les horreurs de ce fléau, essaya de le conjurer. Il apprit aux défenseurs de la place à tromper leur faim en faisant bouillir le cuir de leurs chaussures. Tant d'efforts furent inutiles. Il fallut enfin capituler. Les conditions furent honorables. Le maréchal exigeait le démantèlement de la place et une rançon de 40,000 livres pour ses soldats, mais il garantissait la vie et les biens aux hommes, l'honneur aux femmes, la liberté de conscience à tous. La capitulation fut observée. Tous les réfugiés purent regagner paisiblement leur domicile. Léry reçut même une escorte d'honneur. « Le maréchal commanda au capitaine Fontaine de me

mener seulement au lieu que i'avoys eſleu, & luy rapporter nouvelles de moy: Ainſi doncques, le lendemain matin, ledict capitaine Fontaine..... nous mena en toute ſeureté à Blet, lieu que i'avois choiſi, au gouvernement de Monſieur de la Chaſtre pour me retirer. »

Ce fut le dernier acte de la vie militante de Léry. Il se retira ensuite à Genève, auprès du fils de l'amiral Gaspard de Coligny, et, tout en surveillant la réimpression des nombreuses éditions et les traductions de son livre, composa l'intéressante et dramatique *Relation du ſiége de Sancerre*. Il ne paraît pas être rentré en France, même après l'Édit de Nantes, mais il resta attaché de cœur à ses anciennes ouailles, car, en 1577, pendant la septième guerre de religion, lorsque le duc d'Anjou s'empara de La Charité, il composa peut-être, sous le voile de l'anonyme, *le Diſcours du ſiége tenu devant La Charité, en* 1577. En tout cas, le I. D. L., gentilhomme françois, qui signa ce livre, pourrait bien être Jean de Léry, ancien pasteur à La Charité, qui s'apitoyait sur les malheurs de ceux qu'il avait jadis essayé de guider dans la voie du salut.

Berne fut la dernière résidence de Léry. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1611.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La première édition du livre que nous réimprimons porte le titre suivant : *Hiſtoire d'un voyage faict en la terre du Breſil, autrement dite Amerique, contenant la navigation & choſes remarquables, vues ſur mer par l'auteur : le comportement de Villegagnon en ce païs là, les meurs & façons de vivre eſtranges des ſauvages ameriquains : auec un colloque de leur langage, enſemble la deſcription de pluſieurs animaux, herbes & autres choſes ſingulières ; & du tout inconnues par deça : dont on verra les ſommaires dans les chapitres au commencement du livre. Le tout recueilli ſur les lieux par Iean de Léry, natif de la Margelle, terre de Sainct-Sene, au duché de Bourgogne.* A la Rochelle, par Antoine Chuppin. 1578. 1 vol. in-8, avec figures en bois, dont une est répétée.

M. Ternaux, dans son *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique*, cite une autre édition imprimée à Rouen la même année et dans le même format. Tout porte à croire que c'est le même ouvrage, avec une indication de lieu différente.

La seconde édition porte le même titre, avec ces mots en plus : *Reveue, corrigée & bien augmentée en ceſte ſeconde édition, tant de figures qu'autres choſes notables ſur le ſuiet de l'auteur.* Elle fut imprimée à Genève pour Antoine Chuppin en 1580. C'est un volume petit in-8, qui comprend une préface de 15 feuillets non numérotés, et 382 pages avec 8 planches, dont une répétée, plus une table des matières de 7 feuillets non numérotés. Certains exemplaires ne portent pas l'indication du lieu, ce qui semblerait indiquer au moins deux tirages. L'ouvrage de Léry est d'ordinaire suivi du *Brief Diſcours & Hiſtoire d'un voyage de quelques François à la Floride*, etc., par URBAIN CHAUVETON, opuscule de 104 pages numérotées à part. Cette addition au Léry n'est pas un caprice de collectionneur : elle se retrouve dans presque tous ceux des exemplaires de 1580 qui portent les mots : *à Genève.* Cette seconde édition est celle que nous avons reproduite, mais en ayant soin de noter au passage les additions et corrections. Elle est de beaucoup préférable à la précédente. L'imprimeur Chuppin en avertit soigneusement et naïvement le lecteur : « D'autant que l'auteur de cette hiſtoire ne l'a pas ſeulement augmentée en pluſieurs lieux, & enrichie

de choſes bien remarquables, & dignes de memoire, & meſme ſuyvant la promeſſe qu'il avoit faicte en ſa preface, l'a ornée & embellie de figures en ceſte ſeconde impreſſion : mais auſſi... il l'a outre cela ſi diligemment reveüe, corrigée & dreſſée, voire ſi bien eſclairci les matieres qu'il traite en toutes les pages, que le tout ecrit enſemble... ſemblera comme une nouvelle hiſtoire... i'ai voulu advertir tous ceux qui ont deſià vu la premiere, que ceux qui ne ſçavent encores que c'eſt qu'elle contient, ils y trouveront beaucoup plus de contentement qu'en la precédente. »

C'est probablement sur cette édition qu'a été faite la troisième. Genève. Antoine Chuppin. 1585. Petit in-8° avec figures. 34 feuillets préliminaires, 427 pages, plus 8 feuillets pour la table et les *errata*.

Nous en dirons autant pour l'édition de 1594, la quatrième. Genève. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8°. 22 feuillets préliminaires, 382 pages de texte et 6 feuillets pour la table.

La cinquième édition est de 1599. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8° de 36 feuillets préliminaires et 478 pages. Elle reproduit la précédente, mais est dédiée à Mme la princesse

d'Orange. En la comparant à la deuxième édition, nous remarquerons qu'on y a ajouté un avertissement de l'auteur, retouché la préface et supprimé la table des matières.

La sixième édition est de 1600 et reproduit exactement la précédente.

La septième édition d'après Mensel, *Bibliotheca historica* (t. III, part. II, p. 50), serait de 1677.

Les éditions postérieures, s'il en existe, ont échappé à nos recherches. Il semble que, depuis l'année 1667, on se soit contenté de reproduire par extraits l'œuvre de Léry. Nous en retrouvons des fragments, par exemple, dans le tome IV de la collection de Purchas, *Pilgrims containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others*, et dans la collection intitulée *Histoire des naufrages*.

La *Relation* de Léry a été plusieurs fois traduite en latin. La première édition est de 1586. *Historia navigationis in Brasiliam quæ & America dicitur, Genevæ, &c.* E. Vignon. 1586. Petit in-8 avec figures. La seconde fut imprimée en 1594, toujours à Genève, et cette fois chez les héritiers d'Eustache Vignon. Elle présente quelques différences insignifiantes dans le titre. Nous avons encore trouvé mentionnées, mais sans pouvoir nous les

procurer, deux éditions en 1600 et en 1642. La traduction latine la plus connue fut insérée dans la fameuse collection des *Grands & des Petits Voyages*, par Théodore de Bry. Francfort, 1592. 3me volume. En voici le texte exact : *Navigatio in Brasiliam Americæ, qua auctoris navigatio, quæ memoriæ prodenda in mari viderit, Brasilienſium victus & mores a noſtris valde alieni, animalia etiam, arbores, herbæ, & reliqua ſingularia a noſtris penitus incognita deſcribuntur : adiectus inſuper dialogus, eorum lingua conſcriptus; a Ioanne Lerio Burgundo gallice primum ſcripta, deinde latinitate donata. Variis autem figuris illuſtrata per Theodorum de Bry. Francofurti Venales reperiuntur in officina Theodori de Bry.* Cette traduction n'est le plus souvent qu'une paraphrase : elle omet tout ce qui intéresse directement Villegaignon et la colonie française, et ne s'occupe que de généralités. Toutes les fois que l'auteur anonyme de cette traduction trouve le moyen de disserter sur tel ou tel passage des auteurs anciens qui se rapproche de Léry, il ne manque pas cette occasion d'étaler sa lourde et pédantesque érudition. Ce sont déjà les procédés de la science allemande.

Nous ne connaissons pas d'autre traduction de

l'ouvrage de Léry, ou du moins nous n'en avons pas rencontré dans nos recherches à travers les bibliothèques de Paris et de la province.

La nouvelle édition, que nous présentons au public, est la reproduction intégrale de la seconde : mais nous avons pris soin de signaler les différences principales que nous avons remarquées dans les autres éditions, et nous avons cherché, par nos annotations historiques et géographiques, et nos rapprochements avec les principaux auteurs qui se sont occupés du Brésil, spécialement avec les contemporains de Léry, à compléter et à expliquer l'intéressante relation de celui qu'on a surnommé avec autant d'esprit que de raison le *Montaigne* des voyageurs.

PAUL GAFFAREL.

PRÉFACE DE LÉRY

A illuſtre & puiſſant ſeigneur

FRANÇOIS, COMTE DE COLLIGNY

Seigneur de Chaſtillon,
Gouverneur pour le Roy en la ville de Montpellier, &c.

MONSEIGNEUR, parce que l'heureuſe memoire de celuy par le moyen duquel Dieu m'a fait voir les choſes dont i'ay baſti la preſente hiſtoire, me convie d'en faire recognoiſſance: puis que luy avez ſuccedé, ce n'eſt pas ſans cauſe, que ie pren maintenant la hardieſſe de vous la preſenter. Comme doncques mon intention eſt de perpetuer icy la ſouvenance d'un voyage fait expreſſement en l'Amerique, pour eſtablir le pur ſervice de Dieu, tant entre les François qui s'y eſtoient retirez, que parmi les ſauvages habitans en ce pays-là; auſſi ai-ie eſtimé eſtre mon devoir de faire entendre à la poſterité, combien la louange de celuy qui en fut la cauſe & le motif doit eſtre à iamais recommandable. Et de fait oſant aſſeurer, que par toute l'antiquité il ne ſe trouvera, qu'il y ait

iamais eu capitaine François & chreſtien, qui tout à une fois ait eſtendu le regne de Ieſus-Chriſt, Roy des Roys, & Seigneur des Seigneurs, & les limites de ſon Prince Souverain en pays ſi lointain : le tout conſideré comme il appartient, qui pourra aſſez exalter une ſi ſaincte & vrayement heroïque entrepriſe. Car quoy qu'aucuns diſent, veu le peu de temps que ces choſes ont duré, & que n'y eſtant à preſent non plus nouvelle de vraye Religion que du nom de François pour y habiter, on n'en doit faire eſtime ; nonobſtant di-ie telles allegations, ce que i'ay dit ne laiſſe pas de demeurer touſiours tellement vray, que tout ainſi que l'Évangile du Fils de Dieu a eſté de nos jours annoncé en ceſte quarte partie du monde, dite Amerique, auſſi eſt-il tres-certain, que ſi l'affaire euſt eſté auſſi bien pourſuivy, qu'il avoit eſté heureuſement commencé, que l'un & l'autre regne, ſpirituel & temporel, y avoyent ſi bien pris pied de noſtre temps, que plus de dix mille perſonnes de la nation Françoiſe y ſeroyent maintenant en auſſi pleine & ſeure poſſeſſion pour noſtre Roy que les Eſpagnols & Portugais y ſont au nom de leurs.

Parquoy ſinon qu'on vouluſt imputer aux Apoſtres, la deſtruction des egliſes qu'ils avoyent premierement dreſſées : & la ruine de l'Empire Romain aux braves guerriers qui y avoyent ioint tant de belles provinces : auſſi par le ſemblable ceux eſtans louables qui avoyent poſé les premiers fondemens des choſes que i'ay dites, en l'Amerique, il faut attribuer la faute & la diſcontinuation, tant à Villegagnon, qu'à ceux qui avec luy, au lieu (ainſi qu'ils en avoyent le commencement, & auoyent faict promeſſe) d'avancer l'œuvre, ont quitté la forteresſe que nous avions baſtie, & le pays qu'on avoit nommé France Antarctique, aux Portugais : leſ-

quels s'y ſont tres-bien accommodez. Tellement que pour cela il ne lairra pas d'apparoir à iamais, que feu de tres-heureuſe memoire meſſire Gaſpard de Colligny, admiral de France, voſtre tres-vertueux pere, ayant executé ſon entrepriſe par ceux qu'il envoya en l'Amérique, outre ce qu'il en avoit aſſuietti une partie à la couronne de France, fit encore ample preuve du zele qu'il avoit que l'Evangile fuſt non-ſeulement annoncé par tout ce Royaume, mais auſſi par tout le monde univerſel.

Voila Monſieur comme, en premier lieu, vous conſiderant repreſenter la perſonne de ceſt excellent ſeigneur, auquel pour tant d'actes genereux la patrie ſera perpetuellement redevable, i'ay publié ce mien labeur ſous voſtre auctorité. Ioint que par ce moyen ce ſera à vous auquel Thevet aura non-ſeulement à reſpondre, de ce qu'en general, & autant qu'il a peu, il a condamné & calomnié la cauſe pour laquelle nous fiſmes ce voyage en l'Amerique, mais auſſi de ce qu'en particulier, parlant de l'Admirauté de France en ſa Coſmographie, il a oſé abbayer contre la renommee ſoüefve & de bonne odeur à tous gens de bien, de celuy qui en fut la cauſe.

Davantage Monſieur, voſtre conſtance & magnanimité en la defenſe des Egliſes reformees de ce Royaume, faiſant iournellement remarquer combien heureuſement vous ſuyvez les traces de celuy, qui vous ayant ſubſtitué en ſon lieu, ſouſtenant ceſte meſme cauſe, y a eſpandu iuſques à ſon propre ſang : cela di-ie, en ſecond lieu n'ayant occaſionné, enſemble pour recognoiſtre aucunement le bon & honneſte accueil que vous me fiſtes en la ville de Berne, en laquelle, apres ma delivrance du ſiege famelique de Sancerre, ie vous fus trouver, i'ay eſté du tout induit

de m'adreſſer droit à vous. Ie ſçay bien cependant qu'encores que le ſuiet de ceſte hiſtoire ſoit tel, que s'il vous venoit quelques fois envie d'en ouir la lecture, il y a choſes, où pourriez prendre plaiſir, neantmoins pour l'eſgard du langage, rude & mal poli, ce n'eſtoit pas aux oreilles d'un Seigneur ſi bien inſtruit dés ſon bas aage aux bonnes lettres que ie le devois faire ſonner. Mais m'aſſeurant que par voſtre naturelle debonnaireté, recevant ma bonne affection, vous ſupporteriez ce deffaut, ie n'ay point fait difficulté d'offrir & dedier ce que i'ay peu, tant à la ſaincte memoire du pere, que pour temoignage du tres-humble ſervice que ie deſire continuer aux enfans.

Surquoy, Monſieur, ie prieray l'Eternel, qu'avec Meſſieurs vos freres, & Madame de Teligny voſtre ſœur (plantes portans fruits dignes du tronc d'où elles ſont iſſues) vous tenant en ſa ſaincte protection, il beniſſe & face proſperer de plus en plus vos vertueuſes & genereuſes actions. Ce vingt cinquieſme de Décembre, mil cinq cens ſoixante & dix ſept.

Voſtre tres-humble & affectionné ſerviteur,

J. DE LERY.

SONNETS ADRESSÉS A LÉRY

A IEAN DE LERY

Sur ſon diſcours de l'Hiſtoire de l'Amerique.

I'honore ceſtuy-là qui au ciel me pourmeine,
Et d'icy me fait voir ceſtant beaux mouvemens :
Ie priſe auſſi celuy qui ſçait des Elemens
Et la force & l'effet, & m'enſeigne leur peine.
Ie remerci celuy qui heureuſement peine
Pour de terre tirer divers medicamens :
Mais qui ne met en un ces trois enſeignemens,
Emporte, à mon advis, une louange pleine.
Tel eſt ce tien labeur, & encores plus beau,
De Lery, qui nous peins un monde tout nouveau,
Et ſon ciel, & ſon eau, & ſa terre, & ſes fruits.
Qui ſans mouiller le pied nous traverſes l'Afrique,
Qui ſans naufrage & peur nous rends en l'Amerique
Deſſous le gouvernail de ta plume conduits.

L. Daneau. 1577.

P. MELET A M. DE LERY

Son ſinguller amy.

Ici (mon de Lery) ta plume as couronnee
A deſcrire les mœurs, les polices & loix,

Les ſauvages façons des peuples & des roys
Du pays incognu à ce grand Ptolomee.
Nous faiſant veoir de quoy ceſte terre eſt ornee,
Les animaux divers errants parmi les boys,
Les combats tres cruels, & les braves harnois
De ceſte nation bruſquement façonnee :
Nous peignant ton retour du ciel Ameriquain,
Où tu te vis preſſé d'une tres aſpre faim.
Mais telle faim, helàs, ne fit ſi dure guerre,
Ni la faim de Juda, ni celle d'Iſrael,
Où la mere commit l'acte enorme & cruel
Que celle qu'as ailleurs eſcrite de Sancerre.

SONET A IEAN DE LERY

Sur ſon Hiſtoire de l'Amerique.

Malheur eſt bon (dit-on) à quelque choſe,
Et des forfaits naiſſent les bonnes loix.
De ce, Lery, l'on voit à ceſte fois
Preuve certaine en ton hiſtoire encloſe,
Fureur, menſonge, & la guerre diſpoſe
Villegagnon, Thevet, & le François
A retarder de ta plume la voix,
Et les diſcours ſont beaux qu'elle propoſe.
Mais ton labeur, d'un courage indomté,
Tous ces efforts enfin a ſurmonté :
Et mieux paré devant tous il ſe range.
Comme cieux, terre, hommes & faits divers
Tu nous faits voir, ainſi par l'univers
Vole ton livre, & vive ta louange.

SONET

Sur l'Hiſtoire du Voyage de l'Amerique
Par B. A. M.

Tes honneſtes labeurs, qui repos gracieux
Donnent aux bons eſprits (Lery tu me peux croire)
Ne ceſſent d'aſſembler ès threſors de memoire
Une riche moiſſon d'uſufruit precieux.
Mais comme le malade en degouſt vicieux
Trouve le doux amer, & ſucre ne peut boire,
Auſſi ne faut douter que ta gentille hiſtoire
Ne rencontre quelque œil louche & malicieux.
Or say-tu que ie crains? que tu as oſé mordre
Ce benoiſt ſainct Thevet, lumiere de ſon ordre,
Ceſt autre ſainct François à ſlater & mentir,
Et à calomnier, devote conſcience.
N'as-tu pas (de Lery) l'Alcorane ſcience
Lire devotement, y croire, & conſentir?

ΕΙΣ ΛΕΡΑΙΟΝ

Ἐνδοίη μάλα θυμὸς ἐμοὶ φίλε, πῶς σ' ὀνομήνω,
Ἠὲ Λαερτίαδεω, ἠὲ Μελησιγένευ.
Πρὶν γέ πολλὰ πάθες τ' εἶδες τ', ἰδὲ πόλλ' ἐπαληθεὶς
Ὅφ' ἀπενόσησας, ἄλλος ἐὼν Ὀδυσσεύς.
Οὐ μέντοι πτολίπορθος ἐὼν· μᾶλλον δὲ πολίτας
Κείνους ποιήσων, οὕσπερ ἔκοιο, θεοῦς.
Νῦν δ' αὖ Ὠκεανόν τε λέγων καὶ πείραξα γαίης,
Καὶ Λαισρογονίτεω, οὐλομένους τ' ἀνέμους.
Κύμαζα τ' ὀκριόεντα, ἀπολλυμρίους τὲ ἑταίρους,
Πῶς οὐκ ἄλλος ἔρος φίλε Μελησιγενὴς;

Is. Cas.

AD IOANNEM LERIUM

Americanæ Hiſtoriæ ſcriptorem.

Ignotas quondam & noſtro procul orbe remotas
Gentes monſtroſa barbarieque feras,
Strideteſque ſonos linguæ, ventreſque nefandos,
Humanis ſaturos carnibus, ecce, refert.
Credo equidem, Leræe ; doces nam viſa : sed, euge,
Te dignum nodum undice ſolve precor.
Talia, dic, portenta hominum, tam rara benigni
Temperies cœli num generare queat ?
Et quos inculta mites creat arbore fructus,
Mite ſolum indomita fertilitate nitens ?
Horrida monſtra hominum, quæris, num gignat amœna
Temperies cœli, fertilitaſque ſoli ?
Gignit. Sed cauſas doceant qui ſemina rerum,
Quique arcano teneant interiora viri.
Num maiora vides hominum portenta creari,
Quæ cœlum multo mitius atque ſolum ?
Teſtis culta novem ſtudiis Europa ſororum,
Quæ toto princeps erigit orbe caput.
Hic quam horrenda vigent pudeat memorare, libellis
Ut poſſit noſtris maior adeſſe fides.

I. I. B.

In Hiſtoriam Americanam

AB IOANNE LERIO CONSCRIPTAM.

Immanes mores tu qui audis, & effera monſtra,
Quæ fert terra orbis nomine dicta novi :

Miraris pectus plus quam geſtare ferinum,
Humanos vultus, oraque ſueta polo.
Primorum ſunt hæc noxæ monimenta parentum,
Infecit triſti quæ genus omne malo :
Hic veri quondam ſimulachrum numinis, amens,
In ſævas meruit degeneraſſe feras.
Sunt quibus indulſit cœli clementia larga,
Unde foret cultu mitius ingenium.
Cultior hic mores, ni vitæ temperet uſus,
Omnes conſimilis barbaries teneat.

ST. T.

IN IOANNEM LERIUM

Ejuſque de Americana peregrinatione historiam.

Tanta novi, Leræe, refers miracula mundi,
Tamque novas rerum, tamque hominum facies,
Ut cupiam luſtrare oculis iam ſingula, ni me
Terreat unda furens, barbarieſque virum.
Atqui tolle moras, cupidum perque omnia deduc :
Nobis Oceano ſat via tuta patet.
Tuto inter ſævos, humanaque viſcera flammis
Torrentes, faſt eſt vivere Lœſtrigonas.
Oceanum rabie ſuperat gens galla furentem,
Et ſuperat ſævos barbara Lœſtrigonas.

G. M. N.

PRÉFACE

POVR ce qu'on ſe pourroit eſbahir de ce qu'apres dixhuit ans paſſez q'i'ay faict le voyage en Amerique, i'aye tant attendu de mettre ceſte hiſtoire en lumiere, i'ay eſtimé, en premier lieu eſtre expedient de declarer les cauſes qui m'en ont empeſché. Du commencement que ie fus de retour en France, monſtrant les mémoires que i'avois, la pluſpart eſcrits d'ancre de Breſil, & en l'Amerique meſme, contenans les choſes notables par moy obſervees en mon voyage : ioint les recits que i'en faiſois de bouche à ceux qui s'en enqueroyent plus avant : ie n'avois pas deliberé de paſſer outre, ny d'en faire autre mention. Mais quelques uns de ceux avec leſquels i'en conferois ſouvent, m'allegans qu'à fin que tant de choſes qu'ils iugeoyent dignes de memoire, ne demeuraſſent enſevelies, ie les devois rediger plus au long & par ordre à leurs prieres & ſolicitations, des l'an 1563, i'en avois fait un aſſez ample diſcours, lequel, en departant du lieu où ie demeurois lors, ayant preſté & laiſſé à un bon perſonnage, il advint que comme ceux auſquels il l'avoit baillé pour me l'apporter, paſſoyent par Lyon,

leur eſtant oſté à la porte de la ville, il fut tellement eſgaré, que quelque diligence que ie fiſſe, il ne me fut pas poſſible de le recouvrer. De façon que faiſant eſtat de la perte de ce livre, ayant quelque temps apres retiré les brouillons que i'en avois laiſſé à celuy qui me l'avoit tranſcrit, ie fis tant, qu'excepté le colloque du langage des ſauvages, qu'on verra au vingtieſme chapitre, duquel moy ny autre n'avoit copie, i'avois de rechef le tout mis au net. Mais quand ie l'eus achevé, moy eſtant pour lors en la ville de la Charité ſur Loire, les confuſions ſurvenantes en France ſur ceux de la Religion, ie fus contraint, à fin d'eviter ceſte furie, de quitter à grand haſte tous mes livres & papiers pour me ſauver à Sancerre : tellement qu'incontinent apres mon depart, le tout eſtant pillé, ce ſecond recueil ameriquain eſtant ainſi eſvanoui, ie fus pour la ſeconde fois privé de mon labeur. Cependant comme ie faiſois un iour recit à un notable Seigneur de la premiere perte que i'en avois faite à Lyon, luy ayant nommé celuy auquel on m'avoit eſcrit qu'il avoit eſté baillé, il en eut tel ſoin, que l'ayant finalement recouvré, ainſi que l'an paſſé 1576, ie paſſois en ſa maiſon, il me le rendit. Voila comme iuſques à preſent ce que i'avois eſcrit de l'Amerique, m'eſtant touſiours eſchappé des mains, n'avoit peu venir en lumiere.

Mais pour en dire le vray, il y avoit encores, qu'outre tout cela, ne ſentant point en moy les parties requiſes pour mettre à bon eſcient la main à la plume, ayant veu dés la meſme année que ie revins de ce pays là, qui fut 1558, le livre intitulé : Des Singularitez de l'Amerique, *lequel monſieur de la Porte ſuyvant les* Contes & Memoires *de frere Andre Thevet, avoit dreſſé & diſpoſé, quoy que ie n'ignoraſſe pas ce q' monſieur Fumée, en ſa preface ſur* l'Hiſtoire generale des

Indes, *a fort bien remarqué : aſſavoir que ce livre des* Singularitez *eſt ſingulierement farci de menſonges, ſi l'autheur toutesfois ſans paſſer plus avant ſe fuſt contenté de cela, poſſible euſſe-ie encores maintenant le tout ſupprimé.*

Mais quand en ceſte preſente annee 1577, liſant la Coſmographie *de Thevet, i'ay veu que il n'a pas ſeulement renouvelé & augmenté ſes premieres erreurs, mais qui plus eſt (eſtimant poſſible que nous fuſſions tous morts, ou ſi quelqu'un reſtoit en vie, qu'il ne luy oſeroit contredire) ſans autre occaſion, que l'envie qu'il a eüe de meſdire & detracter des miniſtres, & par conſequent de ceux qui en l'an 1556, les accompagnerent pour aller trouver Villegagnon en la terre du Breſil, dont i'eſtois du nombre, avec des digreſſions fauſſes, piquantes, & iniurieuſes, nous a impoſé des crimes : à fin di-ie de repouſſer ces impoſtures de Thevet, i'ay eſté comme contraint de mettre en lumiere tout le diſcours de noſtre voyage. Et à fin, avant que paſſer plus outre, qu'on ne penſe pas que ſans tres iuſtes cauſes ie me pleigne de ce nouveau Coſmographe, ie reciteray ici les calomnies qu'il a miſes en avant contre nous, contenues au tome ſecond, livre vingt & un, chap. 2, fueil. 908.*

« Au reſte, dit Thevet, i'avois oublié à vous dire, que peu de temps auparavant y avoit eu quelque ſedition entre les François, advenue par la deviſion & partialitez de quatre miniſtres de la Religion nouvelle, que Calvin y avoit envoyez pour planter ſa ſanglante Evangile, le principal deſquels eſtoit un miniſtre ſeditieux nommé Richier, qui avoit eſté Carme & Docteur de Paris quelques annees auparavant ſon voyage. Ces gentils predicans ne taſchans que s'enrichir & attrapper ce qu'ils pouvoyent, firent des ligues & menees

secrettes, qui furent cause que quelques uns des nostres furent par eux tuez. Mais partie de ces seditieux estans prins furent executez, & leurs corps donnez pour pasture aux poissons : les autres se sauverent, du nombre desquels estoit ledict Richier, lequel bien tost apres se vint rendre ministre à la Rochelle : là où i'estime qu'il soit encore de present. Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort ce qui restoit. »

Voila les propres paroles de Thevet, lesquelles ie prie le lecteur de bien noter. Car comme ainsi soit qu'il ne nous ait iamais veu en l'Amerique, ny nous semblablement luy, moins, comme il dit, y-a-il esté danger de sa vie à nostre occasion; ie veux monstrer qu'il a esté en cest endroit aussi asseuré menteur qu'impudent calomniateur. Partant à fin de prevenir ce que possible pour eschapper il voudroit dire, qu'il ne rapporte pas son propos au temps qu'il estoit en ce pays-là, mais qu'il entend reciter un fait advenu depuis son retour : ie luy demande en premier lieu, si ceste façon de parler tout expresse dont il use : assavoir, Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort le reste, se peut autrement entendre, sinon que par ce, nous, luy se mettant du nombre, il veuille dire qu'il fut enveloppé en son pretendu danger. Toutesfois si tergiversant d'avantage, il vouloit tousiours nier que son invention ait esté autre que de faire à croire qu'il vit les ministres dont il parle, en l'Amerique : escoutons encore, le langage qu'il tient en un autre endroit.

« Au reste (dit ce Cordelier) si i'eusse demeuré plus long temps en ce pays-là, i'eusse taſché à gagner les ames esgarees de ce povre peuple, plustost que m'estudier à fouiller en terre, pour y chercher les richesses

que nature y a cachees. Mais d'autant que ie n'eſtois encores bien verſé en leur langage, & que les miniſtres que Calvin y avoit envoyez pour planter ſa nouvelle Evangile, entreprenoyent ceſte charge, envieux de ma deliberation, ie laiſſay ceſte mienne entrepriſe. »

Croyez le porteur, dit quelqu'un, qui à bon droit ſe mocque de tels menteurs à gage.

Parquoy ſi ce bon Catholique Romain, ſelon la reigle de Saint François, dont il eſt, n'a faict autre preuve de quitter le monde que ce qu'il dit, avoir meſpriſé les richeſſes cachees dans les entrailles de la terre du Breſil : ny autre miracle que la converſion des ſauvages Ameriquains habitans en icelle, deſquels (dit-il) il voulvit gagner les ames, ſi les miniſtres ne l'en euſſent empeſché, il eſt en grand danger, apres que i'aurai monſtré qu'il n'en eſt rien, de n'eſtre pas mis au calendrier du Pape pour eſtre canoniſé, & reclamé apres ſa mort comme monſieur ſaint Thevet. A fin doncques de faire preuve que tout ce qu'il dit ne ſont qu'autant de ballivernes, ſans mettre en conſideration s'il eſt vrayſemblable que Thevet, qui en ſes eſcrits fait de tout bois fleſches, comme on dit : c'eſt à dire, ramaſſe à tors & à travers tout ce qu'il peut pour allonger & colorer ſes contes, ſe fuſt teu en ſon livre des Singularitez de l'Amerique *de parler des miniſtres, s'il les euſt veu en ce pays-la, & par plus forte raiſon s'ils euſſent commis ce dont il les accuſe à preſent en ſa* Coſmographie *imprimée ſeize ou dix ſept ans apres : attendu meſme que par ſon propre teſmoignage en ce livre des* Singularitez, *on voit qu'en l'an 1555, le dixieſme de novembre il arriva au cap de Frie, & quatre iours apres en la riviere de Ganabara en l'Amerique, dont il partit le dernier iour de ianvier ſuyvant, pour revenir en France : & nous cependant, comme ie*

monſtrerai en ceſte hiſtoire, n'arrivaſmes en ce pays là au fort de Coligny, ſitué en la meſme riviere, qu'au commencement de mars 1557 : puis di-ie qu'il appert clairement par là, qu'il y avoit plus de treize mois que Thevet n'y eſtoit plus, comment a il eſté ſi hardi de dire & eſcrire qu'il nous y a veus?

Le foſſé de pres de deux mille lieues de mer entre luy, dés longtemps à Paris, & nous qui eſtions ſous le Tropique du Capricorne, ne le pouvoit-il garentir? ſi faiſoit, mais il avoit envie de pouſſer & mentir ainſi coſmographiquement : c'eſt à dire, à tout le monde. Parquoy ce premier poinct prouvé contre luy, tout ce qu'il dit au reſte ne meriteroit aucune reſponſe. Toutesfois pour foudre toutes les repliques qu'il pourroit avoir touchant la ſedition dont il cuide parler : ie di en premier lieu, qu'il ne ſe trouvera pas qu'il y en ait eu aucune au fort de Colligny, pendant que nous y eſtions : moins y eut-il un ſeul François tué de noſtre temps. Et partant ſi Thevet veut encores dire, que quoy qu'il en ſoit, il y eut une coniuration des gens de Villegagnon contre luy en ce pays là, encas, di-ie, qu'il nous la vouluſt imputer, ie ne veux de rechef pour nous ſervir d'apologie, & pour monſtrer qu'elle eſtoit advenue avant que nous y fuſſions arrivez, que le propre teſmoignage de Villegagnon. Parquoy combien que la lettre en Latin qu'il eſcrivit à M. Iean Calvin, reſpondant à celle que nous luy portaſmes de ſa part, ait ia dés long temps eſté traduite & imprimee en autre lieu, & que meſmes ſi quelqu'un doute de ce que ie di, l'original eſcrit d'ancre de Breſil, qui eſt encores en bonne main, face touſiours foy de ce qui en eſt : parce qu'elle ſervira doublement à ceſte matiere, aſſavoir & pour refuter Thevet, & pour monſtrer quant & quant quelle religion Villegagnon faiſoit ſemblant

de tenir lors, ie l'ay encore icy inſeree de mot à mot.

Teneur de la lettre de Villegagnon envoyee de l'Amerique à Calvin.

« De Colligny en la France antarctique 31 mars 1557. Ie penſe qu'on ne ſcauroit declarer par paroles combien m'ont reſiouy vos lettres, & les freres qui ſont venus avec icelle. Ils m'ont trouvé réduict en tel point, qu'il me faloit faire office de magiſtrat, & quant & quant la charge de miniſtre de l'Egliſe : ce qui m'avoit mis en grande angoiſſe, car l'exemple du roi Ozias me deſtournoit d'une telle maniere de vivre : mais i'eſtois contraint de le faire, de peur que nos ouvriers leſquels i'avois prins à louage, & amenez par deça, par la frequentation de ceux de la nation, ne vinſſent à ſe ſouiller de leurs vices : ou par faute de continuer en l'exercice de la religion, tombaſſent en apoſtaſe : laquelle crainte m'a eſté oſtée par la venue des freres. Il y a auſſi cet advantage que, ſi, dorénavant il faut travailler pour quelque affaire & encourir danger, ie n'auray faute de perſonnes qui me conſolent & aident de leur conſeil : laquelle commodité m'avoit eſté oſtée par la crainte du danger auquel nous ſommes. Car les freres qui eſtoient venus de France par deça avec moy, eſtant eſmeus pour les difficultez de nos affaires, s'en eſtoient retirez en Egypte, chacun allegant quelque excuſe. Ceux qui eſtoient demeurez eſtoient pauvres gens ſouffreteux & mercenaires, ſelon que pour lors ie les avois peu recouvrer. Deſquelz la condition eſtoit telle que plus toſt il me falloit craindre d'eux que d'en avoir aucun ſoulagement. Or la cauſe de ceci eſt qu'à noſtre arrivee toutes ſortes de faſcheries & difficultez ſe ſont dreſſées, tellement que ie ne ſcavois bonnement quel advis prendre, ny par quel bout commencer.

« *Le pays eſtoit du tout deſert, & en friche. Il n'y avoit point de maiſon ny de toicts, ny aucune commodité de bled. Au contraire, il y avoit des gens farouches & ſauvages, eſloignez de toute courtoiſie & humanité, du tout différens de nous en façon de faire & inſtruction : ſans religion, ny aucune cognoiſſance d'honneſteté ni de vertu, de ce qui eſt droit & iniuſte; en ſorte qu'il me venoit en penſée, aſſavoir ſi nous eſtions tombez entre des beſtes portans la figure humaine. Il nous falloit pourvoir à toutes ces incommoditez à bon eſcient & en toute diligence, & y trouver remede pendant que les navires s'appreſtoyent au retour, de peur que ceux du pays, pour l'envye qu'ils avoient de ce que nous avions apporté, ne nous ſurprinſſent au dépourvu & miſſent à mort.*

« *Il y avoit davantage le voiſinage des Portugallois, leſquels ne nous voulans point de bien, & n'ayans peu garder le pays que nous tenons maintenant prennent fort mal à gré qu'on nous y ait receu, & nous portent une haine mortelle. Parquoy toutes ces choſes ſe preſentoient à tous enſemble : aſſavoir qu'il nous falloit choiſir un lieu pour noſtre retraite, le defricher & applanir, y mener de toutes parts de la proviſion & munition, dreſſer des forts, baſtir des toicts & logis pour la garde de noſtre bagage, aſſembler d'alentour la matiere & eſtoffe, & par faute de beſtes le porter ſur les eſpaules, au haut d'un coſteau, par des lieux forts & bois tres empeſchans. En outre, d'autant que ceux du pays vivent au iour la iournée, ne ſe ſouciant de labourer la terre, nous ne trouvions point de vivres aſſemblez en un certain lieu, mais il nous les falloit aller recueillir & querir bien loin ça & là : dont il advenoit que noſtre compagnie, petite comme elle eſtoit, néceſſairement s'eſcartoit & dimi-*

nuoit. A cauſe de ces difficultez, mes amis qui m'avoyent ſuyvi, tenans nos affaires pour deſeſperees comme i'ay deiá deſmontré, ont rebrouſſé chemin, & de ma part auſſi i'en ay eſté aucunement eſmeu.

« Mais d'un autre coſté penſant á part moy que i'avois aſſeuré mes amis que ie me déportois de France, á fin d'employer á l'avancement du régne de Ieſus-Chriſt le ſoin & la peine que j'avois mis par ci-devant aux choſes de ce monde : ayant cognu la vanité d'une telle eſtude & vacation, i'ay eſtimé que ie donnerois aux hommes á parler de moy, & de me reprendre ſi i'en eſtois deſtourné par crainte de travail ou de danger : davantage puiſqu'il eſtoit queſtion de l'affaire de Chriſt, ie me ſuis aſſeuré qu'il m'aſſiſteroit & ameneroit le tout á bonne & heureuſe iſſue. Par quoy i'ay prins courage & ay entierement appliqué mon eſprit pour amener á chef la choſe que i'avois entrepriſe d'une ſi grande affection pour y employer ma vie. Et m'a ſemblé que i'en pourrois venir á bout par ce moyen, ſi ie faiſois foy de mon intention & deſſein par une bonne vie & entiere, & ſi ie retirois la troupe des ouvriers que i'avois ameneʒ de la compagnie & accointance des infideles. Eſtant mon eſprit adonné á cela, il m'a ſemblé que ce n'eſt point ſans la providence de Dieu que nous ſommes enveloppeʒ de ces afaires, mais que cela eſt advenu de peur qu'eſtans gaſteʒ par trop grande oiſiveté nous ne vinſſions á laſcher la bride á nos appetits deſordonneʒ & fretillans. Et apres il me vient en memoire qu'il n'y a rien ſi haut & malaiſé qu'on ne puiſſe ſurmonter en ſe perforcant : partant qu'il faut mettre ſon eſprit & ſecours en patience & fermeté de courage, & exercer ma famille par travail continuel, & que la bonté de Dieu aſſiſtera á une telle affection & entrepriſe.

« *Par quoy nous nous ſommes tranſportez en une iſle eſloignee de terre ferme d'environ deux lieues, & là ſ'ay choiſi lieu pour noſtre demeure, afin que, tout moyen de s'enfuir eſtant oſté, ie peuſſe retenir noſtre trouppe en ſon debvoir : & pour ce que les femmes ne viendroyent point vers nous ſans leurs maris l'occaſion de forfayre en ceſt endroit fut retranchée. Ce néantmoins il eſt arrivé que vingt-ſix de nos mercenaires, eſtant amorſez par leurs cupidités charnelles, ont conſpiré de me faire mourir ; mais au iour aſſigné par l'execution, l'entrepriſe m'a eſté revelée par un des complices, au meſme inſtant qu'ils venoyent en diligence pour m'accabler. Nous avons evité un tel danger par ce moyen : c'eſt qu'ayant fait armer cinq de mes domeſtiques, ſ'ay commencé d'aller droit contre eux : alors ces conſpirateurs ont eſté ſaiſis de telle frayeur & eſtonnement que ſans difficulté ny reſiſtance nous avons empoigné & empriſonné quatre des principaux autheurs du complot qui m'avoyent eſté déclarez. Les autres eſpouvantez de cela, laiſſans les armes, ſe ſont tenus cachez. Le lendemain nous en avons deſlié un de ſes chaines, afin qu'en plus grande liberté il peuſt plaider ſa cauſe : mais prenant ſa courſe, il ſe précipita dedans la mer, & s'eſtouffa. Les autres qui reſtoyent, eſtant amenez pour eſtre examinez, ainſi liez comme ils eſtoyent ont de leur bon gré ſans queſtion déclaré ce que nous avions entendu par celuy qui les avoit accuſez. Un d'iceux ayant un peu auparavant eſté chaſtié par moy pour avoir eu affaire avec une putain s'eſt démontré de plus mauvais vouloir, & a dit que le commencement de la conjuration eſtoit venu de luy, & qu'il avoit gaigné par préſens le père de la paillarde, à fin qu'il le tiraſt hors de ma puiſſance, ſi ie le preſſoye de s'abſtenir de la compagnie*

d'icelle. Ceſtuy-la a eſté pendu & eſtranglé pour tel forfait : aux deux autres nous avons fait grâce, en ſorte neantmoins qu'eſtans enchaînez ils labourent la terre : quant aux autres ie n'ay point voulu m'informer de leur faute, à fin que l'ayant cogneue & averee ie ne la laiſſaſſe impunie, on ſi i'en voulois faire iuſtice, comme ainſi ſoit que la troupe en fuſt coupable, il n'en demeuraſt point pour parachever l'œuvre par nous entreprins.

« Par quoy en diſſimulant le meſcontentement que i'en avois nous leur avons pardonné la faute, & à tous donné bon courage : ce néantmoins nous ne nous ſommes point tellement aſſeurez d'eux que nous n'ayons eu toute diligence conquis & fondé par les actions & deportemens d'un chacun ce qu'il avoit au cœur. Et par ainſi ne les eſpargnant point, mais moy meſme préſent les faiſans travailler, non ſeulement nous avons bouſché le chemin à leurs mauvais deſſeins, mais auſſi en peu de temps avons bien muni & fortifié noſtre iſle tout à l'entour. Cependant ſelon la capacité de mon eſprit ie ne ceſſois de les admoneſter & deſtourner des vices & les inſtruire en la religion Chreſtienne, ayant pour ceſt effect eſtabli tous les iours prieres publiques ſoir & matin : & moyennant tel devoir & pourvoyance nous avons paſſé le reſte de l'année en plus grand repos.

« Au reſte nous avons eſté delivrez d'un tel ſoin par la venue de nos navires : car là i'ay trouvé perſonnages, dont non-ſeulement ie n'ay que faire de me craindre, mais auſſi auſquels ie me puis fier de ma vie. Ayant telle commodité en main, i'en ay choiſy dix de toute la troupe, auſquels i'ay remis la puiſſance & authorité de commander. De façon que d'oreſenavant rien ne ſe face que par advis du conſeil, telle-

ment que ſi i'ordonnois quelque choſe au preiudice de quelqu'un, il fuſt ſans effect ni valeur, s'il n'eſtoit autoriſé & ratifié par le conſeil. Toutesfois ie me ſuis réſervé un poinct, c'eſt que, la ſentence eſtant ordonnée, il me ſoit loiſible de faire grace au malfaiteur, en ſorte que je puiſſe profiter à tous ſans nuire à perſonne. Voila les moyens par leſquels i'ay delibéré de maintenir & défendre noſtre eſtat & dignité. Noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt vous veuille défendre de tout mal avec vos compagnons, vous fortifier par ſon eſprit, & prolonger voſtre vie un bien long temps pour l'ouvrage de ſon egliſe. Ie vous prie ſaluer affectueuſement de ma part mes très-chers frères & fidèles Cephas & de la Fleche. Si vous eſcrivez à Madame Renée de France noſtre maiſtreſſe, ie vous ſupplie la ſaluer tres-humblement en mon nom. »

Il y a encor à la fin de ceſte lettre de Villegagnon une clauſe eſcrite de ſa propre main: mais parce que i'allegueray contre luy meſme, au ſixieſme chapitre de ceſte hiſtoire, à fin d'obvier aux redites, je l'ay retranchee en ce lieu. Mais quoy qu'il en ſoit, puiſque par ceſte narration de Villegagnon il appert tout évidemment que contre verité, Thevet, en ſa Coſmographie *a publié & gaſouillé que nous avions eſté auteurs d'une ſedition au fort de Colligny: attendu, di-ie, que, comme il a eſté veu, nous n'y eſtions pas encore arrivez quand elle advint, c'eſt merveille que ceſte digreſſion luy plaiſe tant, qu'outre ce que deſſus, ne ſe pouvant ſaouler d'en parler, quand il traite de la loyauté des Eſcoſſois, accommodant ceſte bourde à ſon propos, voicy encor ce qu'il en dit.*

« *La fidelité deſquels i'ay auſſi cognue en certain nombre de gentils-hommes & ſoldats, nous accompagnans ſur nos navires en ces pays lointains de la*

France Antarctique, pour certaines coniurations faites contre noſtre compagnie de François Normands, leſquels pour entendre le langage de ce peuple ſauvage & barbare, qui n'ont preſque point de raiſon pour la brutalité qui eſt en eux, avoyent intelligence, pour nous faire mourir tous, avec deux Roitelets du pays, auſquels ils avoyent promis ce peu de biens que nous avions. Mais leſdits Eſcoſois en eſtans advertis, deſcouvrirent l'entrepriſe au Seigneur de Villegagnon & à moy auſſi, duquel fait furent tres-bien chaſtiez ces impoſteurs, auſſi bien que les miniſtres que Calvin y avoit envoyez, qui beurent un peu plus que leur ſaoul, eſtans comprins en la conſpiration. »

Derechef Thevet entaſſant matiere ſur matiere, en s'embarraſſant de plus en plus ne ſçait qu'il veut dire en ceſt endroit : car meſlant trois divers faits enſemble, dont l'un toutesfois eſt faux & ſuppoſé par luy, lequel i'ay ia refuté, & deux autres advenus en divers temps : tant s'en faut, encores que les Ecoſois luy euſſent revélé la conjuration dont il parle à preſent, qu'au contraire (comme vous avez entendu) luy eſtant du nombre de ceux auſquels Villegagnon reprochoit par ſa lettre qu'ils s'en eſtoyent retournez en Egypte, c'eſt-à-dire (à la Papauté) de quoy on peut auſſy recueillir que tous reciproquement avant que ſortir de France luy avoyent fait promeſſe de ſe renger à la religion reformee, laquelle il diſoit vouloir eſtablir où il alloit : il ne fut non plus compris en ce ſecond & vray danger, qu'au premier imaginaire & forgé en ſon cerveau.

Touchant le troiſieſme, contenant que « quelques ſeditieux compagnons de Richier furent executez, & leurs corps donnez pour paſture aux poiſſons » : ie di auſſi que tant s'en faut que cela ſoit vray, de la façon

que Thevet le dit, qu'au contraire, ainſi qu'il ſera veu au diſcours de ceſte hiſtoire, combien que Villegagnon depuis ſa revolte de la Religion nous fiſt un tres-mauvais traitement, tant y a que ne ſe ſentant pas le plus fort, non-ſeulement il ne fit mourir aucuns de noſtre compagnie avant le departement de du Pont noſtre conducteur & de Richier, avec leſquels ie repaſſay la mer, mais auſſi ne nous oſant ni pouvant retenir par force, nous partiſmes de ce pays-la avec ſon congé : frauduleux toutesfois comme ie diray ailleurs. Vray eſt, ainſi qu'il ſera auſſi veu en ſon lieu, que de cinq de noſtre troupe qu'apres le premier naufrage que nous cuidaſmes faire, environ huict iours apres noſtre embarquement, s'en retournerent dans une barque en la terre des ſauvages. Il en fit voirement, cruellement & inhumainement precipiter trois en mer : non toutesfois pour aucune ſedition qu'ils euſſent entrepriſe, mais, comme l'hiſtoire qui en eſt au livre des martyrs de noſtre temps le temoigne, ce fut pour la confeſſion de l'Evangile, laquelle Villegagnon avoit reiettee.

Davantage comme Thevet, ou en s'abuſant, ou malicieuſement dit qu'ils eſtoyent miniſtres : auſſi encor en attribuant à Calvin l'envoy de quatre en ce pays-la, commet-il une autre double faute. Car en premier lieu les elections & envoy des paſteurs en nos Egliſes ſe faiſant par l'ordre qui y eſt eſtabli, aſſavoir par la voye des conſiſtoires, & de pluſieurs choiſis & authoriſez de tout le peuple, il n'y a homme entre nous, qui, comme le Pape, de puiſſance abſolue puiſſe faire telle choſe. Secondement, quant au nombre, il ne ſe trouvera pas qu'il paſſaſt en ce temps la (& croy qu'il n'y en a point eu depuis) plus de deux miniſtres en l'Amerique, aſſavoir Richier & Chartier. Toutesfois

ſi ſur ce dernier article, & ſur celui de la vocation de ceux qui furent noyez Thevet replique, que n'y regardant pas de ſi pres il appelle tous ceux qui eſtoyent en noſtre compagnie miniſtres, ie luy reſpons, que tout ainſi qu'il ſçait bien qu'en l'egliſe catholique Romaine tous ne ſont pas cordeliers comme il eſt, qu'auſſi, ſans faire comparaiſon, nous qui faiſons profeſſion de la religion Chreſtienne & Evangelique, n'eſtans pas rats en paille, comme on dit, ne ſommes pas tous miniſtres. Et au ſurplus, parce que Thevet ayant auſſi honorablement qualifié Richier du titre de miniſtre, que fauſſement du nom de ſeditieux (luy concedant cependant qu'il a vrayement quitté ſon doctorat Sorbonique) pourroit prendre mal à gré, qu'en récompenſe, & en lui reſpondant ie ne luy baille ici autre titre que de cordelier : ie ſuis content pour le gratifier en cela, de le nommer encor, non-ſeulement ſimplement Coſmographe, mais qui plus eſt ſi general & univerſel, que comme s'il n'y avoit pas aſſez de choſes remarquables en toute ceſte machine ronde, ni en ce monde (duquel cependant il eſcrit ce qui eſt & ce qui n'eſt pas) il va encores outre cela, chercher des fariboles au royaume de la lune, pour remplir & augmenter ſes livres des contes de la cigongne. Dequoy neantmoins comme François naturel que ie ſuis, ialoux de l'honneur de mon prince, il me faſche tant plus, que non-ſeulement celuy dont ie parle eſtant enflé du titre de Coſmographe du Roy en tire argent & gages ſi mal employez, mais, qui pis eſt, qu'il faille que par ce moyen des niaiſeries, indignes d'eſtres couchees en une ſimple miſſive, ſoyent couvertes & authoriſees du nom Royal. Au reſte, à fin de faire ſonner toutes les cordes qu'il a touchees, combien que i'estime indigne de reſponſe, que pour monſtrer qu'il meſure

tous les autres à l'aune & à la reigle de S. François, duquel les freres mineurs, comme luy, fourrent tout dans leurs beſaces, il a ietté à la traverſe, que « les predicans, comme il parle, eſtans arrivez en l'Amerique, ne taſchans qu'à s'enrichir, en attrappoyent où ils en pouvoyent avoir : » puis toutesfois que cela (qui n'eſt non plus vray que les fables de l'Alcoran des Cordeliers) eſt ſciemment & de gayeté de cœur, comme on dit, attaquer l'eſcarmouche, contre ceux qu'il n'a iamais veu en l'Amerique ni receu d'eux deſplaiſirs ailleurs : eſtant du nombre des defendans, il faut qu'en nous rejettant les pierres qu'il nous a voulu ruer, en ſon iardin, ie deſcouvre quelque peu de ſes autres friperies.

Pour donc le combattre touſiours de ſon propre baſton, que reſpondra-il ſurce qu'ayant premierement dit en mots expres en ſon livre des Singularitez *« qu'il ne demeura que trois iours au cap de Frie, » il a neantmoins depuis eſcrit en ſa* Coſmographie *« qu'il y ſeiourna quelques mois » au moins ſi au ſingulier il eut dit un mois, & puis là deſſus fait accroire, que les iours de ce pays-la durent un peu plus d'une ſepmaine, il luy euſt adiouſté foy qui euſt voulu : mais d'eſtendre le ſeiour de trois iours à quelques mois, ſous correction, nous n'avons pas encore apprins que les iours plus eſgaux ſous la zone Torride & pres des Tropiques qu'en noſtre climat, ſe tranſmuent pour cela en mois.*

Outre plus, penſant touſiours eſblouyr les yeux de ceux qui liſent ſes œuvres, nonobſtant que ci-deſſus par ſon propre teſmoignage i'aye monſtré qu'il ne demeura en tout qu'environ dix ſepmaines en l'Amerique : aſſavoir depuis le dixieſme de novembre 1555, iuſques au dernier de Ianvier ſuivant, durant leſquelles

encores (comme i'ay entendu ceux qui l'ont veu par de Lyon attendant que les navires où il revint fussent chargees, il ne bougea gueres de l'iſle inhabitable où ſe fortifia Villegagnon : ſi eſt-ce qu'à l'ouyr diſcourir au long & au large, vous diſiez qu'il a non-ſeulement veu, ouy & remarqué en ſa propre perſonne toutes les couſtumes & manieres de faire de ceſte multitude de divers peuples ſauvages habitans en ceſte quarte partie du monde, mais qu'auſſi il a arpenté toutes les contrées de l'Inde occidentale : à quoy neantmoins, pour beaucoup de raiſons, la vie de dix hommes ne ſuffiroit pas. Et de faict, combien qu'à cauſe des deſerts & lieux inacceſſibles meſme pour la crainte des Margaias ennemis iurez de ceux de noſtre nation, la terre deſquels n'eſt pas fort eſloignee de l'endroit où nous demeurions, il n'y ait Truchement François, quoy qu'aucuns des le temps que nous y eſtions, y euſſent ia demeurez neuf ou dix ans, qui ſe vouluſt vanter d'avoir eſté quarante lieües avant ſur les terres (ie ne parle point des navigations lointaines ſur les rivages) tant y a que Thevet, dit, « avoir eſté ſoixante lieües & davantage avec des ſauvages, cheminans iour & nuict dans des bois eſpais & toffus, ſans avoir trouvé beſte qui taſchaſt à les offenſer. » Ce que ie croy auſſi fermement, quant à ce dernier point, aſſavoir qu'il ne fut pas lors en danger des beſtes ſauvages, comme ie m'aſſeure que les eſpines ny les rochers ne lui eſgratignérent gueres les mains ny le viſage, ny gaſterent les pieds en ce voyage.

Mais ſurtout qui ne s'eſbahiroit de ce qu'ayant dit quelque part, « qu'il fut plus certain de ce qu'il a eſcrit de la maniere de vivre des ſauvages, apres qu'il eut apprins à parler leur langage, » en fait neantmoins ailleurs ſi mauvaiſe preuve, que Pa, qui en

ceſte langue Breſilienne veut dire ouy, eſt par luy expoſé, & vous auſſi? De façon que comme ie monſtreray ailleurs, le bon & ſolide iugement que Thevet a eu en eſcrivant, qu'avant l'invention du feu en ce pays-la, il y avoit de la fumee pour ſeicher les viandes: auſſi pour eſchantillon de ſa ſuffiſance en l'intelligence du langage des ſauvages, allegant ceci en ceſt endroit, ie laiſſe à iuger, ſi n'entendant pas cet adverbe affirmatif, qui n'eſt que d'une ſeule ſyllabe, il n'a pas auſſi bonne grace de ſe vanter de l'avoir apprins: comme celuy lequel luy reproche, qu'apres avoir frequenté quelques mois parmi deux ou trois peuples, il a remaſché ce qu'il a apprins de mots obſcurs & effroyables, aura matiere de rire quand il verra ce que ie di icy. Partant, ſans vous en enquerir plus avant, fiez vous en Thevet de tout ce que confuſément & ſans ordre il vous gergonnera au vingtuieſme livre de ſa Coſmographie *de la langue des Ameriquains, & vous aſſurez qu'en parlant de* Maïr momen & Maïr pochi, *il vous en baillera des plus vertes & plus cornues.*

Que dirons-nous auſſi de ce que s'eſcarmouchant ſi fort en ſa Coſmographie *contre ceux qui appellent ceſte terre d'Amerique, Inde Occidentale, à laquelle il veut que le nom de France antarctique, qu'il dit luy avoir premierement impoſé demeure, combien qu'ailleurs il attribue ceſte nomination à tous les François qui arriverent en ce pays-la avec Villegagnon, l'a toutesfois luy meſme en pluſieurs endroits nommee Inde Amerique. Somme quoy qu'il ne ſoit pas d'accord avec ſoy meſme, tant y a qu'à voir les cenſures, refutations, & corrections qu'il fait és œuvres d'autruy, on diroit, que tous ont eſté nourris dans des bouteilles, & qu'il n'y a que le ſeul Thevet qui ait tout veu par le trou de ſon chapeau de Cordelier. Et m'aſſeure bien que ſi en liſant*

ceſte mienne hiſtoire, il y voit quelques traits des choſes par lui tellement quellement touchees, qu'incontinent, ſuyvant ſon ſtyle accouſtumé, & la bonne opinion qu'il a de ſoy, il ne faudra pas de dire: Hà, tu m'as deſrobé cela en mes eſcrits. Et de faict, ſi Belleforeſt, non-ſeulement Cosmographe comme luy, mais qui outre cela à ſa louange avoit couronné ſon livre des Singularitez, *d'une belle ode, n'a peu néantmoins eſchapper que Thevet par meſpris, ne l'ait une infinité de fois appelé en ſa* Coſmographie, *pauvre philoſophe, pauvre Tragique, pauvre Comingeois: puis, di-ie, qu'il ne peut ſouffrir qu'un perſonnage, qui meſme au reſte auſſi à propos que luy, s'eſtomaque ſi ſouvent contre les Huguenots luy ſoit parangonné, que doy-ie attendre moy qui avec ma faible plume ay oſé toucher un tel coloſſe? Tellement que m'eſtant advis que, comme un Goliath me maudiſſant par ſes yeux, il le voye deſa monter ſur ſes ergots: ie ne doute point quand il verra que ie luy ay un peu ici deſcouvert ſa mercerie, que baaillant pour m'engloutir, meſme employant les canons du Pape, il ne fulmine à l'encontre de moy & de mon petit labeur. Mais quand bien pour me venir combattre il devroit, en vertu de ſon ſainct François le ieune, faire reſuſciter* Quoniam begue *avec ſes deux pieces d'artillerie ſur ſes deux eſpaules toutes nues, comme d'une façon ridicule (penſant faire accroire que ce ſauvage, ſans crainte de s'eſcorcher, ou pluſtot d'avoir les eſpaules toutes entieres emportees du reculement des pieces, tiroit en ceſte ſorte) il l'a ainſi fait peindre en ſa* Coſmographie: *tant y a qu'entre la charge qu'en le repouſſant ie luy ay ia faite, encores delibere ie non ſeulement de l'attaquer ci-apres en paſſant, mais, qui plus eſt, l'aſſaillir ſi vivement, que ie lui raſcleray & reduiray à neant ceſte ſuperbe*

Ville Henry, *laquelle fantaſtiquement il nous avoit baſtie en l'air, en l'Amerique. Mais en attendant que ie face mes approches, & que, puis qu'il eſt adverti, il ſe prepare pour ſouſtenir vaillamment l'aſſaut ou ie rendre, ie prieray les lecteurs qu'en ſe reſſouvenant de ce i'ay dit ci-deſſus, que les impoſtures de Thevet contre nous ont eſté cauſe en partie de me faire mettre ceſte hiſtoire de noſtre voyage en lumiere, ils m'excuſent ſi en ceſte preface, l'ayant convaincu par ſes propres eſcrits, i'ay eſté un peu long à le rembarrer. Surquoy ie n'inſiſteray pas d'avantage, encor que depuis ma premiere impreſſion on n'ait adverti que Thevet cerchoit des memoires pour eſcrire contre moy: meſmes quelques-uns de ceux qui ſe diſent de noſtre religion luy en avoyent voulu bailler : en quoy, ſi ainſi eſt, ils monſtrent le bon zele qu'ils y ont. Car, comme i'ay dit ailleurs, n'ayant iamais veu Thevet, que ie ſache, ny receu deſplaiſir de luy pour mon particulier, ce que ie l'ay contredit en ceſte hiſtoire eſt ſeulement pour oſter le blaſme qu'il avoit voulu mettre ſus à l'Evangile, & à ceux qui de notre temps l'ont premierement annoncee en la terre du Breſil.*

Ce qui ſervira auſſi pour reſpondre à ceſt apoſtat Mathieu de Launay, lequel, au ſecond livre qu'il a fait, pour mieux deſcouvrir ſon Apoſtaſie, a eſté ſi imprudent d'eſcrire, qu'encor qu'il ne fuſt queſtion de la Religion, les miniſtres n'ont laiſſé de mordre en leurs eſcrits les plus excellens perſonnages de noſtre temps, entre leſquels il met Thevet : qui neantmoins à l'endroit où ie l'ay principalement refuté, s'eſtoit ſans occaſion, directement & formellement attaché à la Religion reformee, & à ceux qui en font profeſſion. Pourquoy que ceſt effronté de Launay, qui au lieu que i'ay allegué, m'appellant beliſtre (pour me bien cognoiſtre,

dit-il, en quoy derechef il ment impudemment, car ie n'eu iamais accez à luy, ni semblablement luy à moy, dont ie loue Dieu) est luy mesme delaissant Iesus-Christ la fontaine d'eau vive, retourné boire és cysternes puantes du Pape, & caymander en sa cuisine, se mesle seulement de la defendre iusques à ce que luy & ses semblables (qui ont mal senti de la foy, dira on finalement) y soyent du tout eschaudez, apres que on se sera servi d'eux par ce moyen, miserables devant Dieu & devant les hommes. Ainsi donc, pour conclure ce propos, que Thevet responde, s'il en a envie, si ce que i'ay dit contre luy est vray ou non; car c'est là le poinct, & non pas à la façon des mauvais plaideurs, esgarer la matiere en s'informant qui ie suis, combien que par la grace de Dieu (sans faire comparaison) i'aille aussi hardiment par tout la teste levee qu'il sçauroit faire, quelque Cosmographe qu'il soit : l'asseurant s'il met en avant autre chose que la verité, de luy opposer des raisons si fermes, que mettant touiours ses propres escrits au devant, il ne faudra pas traverser iusques en l'Amerique pour faire iuger à chacun quels ils sont.

Semblablement & tout d'un fil, ie prie que nul ne se scandalize de ce que, comme si ie voulois resveiller les morts, i'ay narré en ceste histoire quels furent les deportemens de Villegagnon en l'Amerique, pendant que nous y estions : car outre ce que cela est du suiet que ie me suis principalement proposé de traitter, assavoir monstrer à quelle intention nous fismes ce voyage, ie n'en ay pas dit à peu pres de ce que i'eusse fait, s'il estoit de ce temps en vie.

Au surplus, pour parler maintenant de mon faict, parce premierement que la Religion est l'un des principaux poincts qui se puisse & doive remarquer parmi

les hommes, nonobſtant que bien au long ci-apres au ſeiziesme chapitre, ie declare quelle eſt celle des Tououpinambaoults *ſauvages Ameriquains, ſelon que ie l'ay peu comprendre : toutesfois dautant que, comme il ſera là veu, ie commence ce propos par une difficulté dont ie ne me puis moy meſme aſſez eſmerveiller, tant s'en faut que ie la puiſſe ſi entierement reſoudre qu'on pourroit bien deſirer, dés maintenant ie ne lairray d'en toucher quelque choſe en paſſant. Ie diray donc qu'encores que ceux qui ont le mieux parlé ſelon le ſens commun, ayent non-ſeulement dit, mais auſſi cogneu, qu'eſtre homme & avoir ce ſentiment, qu'il faut donc dependre d'un plus grand que ſoy, voire que toutes creatures, ſont choſes tellement conioinctes l'une avec l'autre, que quelques differens qui ſe ſoyent trouvez en la maniere de ſervir à Dieu, cela n'a peu renverſer ce fondement, que l'homme naturellement doit avoir quelque religion vraye ou fauſſe, ſi eſt-ce neantmoins qu'aprés que d'un bon ſens raſſis ils en ont ainſi iugé, qu'ils n'ont pas auſſi diſſimulé, quand il eſt queſtion de comprendre à bon eſcient à quoy ſe renge plus volontiers le naturel de l'homme, en ce devoir de religion, qu'on apperçoit volontiers entre vray ce que le Poete Latin a dit, aſſavoir :*

Que l'appetit bouillant en l'homme
Eſt ſon principal Dieu en ſomme.

Ainſi pour expliquer et faire cognoiſtre par exemple, ces deux teſmoignagnes en nos ſauvages Ameriquains, il eſt certain en premier lieu, que nonobſtant ce qui leur eſt de particulier, il ne ſe peut nier qu'eux eſtans hommes naturels, n'ayent auſſi cette diſpoſition

& inclination commune à tous : aſſavoir d'apprehender quelque choſe plus grande que l'homme, dont depend le bien & le mal, tel pour le moins qu'ils ſe l'imaginent. Et à cela ſe rapporte l'honneur qu'ils font à ceux qu'ils nomment Caraibes, *dont nous parlerons en ſon lieu, leſquels ils cuident en certaines ſaiſons leur apporter le bonheur ou malheur. Mais quant au but qu'ils ſe propoſent pour leur contentement & ſouverain poinct d'honneur, qui eſt, comme ie monſtreray parlant de leurs guerres & ailleurs, la pourſuite & vengeance de leurs ennemis, reputans cela à grande gloire, tant en ceſte vie que apres icelle (tant ainſi qu'en partie ont fait les anciens Romains) ils tiennent telle vengeance & victoire pour leur principal bien : bref ſelon qu'il ſera veu en ceſte hiſtoire, au regard de ce qu'on nomme Religion parmi les autres peuples, il ſe peut dire tout ouvertement, que non ſeulement ces pauvres ſauvages n'en ont point, mais qu'auſſi s'il y a nation qui ſoit & vive ſans Dieu au monde ce ſont vrayment eux. Toutesfois en ce poinct ſont ils peut eſtre moins condamnables : c'eſt qu'en advouant & confeſſant aucunement leur malheur & aveuglissement (quoy qu'ils ne l'apprehendent point pour s'y deſplaire, ni chercher le remede quand meſme il leur eſt preſenté) ils ne font ſemblant d'eſtre autres que ce qu'ils ſont.*

Touchant les autres matieres, les ſommaires de tous les chapitres mis au commencement du livre monſtrent aſſez quelles elles ſont : comme auſſi le premier chapitre declare la cauſe qui nous meut de faire ce voyage en l'Amerique. Ainſi ſuivant ce que ie promettois en la premiere edition, outre les cinq diverſes figures d'hommes ſauvages qui y ſont, nous en avons encore adiouſté quelques unes pour le plaiſir & conten-

tement des lecteurs : & n'a pas tenu à moy qu'il n'y en ait davantage, mais l'Imprimeur n'a voulu pour ceſte fois fournir à tant de frais qu'il euſt fallu faire pour la taille d'icelles.

Au reſte, n'ignorant pas ce qui ſe dit communément : aſſavoir que parce que les vieux & ceux qui ont eſté loin, ne peuvent eſtre reprins ils ſe licencient & donnent ſouvent congé de mentir : ie diray là deſſus en un mot, que tout ainſi que ie hais la menterie & les menteurs, auſſi s'il ſe trouve quelqu'un qui ne vueille adiouſter foy à pluſieurs choſes, voirement eſtranges, qui ſe liront en ceſte hiſtoire, qu'il ſache quel qu'il ſoit, que ie ne ſuis pas pour cela deliberé de le mener ſur les lieux pour les luy faire voir. Tellement que ie ne m'en donneray non plus de peine que ie fais de ce qu'on m'a dit qu'aucuns doutent de ce que i'ay eſcrit & fait imprimer par ci-devant du ſiège & de la mine de Sancerre : laquelle cependant (comme il ſera veu) ie puis aſſeurer n'avoir encores eſté ſi aſpre, bien plus longue toutesfois, que celle que nous enduraſmes ſur mer à noſtre retour en France au voyage dont il eſt queſtion. Car ſi ceux dont ie parle n'adiouſtent foy à ce qui au veu & ſceu de plus de cinq cens perſonnes encores vivantes, a eſté fait & pratiqué au milieu & au centre de ce royaume de France, comment croiront ils ce qui non ſeulement ne ſe peut voir qu'à pres de deux mille lieües loin du pays où ils habitent, mais auſſi choſes ſi eſmerveillables & non iamais cognues, moins eſcrites des anciens, qu'à peine l'experience les peut-elle engraver en l'entendement de ceux qui les ont veües. Et de faict, ie n'auray point honte de confeſſer ici que depuis que i'ay eſté en ce pays de l'Amerique, auquel comme ie deduiray tout ce qui s'y voit, ſoit en la façon de vivre des habitans, forme des

animaux & en general en ce que la terre produit, eſtant diſſemblable de ce que nous avons en Europe, Aſie & Afrique, peut bien eſtre appelé monde nouveau, à noſtre eſgard: ſans approuver les fables qui ſe liſent és livres de pluſieurs, leſquels ſe ſians aux rapports qu'on leur a faits, ou autrement, ont eſcrit choſes du tout fauſſes, ie me ſuis retracté de l'opinion que i'ay autreſfois eue de Pline, & de quelques autres deſcrivans les pays eſtranges, parce que i'ay veu des choſes auſſi bigerres & prodigieuſes qu'aucunes qu'on a tenues incroyables dont ils font mention.

Pour l'eſgard du ſtile & du langage, outre ce que i'ay ia dit ci devant que ie cognoiſſois bien mon incapacité en ceſt endroit, encore ſcay ie bien, parce qu'au gré de quelques-uns ie n'auray pas uſé de phraſes ni de termes aſſez propres & ſignifians, pour bien expliquer & repreſenter tant l'art de navigation que les autres diverſes choſes dont ie fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas: & nommément nos François, leſquels ayant les oreilles tant délicates & aymans tant les belles fleurs de Rhétorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls eſcrits, ſinon avec des mots nouveaux & bien pindarizez. Moins encores ſatiſferay ie à ceux qui eſtiment tous livres non ſeulement gueriles, mais auſſi ſteriles, ſinon qu'ils ſoyent enrichis d'hiſtoires & d'exemples prins d'ailleurs: car combien qu'à propos de matieres que ie traitte i'en euſſe peu mettre beaucoup en avant, tant y a neantmoins qu'excepté l'hiſtorien des Indes Occidentales, lequel (parce qu'il a eſcrit pluſieurs choſes des Indiens du Peru conforme à ce que ie di de nos ſauvages Ameriquains) i'allegue ſouvent, ie ne me ſuis que bien rarement ſervi des autres. Et de faict, à mon petit iugement,

une hiſtoire ſans tant eſtre paree des plumes d'autruy, eſtant aſſez riche quand elle eſt remplie de ſon propre ſuiet, outre que les lecteurs, par ce moyen, n'extravagans point du but pretendu par l'auteur qu'ils ont en main, comprennent mieux ſon intention : encore me rapporte ie à ceux qui liſent les livres qu'on imprime iournellement, tant des guerres qu'autres choſes, ſi la multitude des allegations prinſes d'ailleurs, quoy qu'elles ſoyent adaptees és matieres, dont eſt queſtion ne les ennuyent pas. Sur quoy cependant, à fin qu'on ne m'obiecte qu'ayant ci-deſſus reprins Thevet, & maintenant condemnant encor ici quelques autres, ie commets neantmoins moy meſme telles fautes : ſi quelqu'un di-ie trouve mauvais que quand ci-apres ie parleray de la façon de faire des ſauvages (comme ſi ie me voulois faire valoir) i'uſe ſi ſouvent de ceſte façon de parler, ie vis, ie me trouvay, cela m'advint, & choſes ſemblables : ie reſpon, qu'outre (ainſi que i'ay touché) que ce ſont matieres de mon propre ſuiet, qu'encores comme on dit, eſt ce cela parlé de ſcience, c'eſt à dire de veüe & d'experience : voire diray des choſes que nul n'a poſſible iamais remarquees ſi avant que i'ay faict, moins s'en trouve il rien par eſcrit. I'enten toutesfois, non pas de l'Amerique en general, mais ſeulement de l'endroit où i'ay demeuré environ un an ; aſſavoir ſous le tropique de Capricorne entre les ſauvages nommez Toüoupinambaoults. *Finalement aſſeurant ceux qui aiment mieux la verité dite ſimplement, que le menſonge orné & fardé de beau langage, qu'ils trouveront les choſes par moy propoſees en ceſte hiſtoire, non ſeulement veritables, mais auſſi aucunes pour avoir eſté cachees à ceux qui ont precedé noſtre ſiecle, dignes d'admiration : ie prie l'Eternel auteur & conſervateur de tout*

cet univers, & de tant de belles creatures qui y sont contenues, que ce mien petit labeur reussisse à la gloire de son sainct nom. Amen.

IEAN DE LÉRY

CHAPITRE PREMIER

Du motif & occaſion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Breſil.

DAUTANT que quelques Coſmographes & autres hiſtoriens de noſtre temps, ont ià par cy devant eſcrit, de la longueur, largeur, beauté & fertilité de ceſte quatrieſme partie du monde, appelee Amerique, ou terre du Breſil : enſemble des iſles proches & terres continentes à icelle, du tout incognues aux anciens, meſmes de pluſieurs navigations qui s'y ſont faites depuis environ octante ans qu'elle fut premierement deſcouverte : ſans m'arreſter à traiter ceſt argument au long ny en general, mon intention & mon ſujet ſera en ceſte hiſtoire, de ſeulement declarer ce que i'ay pratiqué, veu, ouy & obſervé tant ſur mer, allant & retournant, que parmi les ſauvages Ameriquains, entre leſquels i'ay frequenté & demeuré environ un an. Et à fin que le tout ſoit mieux cogneu & entendu d'un chacun, commençant par le motif qui nous fit

entreprendre un ſi faſcheux & lointain voyage, je diray briefvement quelle en fut l'occaſion.

L'an 1555, un nommé Villegagnon, chevalier de Malte, autrement de l'ordre qu'on appelle de S. Iean de Ieruſalem, ſe faſchant en France, & meſme ayant receu quelque meſcontentement en Bretagne, où il ſe tenoit lors, fit entendre en divers endroits du royaume de France à pluſieurs notables perſonnages de toutes qualitez, que dés long temps il avoit non-ſeulement une extreme envie de ſe retirer en quelque pays lointain, où il peuſt librement & purement ſervir à Dieu ſelon la reformation de l'Evangile : mais qu'auſſi il déſiroit d'y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroyent retirer pour eviter les perſecutions : leſquelles de fait eſtoyent telles qu'en ce temps-là pluſieurs perſonnages, de tout ſexe & de toutes qualitez, eſtoyent en tous les endroits du royaume de France, par Edits du Roy & par arreſts des courts de Parlemens, bruſlez vifs, & leurs biens confiſquez pour le faict de la Religion.

Declarant en outre Villegagnon tant de bouche à ceux qui eſtoyent pres de luy, que par lettres qu'il envoyoit à quelques particuliers, qu'ayant ouy parler, & faire tant de bons recits à quelques-uns de la beauté & fertilité de la partie en l'Amerique, appelee terre du Breſil, que pour s'y habituer & effectuer ſon deſſein, il prendroit volontiers ceſte route & ceſte briſee. Et de fait ſous ce pretexte & belle couverture, ayant gagné les cueurs de quelques grans ſeigneurs de la Religion reformee, leſquels menez de meſme affection qu'il diſoit avoir, deſiroyent trouver telle retraite : entre iceux feu d'heureuſe memoire meſſire Gaſpard de Coligny, Admiral de France, bien veu, & bien venu qu'il eſtoit aupres du roy, Henry 2, lors regnant, luy

ayant propoſé que ſi Villegagnon faiſoit ce voyage il pourroit deſcouvrir beaucoup de richeſſes, & autres commoditez pour le profit du Royaume, il luy fit donner deux beaux navires equipez & fournis d'artillerie: & dix mille francs pour faire ſon voyage.

Ainſi Villegagnon avec cela avant que ſortir de France, ayant fait promeſſe à quelques perſonnages d'honneur qui l'accompagnerent qu'il eſtabliroit le pur ſervice de Dieu au lieu où il reſideroit, apres qu'au reſte il ſe fut pourveu de matelots & d'artiſans qu'il mena avec luy, au mois de may audit an 1555, il s'embarqua ſur mer, où il eut pluſieurs tormentes & deſtourbiers, mais enfin, nonobſtant toutes difficultez, en novembre ſuyvant il parvint audit pays.

Arrivé qu'il y fut, il deſcendit, & ſe penſa premierement loger ſur un rocher à l'embouchure d'un bras de mer, & riviere d'eau ſalee, nommé par les ſauvages, *Ganabara*, laquelle (comme je la deſcriray en ſon lieu) demeure par les vingt-trois degrez au dela de l'Equateur, aſſavoir droit ſous le tropique du Capricorne: mais les ondes de la mer l'en chaſſerent. Ainſi eſtant contraint de ſe retirer de là, il s'avança environ une lieüe tirant ſur les terres, & s'accommoda en une iſle auparavant inhabitable: en laquelle ayant deſchargé ſon artillerie & ſes autres meubles, à fin qu'il y fuſt en plus grande ſeurté, tant contre les ſauvages que contre les Portugais, qui voyagent, & ont ià tant de fortereſſes en ce pays-là, il fit commencer d'y baſtir un fort.

Or delà, feignant touſiours de bruſler de zele d'avancer le regne de Jeſus Chriſt, & le perſuadant tant qu'il pouvoit à ſes gens: quand ſes navires furent chargees & preſtes de revenir en France, il eſcrivit & envoya dans l'une d'icelles expreſſement homme à Ge-

neve, requerant l'Egliſe & les Miniſtres dudit lieu de luy ayder & le ſecourir autant qu'il leur ſeroit poſſible en ceſte ſienne tant ſaincte entrepriſe. Mais ſurtout, à fin de pourſuyvre & advancer en diligence l'œuvre qu'il avoit entreprins, & qu'il deſiroit, diſoit-il, de continuer de toutes ſes forces, il prioit inſtamment, non ſeulement que on luy envoyaſt des miniſtres de la parole de Dieu : mais auſſi pour tant mieux reformer luy & ſes gens, & meſme pour attirer les ſauvages à la cognoiſſance de leur ſalut, que quelques nombres d'autres perſonnages bien inſtruits en la Religion Chreſtienne accompagnaſſent leſdits miniſtres pour l'aller trouver.

L'Egliſe de Geneve ayant receu ſes lettres, & ouy ſes nouvelles, rendit premierement graces à Dieu de l'ampliſication du regne de Jeſus-Chriſt en pays ſi lointain, meſme en terre ſi eſtrange, & parmi une nation laquelle voirement eſtoit du tout ignorante le vray Dieu.

Et pour ſatiſfaire à la requeſte de Villegagnon, apres que feu monſieur l'Admiral, auquel pour le meſme effect il avoit auſſi eſcrit, eut ſollicité par lettres Philippe de Corguilleray ſieur du Pont (qui s'eſtoit retiré prés de Geneve & qui avoit eſté ſon voiſin en France, prés Chaſtillon ſur Loing), d'entreprendre le voyage pour conduire ceux qui ſe voudroyent acheminer en ceſte terre du Breſil vers Villegagnon : ledit ſieur du Pont en eſtant auſſi requis par l'Egliſe, & par les Miniſtres de Geneve, quoy qu'il fuſt ià vieil & caduc, n'eſt ce que pour la bonne affection qu'il avoit de s'employer à un ſi bon œuvre, poſtpoſant, & mettant en arriere tous ſes autres affaires, meſmes laiſſans ſes enfans & ſa famille de ſi loin, il accorda de faire ce qu'on requeroit de luy.

Cela faict, il fut queſtion en ſecond lieu de trouver des miniſtres de la parole de Dieu. Partant apres que du Pont et autres ſiens amis en eurent tenu propos à quelques eſcoliers, qui pour lors eſtudioyent en theologie à Geneve : entre autres maiſtres Pierre Richier, ia aagé, pour lors de plus de cinquante ans, et Guillaume Chartier luy firent promeſſe, qu'en cas que par la voye ordinaire de l'Egliſe on congneuſt qu'ils fuſſent propres à ceſte charge, ils eſtoyent preſts de s'y employer. Ainſi apres que ces deux eurent eſté preſentez aux miniſtres dudit Geneve, qui les ouyrent ſur l'expoſition de certains paſſages de l'Eſcriture Sainte, & les exhorterent au reſte de leur devoir, ils accepterent volontairement, avec le conducteur du Pont, de paſſer la mer pour aller trouver Villegagnon, à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amerique.

Or, reſtoit il encore à trouver d'autres perſonnages inſtruicts ès principaux poincts de la foy : meſmes comme Villegagnon mandoit, des artiſans expers en leur art : mais parce que pour ne tromper perſonne, outre que du Pont declairoit le long et faſcheux chemin qu'il convenoit faire : aſſavoir environ cent cinquante lieuës par terre, & plus de deux mille lieuës par mer, il adiouſtoit qu'eſtant parvenu en ceſte terre d'Amerique, il ſe faudroit contenter de manger au lieu de pain, d'une certaine farine faite de racine, & quant au vin, nulles nouvelles, car il n'y en croiſt point : bref, qu'ainſi qu'en un nouveau monde (comme la lettre de Villegagnon chantoit) il faudroit là uſer de façons de vivre, & de viandes du tout differentes de celles de noſtre Europe : Tous ceux, di ie, qui aymans mieux la theorique que la pratique de ces choſes, n'ayans pas volonté de changer d'air, d'endurer les flots de la mer, la chaleur de la Zone Torride, ny de veoir le

Pole Antarctique, ne voulurent point entrer en lice, ni s'enroller & embarquer en tel voyage.

Toutesfois apres plusieurs semonces & recherches de tous costez, ceux-cy, ce semble, plus courageux que les autres, se presenterent pour accompagner du Pont, Richier & Chartier : assavoir Pierre Bordon, Mathieu Verneuil, Iean du Bordel, André Lafon, Nicolas Denis, Iean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carmeau, Iaques Rousseau & moy Iean de Lery : qui tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donnee dés lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie : tellement que nous fusmes quatorze en nombre, qui pour faire ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de septembre, en l'annee 1556.

Nous tirasmes & allasmes passer à Chastillon sur Loing, auquel lieu ayans trouvé monsieur l'Admiral, non-seulement il nous encouragea de plus en plus de poursuyvre nostre entreprinse, mais aussi, avec promesse de nous assister pour le faict de la marine, nous mettant beaucoup de raisons en avant, il nous donna esperance que Dieu nous feroit la grace de voir les fruicts de nostre labeur. Nous nous acheminasmes de là à Paris, où durant un mois que nous y sejournasmes, quelques gentilshommes & autres estans advertis pourquoy nous faisions ce voyage, s'adioignirent à nostre compagnie. De là nous passames à Rouen, & tirans a Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisans nos preparatifs, & en attendans que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurasmes environ un mois.

CHAPITRE II

De noſtre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie; enſemble des tormentes, rencontres, priſes de navires, premieres terres & iſles que nous deſcouvrifmes.

APRÈS doncques q'le ſieur de Bois le Comte, neveu de Villegagnon, qui eſtoit auparavant nous à Honfleur, y eut faict equipper en guerre, aux deſpens du Roy, trois beaux vaiſſeaux : fournis qu'ils furent de vivres & d'autres choſes néceſſaires pour le voyage, le dix neufieſme de novembre nous nous embarquaſmes en iceux. Le dict ſieur de Bois le Comte avec environ octante perſonnes, tant ſoldats que matelots eſtant dans l'un des navires, appelé la petite Roberge, fuſt eſleu noſtre vice-admiral. Ie m'embarquay en un autre vaiſſeau nommé la Grand Roberge, où nous eſtions six vingts en tout, & avions pour capitaine le ſieur de Sainct Marie dit l'Eſpine, & pour maiſtre un nommé Iean Humbert de Honfleur, bon pilote, &, comme il monſtra fort bien, expérimenté en l'art de navigation. Dans l'autre qui s'appeloit Roſee, du nom de celuy qui la conduiſoit, en comprenant ſix ieunes garçons, que nous ménaſmes pour apprendre le language des Sauvages, & cinq ieunes filles avec une femme pour les gouverner (qui furent les premieres femmes Françoiſes venues en la terre du Breſil, dont les ſauvages dudit

pays, ainſi que nous verrons cy apres, n'en ayans iamais veu auparavant de veſtues, furent bien eſbahis à leur arrivee) il y avoit environ nonante perſonnes.

Ainſi ce meſme iour qu'environ midi, nous miſmes voile au vent, à la ſortie du port de Honfleur, les canonnades, trompettes, tabours, fifres, & autres triomphes accouſtumez de faire aux navires de guerre qui vont voyager, ne manquerent point en noſtre endroit. Nous allaſmes premierement ancrer à la Rade de Caulx, qui eſt une lieüe en mer par delà du Havre de Grace: & là, ſelon la façon des mariniers entreprenans de voyages en pays lointains, apres que les maiſtres & capitaines eurent fait reveiller, & ſceu le nombre certain tant des ſoldats que des matelots, ayant commandé de lever les ancres, nous peuſmes des le ſoir nous ietter en mer. Toutefois parceque le cable du navire où i'eſtois ſe rompit, l'ancre, à cauſe de cela, eſtant tiré à grande difficulté, nous ne nous peuſmes appareiller que iuſques au lendemain.

Ledit iour doncques vingtieſme de novembre, qu'ayans abandonné la terre, nous commençaſmes à naviguer ſur ceſte grande & impétueuse mer Oceane, nous deſcouvriſmes & coſtoyaſmes l'Angleterre, laquelle nous laiſſions à dextre: & des lors fuſmes prins d'un flot qui continua douze iours: durant leſquels entre que nous fuſmes tous malades de la maladie accouſtumee à ceux qui vont ſur mer, encores n'y avoit-il celuy qui ne fuſt bien eſpouvanté de tel branſlement. Et de fait, ceux principalement qui n'avoyent jamais senti l'air marin, ny danſé telle dance, voyans la mer auſſi haute & eſmeüe, penſoyent à tous coups & à toute minute que les vagues nous deuſſent faire couler en fond. Comme certainement c'eſt choſe admirable de voir qu'un vaiſſeau de bois, quelque fort & grand

qu'il ſoit, puiſſe ainſi reſiſter à la fureur de ce tant terrible element. Car combien que les navires ſoyent baſties de gros bois bien lié, chevillé & bien godronné, & que celuy meſme où i'eſtois peuſt avoir environ dix huict toiſes de long, & trois & demi de large, qu'eſt ce en comparaiſon de ce gouffre & de telle largeur, profondeur, & abyſme d'eau, qu'eſt ceſte mer du Ponent? Partant, ſans ampliſier icy ce propos plus avant, ie diray ſeulement ce mot en paſſant, qu'on ne ſauroit aſſez priſer, tant l'excellence de l'art de la navigation en general, qu'en particulier l'invention de l'Eguille marine, avec laquelle on ſe conduit, dont neantmoins, comme aucuns eſcrivent, l'uſage n'eſt que depuis environ deux cens cinquante ans. Nous fuſmes doncques ainſi agitez, & navigeaſmes avec grandes difficultez iuſques au treiziesme iour apres noſtre embarquement, que Dieu appaiſa le flots & orage de la mer.

Le dimanche ſuyvant ayans rencontré deux navires marchans d'Angleterre, qui venoyent d'Eſpagne, apres que nos matelots les eurent abordez, & veu qu'il y avoit à prendre dedans, peu s'en fallut qu'ils ne les pillaſſent. Et de faict, ſuyvant ce que i'ay dit, que nos trois vaiſſeaux eſtoyent bien fournis d'artillerie & d'autres munitions de guerre, nos mariniers s'en tenans fiers & forts, quand les vaiſſeaux plus faibles ſe trouvoyent devant eux & à leur merci, ils n'eſtoyent pas en ſeureté.

Et faut, puiſque cela vient à propos, que ie diſe icy en paſſant à ceſte premiere rencontre de navire, que i'ay veu pratiquer ſur mer, ce qui ſe fait auſſi le plus ſouvent en terre. Aſſavoir que celuy qui a les armes au poing, & qui eſt le plus fort, l'emporte, & donne la loy à ſon compagnon. Vray eſt, que meſſieurs les mariniers en faiſant caller le voile & ioindre les pauvres

navires marchans, leur alleguent ordinairement qu'il y a longtemps qu'à cauſe des tempeſtes & calmes ſans pouvoir aborder terre ny port, ils ſont ſur mer en neceſſité de vivres, dont ils prient qu'en payant ils en ſoyent aſſiſtez. Mais ſi ſans ce pretexte ils peuvent mettre le pied ſur le bord de leurs voiſins, ne demandez pas ſi pour empeſcher le vaiſſeau d'aller en fond, là le deſchargent de tout ce qui leur ſemble bon & beau. Que ſi là deſſus on leur remonſtre (comme de fait nous faiſions toujours) qu'il n'y a nul ordre d'ainſi indifferemment piller autant les amis que les ennemis : la chanſon commune de nos ſoldats terreſtres qui en cas ſemblable pour toutes raiſons diſent que c'eſt la guerre et la couſtume, & qu'il ſe faut accommoder ne manque point en leur endroit.

Mais outre cela ie diray, par maniere de preface, ſur pluſieurs exemples de ce que nous verrons cy apres que les Eſpagnols, & encores plus les Portugais, ſe vantans d'avoir les premiers deſcouvers la terre du Breſil, voire tout le contenu depuis le deſtroit de Magellan, qui demeure par les cinquante degrez du coſté du Pole Antarctique, iuſques au Peru, & encores par deçà l'Equateur, & par conſequent, maintiennent qu'ils ſont ſeigneurs de ces pays là, allegans que les François qui y voyagent ſont uſurpateurs ſur eux, s'ils les trouvent ſur mer à leur avantage ils leur font une telle guerre, qu'ils en ſont venus iuſques là d'en avoir eſcorché de tous vifs, & fait mourir d'autre mort cruelle. Les François ſouſtenans le contraire & qu'ils ont leur part en ces pays nouvellement cogneus, non ſeulement ne ſe laiſſent pas volontiers battre aux Eſpagnols, moins aux Portugais, mais en ſe defendant vaillamment rendent ſouvent la pareille à leurs ennemis : leſquels, pour en parler ſans affec-

tion, ne les oſeroyent aborder, ny attaquer, s'ils ne ſe voyoyent beaucoup plus forts, & en plus grand nombre de vaiſſeaux.

Or, pour retourner à noſtre route, la mer s'eſtant de rechef enflee, fut l'eſpace de ſix ou ſept iours ſi rude, que non ſeulement ie vis par pluſieurs fois les vagues ſauter & s'eſlever par deſſus le tillac de noſtre navire, mais auſſi, eſtans lors à la practique de ce qui eſt dit au pſeaume 107, nous tous à cauſe de la roideur des ondes, ayans les ſens defaillis & chancelans comme yvrongnes le vaiſſeau eſtoit tellement eſbranlé qu'il n'y avoit matelot, tant habile fuſt-il, qui ſe peuſt tenir debout. Et de faict (comme il eſt dit au meme pſeaume) quand de ceſte façon en temps de tormente ſur mer, on eſt tout ſoudain tellement haut eſlevé ſur ces eſpouvantables montagnes d'eau qu'il ſemble qu'on doive monter iuſques au ciel & cependant tout incontinent on redevale ſi bas qu'il ſemble qu'on vueille prendre par deſſous les plus profonds gouffres & abyſmes: ſubſiſtant di ie ainſi au milieu d'un million de ſepulchres, n'eſt-ce pas voir les grandes merveilles de l'Eternel? Il eſt bien certain qu'ouy. Partant, puiſque par telles agitations des furieuſes vagues le péril approche ſouvent plus pres de ceux qui ſont dans les vaiſſeaux navigables que l'eſpeſſeur des ais de quoy ils ſont faicts, m'eſtant advis que le poete qui a dit que ceux qui vont ſur mer ne ſont qu'à quatre doigts de la mort, les en eſlongne encores trop; i'ay pour plus expres advertiſement aux navigans, non ſeulement tourné mais auſſi ampliſié ces vers en ceſte façon:

Quoy que par la mer par ſon onde bruyante,
Face heriſſer de peur cil qui la hante.
Ce nonobſtant l'homme ſe ſe au bois,
Qui d'eſpeſſeur n'a que quatre ou cinq doigts,

De quoy eſt faict le vaiſſeau qui le porte,
Ne voyant pas qu'il vit en telle ſorte
Qu'il a la mort à quatre doigts de luy.
Reputer fol on peut donc bien celuy
Qui va ſur mer, ſi en Dieu ne ſe fie,
Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ſauver ſa vie.

Apres donc que ceſte tempeſte fut ceſſee, celuy qui rend le temps calme & tranquille quand il luy plaiſt, nous ayant envoyé vent à gré, nous parvinſmes d'iceluy iuſques à la mer d'Eſpaigne, & nous nous trouvaſmes le cinquieſme iour de decembre, à la hauteur du cap de Sainct Vincent. En ceſt endroit nous rencontraſmes un navire d'Irlande, dans lequel nos mariniers ſous le pretexte ſuſdit que les vivres nous failloyent, prindrent ſix ou ſept pipes de vin d'Eſpagne, des figues, des oranges & autres choſes dont elle eſtoit chargee.

Sept iours apres nous abordaſmes aupres de trois iſles, nommees par les pilotes de Normandie, la Gracieuſe, Lancelote & Forte avanture, qui ſont les iſles Fortunées. Il y en a ſept en nombre à preſent, comme i'eſtime, toutes habitees par les Eſpagnols; mais quoy qu'aucuns marquent en leurs cartes & enſeignent par leurs livres que ces iſles Fortunees ſont ſituees ſeulement par les onze degrez au deça de l'Equator, & par conſequent, ſelon eux, ſeroyent ſous la zone Torride, ie di, pour y avoir veu prendre hauteur avec l'aſtrolabe, que certainement elles demeurent par les vingt huict degrez tirant au Pole Arctique. Et partant il faut confeſſer qu'il y a erreur de dix ſept degrez, deſquels tels auĉteurs, en trompans eux & les autres, les reculent trop de nous.

En ces endroits que nous miſmes les barques hors de nos navires, vingt de nos gens, tant ſoldats que matelotz s'eſtans mis dedans avec des berches, mouſ-

quets & autres armes, penſoyent bien aller butiner en ces iſles Fortunees : mais comme ils furent à bord, les Eſpagnols qui les avoyent deſcouverts auparavant, les rembarrerent de telle façon, qu'au lieu de mettre pied à terre, ils n'eurent que haſte de ſe retirer en mer. Neantmoins, ils tournerent & virerent tant à l'entour, qu'en fin ayans rencontré une caravelle de peſcheurs (leſquels voyans aller les noſtres à eux ſe ſauverent en terre & quitterent leur vaiſſeau) apres qu'ils s'en furent ſaiſis, non ſeulement ils y prindrent grande quantité de chiens de mer ſecs, des compas à naviger, & tout ce qui s'y trouva iuſqu'aux voiles qu'ils rapporterent, mais ne pouvans pis faire aux Eſpagnols, deſquels ils ſe vouloyent venger, ils mirent en fond à grands coups de haches une barque & un bateau qui eſtoyent aupres.

Durant trois iours que nous demeuraſmes pres ces iſles Fortunees, dautant que la mer eſtoit fort calme, nous priſmes ſi grande quantité de poiſſons avec des rets à peſcher (que nous avions, & avec de hameçons) qu'apres que nous en euſmes mangé à noſtre ſouhait, parce que nous n'avions pas l'eau douce à commandement, craignans que cela ne nous alteraſt par trop, nous fuſmes contraint d'en reietter plus de la moitié en mer. Les eſpeces eſtoyent Dorades, chiens de mer, & autres de pluſieurs ſortes dont nous ne ſavions les noms ; toutefois, il y en avoit de ceux que les mariniers appellent Sardes, qui eſt une eſpece de poiſſon lequel n'a pas ſeulement ſi peu de corps qu'il ſemble que la teſte & la queüe (laquelle il a neantmoins competamment large) ſoyent ioints enſemble, mais encores entre cela ayant ladite teſte faite en façon de morion à creſte, il eſt de forme aſſez eſtrange.

Le mercredi matin, ſeiziesme de decembre, que la

mer s'eſmeut de rechef, les vagues remplirent ſi ſoudainement la barque, laquelle dés le retour des iſles Fortunees, eſtoit amaree à noſtre navire, que non ſeulement elle fut ſubmergee & perdue, mais auſſi deux matelotz qui eſtoyent dedans pour la garder furent en ſi grand danger qu'à peine, en leur iettant haſtivement des cordages, les peuſmes nous ſauver & tirer dans le vaiſſeau. Et au ſurplus diray auſſi, pour choſe remarquable, que comme noſtre cuiſinier durant ceſte tempeſte (laquelle continua quatre iours) euſt mis un matin deſſaler du lard dans une grande coque de bois, il y eut un coup de mer, qui de ſon impetuoſité ſautant par deſſus le tillac, l'ayant emporté de plus de la longueur d'une pique hors du navire; une autre vague tout ſoudain venant tout à l'oppoſite ſans renverſer ladite coque, de grande roideur la reietta ſur le meme tillac, avec ce qui eſtoit dedans, tellement que cela fuſt nous renvoyer noſtre diner, lequel, comme on dit communement, s'en eſtoit allé à vau l'eau.

Or, dés le vendredi huictieſme dudit mois de décembre, nous deſcouvriſmes la Grand Canarie, de laquelle dés le dimanche ſuyvant nous approchaſmes aſſez pres; mais à cauſe du vent contraire quoy que nous euſſions deliberé d'y prendre des rafraichiſſemens, il ne nous fut pas poſſible d'y mettre pied à terre. C'eſt une belle iſle habitee auſſi à preſent des Eſpagnols, en laquelle il croiſt force cannes de ſucres & de bons vins; & du reſte eſt ſi haute qu'on peut la voir de vingt cinq ou trente lieues. Aucuns l'appellent autrement, le Pic de Tanariſe, & penſent que ce ſoit ce que les anciens nommoyent le mont Athlas, dont on dit la mer Athlantique. Touteſfois d'autres affirment que la grand Canarie & le Pic de Taneriſe ſont deux iſles ſeparees, de quoy ie me rapporte à ce qui en eſt.

Ce meſme iour de dimanche, nous deſcouvriſmes une caravelle de Portugal, laquelle eſtant au deſſous du vent de nous, & voyant bien par ce moyen ceux qui eſtoyent dedans, qu'il ne pourroyent ni réſiſter, ni fuir, calans le voile se vindrent rendre à noſtre vice-admiral. Ainſi nos capitaines, qui dès longtemps auparavant avoyent arreſté entre eux de s'accommoder (comme on parle auiourd'huy) d'un vaiſſeau de ceux qu'ils s'eſtoyent touiours promis de prendre ou ſur les Eſpagnols, ou ſur les Portugais, à fin de s'en ſaiſir & mieux aſſeurer mirent incontinent de nos gens dedans. Toutesfois à cauſe de quelques conſiderations qu'ils eurent envers les maiſtres d'icelle, luy ayant dit qu'en cas qu'il peuſt ſoudainement trouver & prendre une autre caravelle en ces endroits là qu'on luy rendoit la ſienne à luy, qui de ſa part auſſi aimoit mieux que la perte tomba ſur son voiſin que ſur luy, apres que ſelon la requeſte qu'il fit, on luy eut baillé une de nos barques armée de mouſquets, avec vingt de nos ſoldats & une partie de ſes gens dedans, comme vray pirate que i'ay opinion qu'il eſtoit, à fin de mieux iouer ſon rolle & de n'eſtre pas decouvert, il s'en alla bien loin devant nos navires.

Or nous coſtoyons lors la Barbarie habitee de Mores, de laquelle nous n'eſtions guere eſlongnez que d'environ deux lieües, & comme il fut ſoigneuſement obſervé de pluſieurs d'entre nous, c'eſt une terre plaine, voire ſi fort baſſe que tant que noſtre veue ſe pouvoit eſtendre, ſans voir aucunes montagnes, ni autre obiets, il nous eſtoit advis que nous eſtans plus haut que tout ce pays-là, il deuſt eſtre incontinent ſubmergé, & que nous & nos vaiſſeaux deuſſions paſſer par deſſus. Et à la verité, combien qu'au iugement de l'œil ſemble il eſtre ainſi preſque ſur tous les rivages de la mer,

n'eſtce que alors ſe remarquant plus particuliere-ment en ceſt endroit là, & d'autre part la mer à l'oppoſite ſans eſtre lors autrement eſmeue, neantmoins en comparaiſon, faiſant une grande & eſpouvantable montagne, en me reſouvenant de ce que l'Eſcriture dit à ce propos, ie contemploye ceſte œuvre de Dieu avec une grande admiration.

Pour retourner à nos eſcumeurs de mer, leſquels, comme i'ay dit, nous avoyent devancez dans la barque, le vingt cinquieſme de decembre, iour de Noel, eux ayant rencontré une caravelle d'Eſpagnols & tiré ſur iceux quelques coups de mouſquets, la prenans ainſi par force ils l'amenerent aupres de nos navires. Et parce que c'eſtoit non ſeulement un beau vaiſſeau, mais qu'auſſi eſtant chargé de ſel blanc, cela pleut fort à nos capitaines, ſelon la concluſion que i'ay ià dit qu'ils avoyent faite dés longtemps de s'en accommoder d'un, l'emmenerent quant & nous en la terre du Breſil vers Villegagnon. Vray eſt qu'on tint promeſſe au Portugais qui avoit fait ceſte prinſe de luy rendre la caravelle, mais nos mariniers (cruels que ils furent en ceſt endroit) ayans mis tous les Eſpagnols depoſſedez de la leur, peſle meſle parmi les Portugalois, non ſeulement ils ne laiſſerent morceau de biſcuit ni d'autres vivres à ces pauvres gens, mais qui pis eſt, leur ayant deſchiré leurs voiles, & meſme oſté leur petit batteau, ſans lequel toutesfois ils ne pouvoient approcher ni aborder terre, ie croy, par maniere de dire qu'il euſt mieux valu les mettre en fond, que les laiſſer en tel eſtat. Et de faict eſtans ainſi demeurez à la merci de l'eau, ſi quelque barque ne ſurvint pour les ſecourir, il eſt certain ou qu'ils furent en fin ſubmergez, ou qu'ils moururent de faim.

Apres ce beau chef d'œuvre, fait au grand regret

de plusieurs, estant pouſſez du vent d'est sueſt, qui nous estoit propice, nous nous reiettasmes bien avant dans la haute mer. Et à fin qu'en recitant particulierement tant de prinses de caravelles que nous fismes en allant, ie ne sois ennuyeux au lecteur: dés le lendemain & encore le vingt & neuſiesme dudit mois de decembre, nous en prinsmes deux autres, lesquelles ne firent nulle reſistance. En la premiere qui estoit de Portugal, combien que nos mariniers & principalement ceux qui estoyent dans la caravelle Espagnolle que nous emmenions eussent grande envie de la piller, à cause dequoy tirerent quelques coups de fauconneaux à l'encontre, si est-ce qu'apres que nos maistres & capitaines eurent parlé à ceux qui estoyent dedans, pour quelques respects on les laissa aller sans leur rien oster. En l'autre qui estoit à un Espagnol, il luy fut pris du vin, du biscuit & d'autres victuailles. Mais surtout il regrettoit merveilleusement une poule qu'on luy osta: car comme il disoit, quelque tourmente qu'il fist, ne laissant point de pondre, elle luy fourniſſoit tous les iours un œuf frais dans son vaisseau.

Le dimanche suyvant, apres que celuy qui estoit au guet dans la grande hune de nostre navire, eut, selon la coustume, crié, voile, voile, & que nous eusmes descouvert cinq caravelles ou grands vaisseaux (car nous ne les peusmes bien discerner) nos mattelots, lesquels possible ne seront pas ioyeux que ie raconte icy leurs courtoisies, ne demandans, qu'où est-ce, c'est-à-dire d'en avoir de toutes parts, chantant le cantique devant le triomphe, les pensoyent desia bien tenir; mais parce qu'estant au dessus de nous, nous avions vent contraire, & eux cependant singloyent & fuyoyent tant qu'ils pouvoyent, nonobstant la violence qu'on fit à nos navires, lesquelles pour l'affection du butin, en danger de nous

ſubmerger & virer ce deſſus deſſous, furent armees de toutes voiles, il ne nous fut pas poſſible de les ioindre ny aborder.

Et à fin que nul ne trouve eſtrange tout ce que ie di ici, que ce que i'ay ia touché ci devant : aſſavoir que nous bravans ainſi ſur mer, en allant en la terre du Breſil, chacun fuyoit ou caloit le voile devant nous: ie diray là deſſus, que encores que nous n'euſſions que trois vaiſſeaux (ſi bien fournis toutesfois d'artillerie, qu'il y avoit dix huict pieces de bronze, & plus de trente berches & mouſquets de fer, ſans les autres munitions de guerre, en celuy où i'eſtois), neantmoins nos capitaines, maiſtres, ſoldats & mariniers, la plus-part Normans, nation auſſi vaillante & belliqueuſe ſur mer qu'autre qui ſe trouve auiourd'huy voyageant ſur l'Ocean, avoyent en ceſt eſquippage non ſeulement reſolu d'attaquer & combattre l'armee navale du Roy de Portugal, ſi nous l'euſſions rencontree, mais auſſi ſe promettoyent d'en remporter la victoire.

CHAPITRE III

Des Bonites, Albacores, Dorades, Marſouins, poiſſons volans & autres de pluſieurs ſortes que nous viſmes & priſmes ſous la zone Torride.

DEs lors nous euſmes la mer aſoree & le vent ſi à gré, que d'iceluy nous fuſmes pouſſez iuſques trois ou quatre degrez au deça de la ligne Equinoctiale. En ces endroits nous prinſmes force Marſouins, Dorades, Albacores, Bonites, & grande quantité de pluſieurs autres ſortes de poiſſons: mais entre autres, combien qu'auparavant i'euſſe touſiours eſtimé que les mariniers diſans qu'il y avoit certaines ſortes de poiſſons volans, nous contaſſent des fariboles, ſi eſt-ce neantmoins que l'experience me monſtra lors qu'il eſtoit ainſi. Nous commençaſmes doncques non ſeulement de voir ſortir de la mer & s'eſlever en l'air, des groſſes troupes de poiſſons volans hors de l'eau (ainſi que ſur terre on voit les allouettes & eſtourneaux) preſques auſſi haut qu'une pique, & quelque fois pres de cent pas loin; mais auſſi eſtant ſouvent advenu que quelques uns s'ahurtans contre les mats de nos navires tomboyent dedans, nous les prenions ainſi aiſement à la main. Partant pour deſcrire ce poiſſon, ſelon que ie l'ay conſideré en une infinité que i'ay veus & tenus en allant & retournant en la terre du Breſil: il eſt de forme

aſſez ſemblable au haren, toutesfois un peu plus long & plus rond, a des petits barbillons ſous la gorge, les aiſles comme celles d'une chauveſouris & preſques auſſi longues que tout le corps, & eſt de fort bon gouſt & savoureux à manger. Au reſte parce que ie n'en ay point veu au deça du Tropique de Cancer, i'ay opinion (ſans toutesfois que ie le veuille autrement affermer) qu'aimans la chaleur, & ſe tenans ſous la zone Torride, ils n'outrepaſſent point d'une part ni d'autre du coſté des Poles. Il y a encores une autre choſe que i'ay obſervee: c'eſt que ces pauvres poiſſons volans, ſoit qu'ils ſoyent dans l'eau ou en l'air, ne ſont iamais à repos: car eſtans dans la mer les albacores & autres grands poiſſons les pourſuivans pour les manger, leur ſont une continuelle guerre: & ſi pour eviter cela ils ſe veulent ſauver au vol, il y a certains oiſeaux marins qui les prennent & s'en repaiſſent.

Et pour dire auſſi quelque choſe de ces oyſeaux marins, leſquels vivent ainſi de proye ſur mer: ils ſont ſemblablement ſi privez, que ſouventes fois il eſt advenu, que ſe poſans ſur les bords, cordages & mats de nos navires, ils ſe laiſſoyent prendre avec la main, tellement que pour en avoir mangé, & par conſequent les ayans veu de dedans & dehors, en voici la deſcription. Ils ſont de plumage gris comme eſpreviers: mais combien que quant à l'exterieur, ils paroiſſent auſſi gros que corneilles, ſi eſt ce toutesfois que quand ils ſont plumez, il ne s'y trouve gueres plus de chair qu'en un paſſereau: de façon que c'eſt merveille, qu'eſtant ſi petits de corps, ils puiſſent neantmoins prendre & manger des poiſſons plus grans & plus gros qu'ils ne ſont; du reſte ils n'ont qu'un boyau, & ont les pieds plats comme ceux des canes.

Retournant donc à parler des autres poiſſons dont

i'ay tantoſt fait mention, la Bonite, qui eſt des meilleurs à manger qui ſe puiſſe trouver, eſt preſques de la façon de nos carpes communes: toutesfois elle eſt ſans eſcaille, & en ay veu en fort grand nombre, leſquelles l'eſpace d'environ ſix ſepmaines en noſtre voyage ne bougerent gueres d'alentour de nos vaiſſeaux, leſquels il eſt vrayſemblable qu'elles ſuyvent ainſi à cauſe du bret et godron dont ils ſont frotez.

Quant aux Albacores, combien qu'elles ſoient aſſez ſemblables aux Bonites, ſi eſt ce neantmoins qu'en ayant veu & mangé ma part de telles qui avoyent pres de cinq pieds de long & auſſi groſſes que le corps d'un homme, on peut dire qu'il n'y a point de comparaiſon de l'un à l'autre quant à la grandeur. Au ſurplus, parce que ce poiſſon albacore n'eſt nullement visqueux, ains au contraire s'eſmie & a la chair auſſi friable que la truite, meſme n'a qu'une areſte en tout le corps, & bien peu de tripailles, il le faut mettre au rang des meilleurs poiſſons de la mer. Et de faict, combien que n'ayans pas là à commandement toutes les choſes requiſes pour le bien appreſter (comme n'ont tous les paſſagers qui font ces longs voyages) nous n'y fiſſions autre appareil ſinon qu'avec du ſel, en mettre roſtir de grandes & larges rouelles ſur les charbons, ſi le trouvions nous merveilleuſement bon & ſavoureux cuit de ceſte façon. Partant, ſi meſſieurs les frians, leſquels ne ſe veulent point hazarder ſur mer, & toutesfois (ainſi qu'on dit communément que font les chats ſans mouiller leurs pattes) veulent bien manger du poiſſon, en avoyent ſur terre auſſi aiſement qu'ils ont d'autre maree, le faiſant appreſter à la ſauce d'Allemagne, ou en quelque autre ſorte: doutez vous qu'ils n'en leichaſſent bien leurs doigts? Ie dis nomément ſi on l'avoit à commandement ſur terre :

car comme i'ay touché du poiſſon volant, ie ne penſe pas que ces albacores, ayans principalement leurs repaires entre les deux Tropiques & en la haute mer, s'approchent ſi pres des rivages que les peſcheurs en puiſſent apporter ſans eſtre gaſtez & corrompus. Ce que ie di toutesfois pour l'eſgard de nous habitans en ce climat: car quant aux Afriquains qui ſont ès bords du coſté de l'Eſt, & a ceux du Peru, & environs du coſté de l'Oeſt, il ſe peut bien faire qu'ils en ayent commodément.

La Dorade, laquelle à mon iugement, eſt ainſi appelée, parce qu'eſtant dans l'eau elle paroiſt iaune, & reluit comme fin or, quant à la figure approche aucunement du ſaumon : neantmoins elle differe en cela qu'elle eſt comme enfoncee ſur le dos. Mais au reſte pour en avoir taſté, ie tien que ce poiſſon n'eſt pas ſeulement encor meilleur que tous les ſuſmentionnez, mais que auſſi ni en eau ſalee, ni en eau douce il ne s'en trouvera point de plus delicat.

Touchant les Marſouins, il s'en trouve de deux ſortes : car au lieu que les uns ont le groin presque auſſi pointu que le bec d'une oye, les autres au contraire, l'ont ſi rond & mouſſé, que quand ils levent le nez hors de l'eau il ſemble que ce ſoit une boule. Auſſi à cauſe de la conformité que ces derniers ont avec les encapeluchonnez, eſtans ſur mer nous les appelions, teſtes de moines. Quant au reſte de la forme de toutes les deux eſpeces, i'en ay veu de cinq à ſix pieds de long, leſquels ayans la queue fort large & fourcheue, avoyent tous un pertuis ſur la teſte, par où non-ſeulement ils prenoyent vent & reſpiroyent, mais auſſi eſtans dans la mer iettoyent quelquefois l'eau par ce trou. Mais ſurtout quand la mer commence de s'eſmouvoir, ces marſouins paroiſſans ſoudain ſur l'eau,

meſme la nuict, qu'au milieu des ondes & des vagues qui les agitent, ils rendent la mer comme verte, & ſemblent eux-meſmes eſtre tous verts. C'eſt un plaiſir de les ouyr ſouffler & ronfler, de telle façon que vous diriez proprement que ce ſont porcs terreſtres. Auſſi les mariniers les voyans en ceſte ſorte nager & ſe tourmenter, preſagent & s'aſſeurent de la tempeſte prochaine : ce que i'ay veu ſouvent advenir. Et combien qu'en temps moderé, c'eſt à dire la mer eſtant ſeulement floriſſante, nous en viſſions quelquesfois en ſi grande abondance que tout à l'entour de nous, tant que la veue ſe pouvoit eſtendre, il ſembloit que la mer fuſt toute de marſouins : ſi eſt ce toutesfois que ne ſe laiſſans pas ſi aiſément prendre que beaucoup d'autres ſortes de poiſſons, nous n'en avions pas pour cela toutes les fois que nous euſſions bien voulu. Sur lequel propos, à fin de tant mieux contenter le lecteur, ie veux bien encore declarer le moyen duquel i'ay veu uſer aux matelots pour les avoir. L'un d'entre eux, des plus ſubtilez & façonnez à telle peſche, ſe tenant au guet aupres du mats du beaupré, & ſur le devant du navire, ayant en la main un arpon de fer, emmanché en une perche, de la groſſeur & longueur d'une demie pique, & lié à quatre ou cinq braſſes de cordeaux ; quant il en void approcher quelques troupes, choiſiſſant entre iceux celui qu'il peut, il luy iette & darde ceſt engin de telle roideur, que s'il l'attaint à propos, il ne faut point de l'enferrer. L'ayant ainſi frappé, il ſile & laſche la corde, de laquelle cependant retenant le bout ferme, apres que le marſouin, qui en ſe debattant & s'enferrant de plus en plus perd ſon ſang dans l'eau, s'eſt un peu affaibli, les autres mariniers pour aider à leur compagnon viennent avec un crochet de fer qu'ils appellent gaffe (auſſi emmanche

à une longue perche de bois) & à force de bras le tirent ainſi dans le bord. En allant nous en priſmes environ vingt-cinq de ceſte façon.

Pour l'eſgard des parties intérieures, & du dedans du Marſouin, apres que comme à un pourceau, au lieu lieu des quatre iambons, on luy a levé les quatre fanoux, fendu qu'il eſt, & que les trippes (l'eſchine ſi on veut) & les coſtes ſont oſtees, ouvert & pendu de ceſte façon, vous diriez proprement que c'eſt un naturel porc terreſtre : auſſi a il le foye de meſme gouſt : vray eſt que la chair fraiſche ſentant trop le douçaſtre, n'en eſt guere bonne. Quant au lard, tous ceux que i'ay veus n'avoyent qu'un pouce de gras, & croy qu'il ne s'en trouve point qui paſſe deux doigts. Partant qu'on ne s'abuſe plus à ce que les marchans & poiſſonnieres, tant à Paris qu'ailleurs, appellent leur lard à pois de Careſme, qui a plus de quatre doigts d'eſpais, marſouin : car pour certain ce qu'ils vendent eſt de la baleine. Au reſte parcequ'il s'en trouva de petits dans le ventre de quelques uns de ceux que nous priſmes (leſquels ainſi que cochons de laict nous fiſmes roſtir) sans m'arreſter à ce que d'autres pourroyent avoir eſcrit au contraire, ie penſe pluſtoſt que les marſouins, comme les truyes, portent leurs ventrees, que non pas qu'ils multiplient par œufs, comme font preſque tous les autres poiſſons. De quoy cependant ſi quelcun me vouloit arguer, me rapportant plus toſt de ce faict à ceux qui ont veu l'experience, qu'à ceux qui ont ſeulement leu les livres, tout ainſi que ie n'en veux faire icy autre deciſion, auſſi nul ne m'empeſchera de croire ce que i'en ay veu.

Nous priſmes ſemblablement beaucoup de Requiens, leſquels eſtans encores dans la mer quoy qu'elle ſoit tranquille & coye, ſemblent eſtre tous verds : & s'en

void qui ont plus de quatre pieds de long & gros à l'avenant : toutesfois, pour n'en eſtre la chair guere bonne, les mariniers n'en mangent qu'à la neceſſite, & par faute de meilleurs poiſſons. Au demeurant, ces requiens ayans la peau preſque auſſi rude & aſpre qu'une lime, & la teſte plate & large, voire la gueule auſſi fendue que celle d'un loup, ou d'un dogue d'Angleterre, ils ne ſont pas ſeulement, à cauſe de cela, monſtrueux, mais auſſi pour avoir les dents trenchantes & fort aigues ils ſont ſi dangereux que s'ils empoignent un homme par la iambe ou autre partie du corps, ou ils en emportent la piece, ou ils le traineront en fond. Auſſi outre que quand les matelots, en temps de calme, ſe bagnent quelquefois dans la mer, ils les craignent fort, encores y avoit il cela, que quand nous en avions peſché (ainſi qu'avec des hameçons de fer auſſi gros que le doigt nous avons ſouvent faict) eſtans ſur le Tillac du navire, il ne nous en falloit pas moins donner garde, qu'on feroit ſur terre de quelques mauvais & dangereux chiens. Dautant donc qu'outre que ces requiens ne ſont pas bons à manger encores, ſoit qu'ils ſoyent prins, ou qu'ils ſoyent dans l'eau, ne font ils que mal, apres qu'ainſi qu'à beſtes nuiſibles nous avions pique, & tormenté ceux que nous pouvions avoir, comme ſi c'euſſent eſté des maſtins enragez, ou à grans coups de maſſes de fer nous les aſſommions, ou bien leur ayant coupé les nageoires, & lié un cercle de tonneau à la queue, les reiettans en mer, parce qu'avant que pouvoir enfondrer ils eſtoyent long temps flotans & ſe debattans deſſus, nous en ayions ainſi le paſſe-temps.

Au ſurplus, combien qu'il s'en faille beaucoup que les Tortues de mer qui ſont ſous ceſte zone torride, ſoyent ſi exorbitamment grandes & monſtrueuſes, que

d'une ſeule coquille d'icelles on puiſſe couvrir une maiſon logeable, ou faire un vaiſſeau navigeable (comme Pline dit qu'il s'en trouve de telles és coſtes des Indes & és iſles de la mer Rouge), ſi eſt ce neantmoins parce qu'on y en voit de ſi longues, larges & groſſes, qu'il n'eſt pas facile de le faire croire à ceux qui n'en ont point veu, i'en feray icy mention en paſſant. Et ſans faire plus long diſcours la-deſſus, laiſſant par ceſt eſchantillon à iuger au lecteur quelles elles pouvoyent eſtre, ie diray qu'entre autres une qui fut prinſe au navire de noſtre vice-admiral eſtoit de telle groſſeur, que quatre vingts perſonnes qu'ils eſtoyent dans ce vaiſſeau en diſnerent honneſtement (vivans comme on a accouſtumé ſur mer en tels voyages). Auſſi la coquille ovalle de deſſus qui fut baillee pour faire une targue au ſieur de Saincte Marie noſtre capitaine, avoit plus de deux pieds & demi de large : eſtant forte & eſpeſſe à l'equipolent. Au reſte la chair approche ſi fort de celle de veau, que ſurtout, quand elle eſt lardee & roſtie, en la mangeant on y trouve preſque meſme gouſt.

Voici ſemblablement comme ie les ay veu prendre ſur mer. En beau temps & calme (car autrement on les voit peu ſouvent) qu'elles montent & ſe tiennent au deſſus de l'eau, le ſoleil leur ayant ſeulement eſchauffé le dos & la coquille qu'elles ne le peuvent plus endurer, à fin de ſe rafraiſchir, ſe virant & tournant ordinairement le ventre en haut, les mariniers les appercevans en ceſte ſorte, s'approchans dans leur barque le plus coyement qu'ils peuvent, quand ils ſont aupres les accrochans entre deux coquilles, avec ces gaffes de fer dont i'ay parlé, c'eſt lors à grand force de bras & quelquefois tant que quatre ou cinq hommes peuvent, de les tirer & amener à eux dans le bateau.

Voilà sommairement ce que i'ay voulu dire des tortues & des poissons que nous prismes lors : car ie parleray encore cy apres des Dauphins & mesme des Baleines & autres monstres marins.

CHAPITRE IV

De l'Equateur ou ligne Equinoctiale, enſemble des tempeſtes, inconſtances des vents, playes infectes, chaleurs, faif, & autres incommoditez que nous euſmes & endurafmes aux environs & ſous icelle.

POUR retourner à noſtre navigation, noſtre bon vent nous eſtant failli à trois ou quatre degrez au deçà de l'Equateur, nous euſmes lors non ſeulement un temps fort faſcheux entremeſle de playe & de calme, mais auſſi ſelon que la navigation eſt difficile, voire tres-dangereuſe aupres de ceſte ligne Equinoctiale, i'y ay veu, qu'à cauſe de l'inconſtance des divers vents qui ſouffloyent tous enſemble, encores que nos trois navires fuſſent aſſez pres l'une de l'autre, & ſans que ceux qui tenoyent les Timons & Gouvernails euſſent peu faire autrement, chaſcun vaiſſeau eſtre pouſſé de ſon vent à part : tellement que comme en un triangle, l'un alloit à l'Eſt, l'autre au Nord, & l'autre à l'Oest. Vray eſt que cela ne duroit pas beaucoup, car ſoudain s'eſlevoyent des tourbillons que les mariniers de Normandie appellent grains, leſquels apres nous avoir quelques fois arreſtez tout court, au contraire tout à l'inſtant tempeſtoyent ſi fort dans les voiles de nos navires, que c'eſt merveille qu'ils ne nous ont virez cent fois les hunes en bas & la quille en haut : c'eſt-à-dire, ce deſſus deſſous.

Au ſurplus, la pluye qui tombe ſoubs & es environs de ceſte ligne, non-ſeulement put & ſent fort mal, mais auſſi eſt ſi contagieuſe que ſi elle tombe ſur la chair, il s'y levera des puſtules & groſſes veſſies : & meſme tache & gaſte les habillemens. Davantage le ſoleil y eſt ſi ardent, qu'outre les vehementes chaleurs que nous y endurions, encores parce que hors les deux petits repas, nous n'avions pas l'eau douce, ny autre breuvage à commandement, nous y eſtions ſi merveilleuſement preſſez de ſoif, qu' de ma part, & pour l'avoir eſſayé, l'haleine & le ſouffle m'en eſtans preſque faillis, i'en ay perdu le parler l'eſpace de plus d'une heure. Et voilà pourquoy en telles neceſſitez en ces longs voyages, les mariniers pour plus grand heur, ſouhaitent ordinairement que la mer fuſt muée en eau douce. Que ſi là deſſus quelqu'un dit, ſi ſans imiter Tantalus mourans ainſi de ſoif au milieu des eaux, il ne ſerait pas poſſible en ceſte extremite de boire, ou pour le moins ſe refreſchir la bouche d'eau de mer : ie reſpond, q' quelque recepte qu'on me peut alleguer de la faire paſſer par dedans de la cire, ou autrement l'allambiquer (ioint que les branſlemens & tourmentes des vaiſſeaux flottans ſur la mer ne ſont pas fort propres pour faire les fourneaux, ny pour garder les bouteilles de caſſer) ſinon qu'on vouluſt ietter les trippes & les boyaux incontinent apres qu'elle ſeroit dans le corps, qu'il n'eſt queſtion d'en gouſter, moins d'en avaler. Neantmoins quand on la voit dans un verre, elle est auſſi claire, pure & nette exterieurement qu'eau de fontaine ny de roche qui ſe puiſſe voir. Et au ſurplus (choſe de quoy ie me ſuis eſmerveillé, & que ie laiſſe à diſputer aux philoſophes) ſi vous mettez tremper dans l'eau de mer du lard, du haren, ou autres chairs & poiſſons tant ſalez puiſſent ils eſtre, ils ſe

deffaleront mieux & plustoſt qu'ils ne feront en l'eau douce.

Or pour reprendre mon propos, le comble de notre affliction ſous ceſte zone bruſlante fut tel, qu'à cauſe des grandes & continuelles pluyes, qui avoyent penetré iuſques dans la ſoute, noſtre biſcuit eſtant gaſté & moiſi, outre que chacun n'en avoit que bien peu de tel, encor nous le falloit-il non ſeulement ainſi manger pourri, mais auſſi ſous peine de mourir de faim, & ſans en rien ietter, nous avallions autant de vers (dont il eſtoit à demi) que nous faiſions de miettes. Outre plus nos eaux douces eſtoyent ſi corrompues, & ſemblablement ſi pleines de vers, que ſeulement en les tirant des vaiſſeaux, où ont les tient ſur mer, il n'y avoit ſi bon cœur qui n'en crachaſt : mais qui eſtoit bien encore le pis, quand on en beuvoit, il falloit tenir la taſſe d'une main à cauſe de la puanteur, boucher le nez l'autre.

Que dites vous la deſſus meſſieurs les delicats, qui eſtans un peu preſſez de chaut, apres avoir changé de chemiſe, & vous eſtre bien faits teſtonner, aymez tant non ſeulement d'eſtre à requoy en la belle ſalle fraiſche, aſſis dans une chaire, ou ſur un lict verd : mais auſſi ne ſauriez prendre vos repas, ſinon que la vaiſſaille ſoit bien luiſante, le verre bien fringué, les ſerviettes blanches comme neige, le pain bien chapplé, la viande quelque delicate qu'elle ſoit bien proprement appreſtee & ſervie, & le vin ou autre bruvage clair comme Emeraude? Voulez-vous vous aller embarquer pour vivre de telle façon? Comme ie ne vous le conſeille pas, & qu'il vous en prendra encores moins d'envie quand vous aurez entendu ce qui nous advint à noſtre retour : auſſi vous voudrois ie bien prier que quand on parle de la mer, & ſurtout de tels voyages, vous n'en ſachans autre choſe

que par les livres, ou qui pis eſt, en ayant ſeulement ouy parler à ceux qui n'en revindrent iamais, vous ne vouluſſiez pas ayant le deſſus vendre vos coquilles (comme on dit) à ceux qui ont eſté à Saint-Michel : c'eſt-à-dire, qu'en ce poinct vous deſeriſſiez un peu, & laiſſaſſiez diſcourir ceux qui en endurans tels travaux ont eſté à la pratique des choſes, leſquelles, pour en parler à la verité, ne ſe peuvent bien gliſſer au cerveau ny en l'entendement des hommes : mais (ainſi que dit le proverbe) qu'ils ayent mangé de la vache enragee.

A quoy i'adiouſteray, tant ſur le premier propos que i'ay touché de la varieté des vents, tempeſtes, pluyes infectes, chaleurs, que ce qu'en general on voit ſur mer, principalement ſous l'Equateur, que i'ay veu un de nos pilotes nommé Iean de Meun, d'Hardeur, lequel, bien qu'il ne ſceut ny A, ny B, avoit neantmoins, par la longue experience avec ſes cartes, aſtrolabes, & Baſton de Iacob, ſi bien proſité en l'art de navigation, qu'à tout coup, & nommément durant la tormente, il faiſoit taire un ſçavant perſonnage (que ie ne nommeray point) lequel cependant eſtant dans noſtre navire, en temps calme triomphoit d'enſeigner la theorique. Non pas toutesfois que pour cela ie condamne, ou vueille en façon que ce ſoit, blaſmer les ſciences qui s'acquierent & apprennent es eſcoles, & par l'eſtude des livres : rien moins, tant s'en faut que ce ſoit mon intention : mais bien requerroy ie que, ſans tant m'arreſter à l'opinion de qui que ce fuſt, on ne m'alleguaſt iamais raiſon contre l'experience d'une choſe. Ie prie donc les lecteurs de me ſupporter, ſi en me reſouvenant de noſtre pain pourri, & de nos eaux puantes, enſemble des autres incommoditez que nous enduraſmes, & comparant cela avec

la bonne chere de ces grans cenſeurs, faiſant ceſte digreſſion, ie me ſuis un peu coleré contre eux. Au ſurplus, à cauſe des difficultez ſuſdites, & pour les raiſons que i'en diray plus amplement ailleurs, pluſieurs mariniers apres avoir mangé tous leurs vivres en ces endroits-là, c'eſt à dire, ſous la zone Torride, ſans pouvoir outrepaſſer l'Equateur, ont eſté contrains de relaſcher & retourner en arriere d'où ils eſtoyent venus.

Quant à nous, apres qu'en telle miſere que vous avez entendu, nous euſmes demeuré, viré, & tourné environ cinq ſepmaines à l'entour de ceſte ligne, en eſtans finalement peu à peu ainſi approchez, Dieu ayant pitié de nous, & nous envoyant le vent de nord-nord'eſt, fit, que le quatrieſme iour de febvrier nous fuſmes pouſſez droit ſous icelle. Or elle eſt appelée equinoctiale, pource que non ſeulement en tous temps & ſaiſons les iours & les nuicts y ſont touſiours eſgaux, mais auſſi parce que quand le ſoleil eſt droit en icelle, ce qui advient deux fois l'annee, aſſavoir l'onzieſme de mars & le treiziesme de ſeptembre, les iours & les nuicts ſont auſſi eſgaux par tout le monde univerſel : tellement que ceux qui habitent ſur les deux poles arctique & antarctique, participans ſeulement ces deux iours de l'annee du iour & de la nuict, dés le lendemain, les uns ou les autres (chacun à ſon tour) perdent le ſoleil de veüe par demi an.

Cedit iour donc quatrieſme de febvrier, que nous paſſaſmes le centre, ou pluſtoſt la ceinture du monde, les matelots firent les ceremonies par eux accouſtumees en ce tant faſcheux & dangereux paſſage. Aſſavoir pour faire reſſouvenir ceux qui n'ont iamais paſſé ſous l'Equateur, les lier de cordes & plonger en mer, ou bien avec un vieux drappeau frotté au cul de

la chaudiere, leur noircir & barbouiller le viſage toutesfois on ſe peut racheter & exempter de cela, comme ie fis, en leur payant le vin.

Ainſi ſans intervalle, nous ſinglaſmes de noſtre bon vent de nord-nord'eſt, iuſques à quatre degrez au delà de la ligne Equinoctiale. De là nous commençaſmes de voir le Pole antarctique, lequel les mariniers de Normandie appellent l'Eſtoile du Su : à l'entour de laquelle, comme ie remarquay dés lors, il y a certaines autres eſtoiles en croix qu'ils appellent auſſi la croiſée du Su. Comme au ſemblable quelque autre a eſcrit, que les premiers qui de noſtre temps firent ce voyage, rapporterent qu'il ſe voit touſiours pres d'iceluy Pole Antarctique, au midi, une petite nuee blanche & quatre eſtoiles en croix, avec trois autres qui reſſemblent a notre Septentrion. Or il y avoit deſia long temps que nous avions perdu de veüe le pole Arctique : & diray ici en paſſant, que non ſeulement, ainſi qu'aucuns penſent (& ſemble auſſi par la ſphere ſe pouvoir faire) on ne ſauroit voir les deux Poles, quand on eſt droit ſous l'Equateur, mais meſmes n'en pouvans voir ny l'un ny l'autre, il faut eſtre eſloigné d'environ deux degrez du coſté du Nord ou du Su, pour voir l'Arctique ou l'Antarctique.

Le treiziéſme iour dudit mois de febvrier que le temps eſtoit beau & clair, apres que nos pilotes & maiſtres de navires eurent prins hauteur à l'aſtrolabe, ils nous aſſeurerent que nous avions le ſoleil droit pour zeni, & en la zone ſi droite & directe ſur la teſte, qu'il eſtoit impoſſible de plus. Et de fait, quoyque pour l'experience nous plantiſſions des dagues, couſteaux, poinſſons & autres choſes ſur le Tillac, les rayons donnoyent tellement à plomb, que ce iour-là principalement à midi, nous ne viſmes nul ombrage

dans noſtre vaiſſeau. Quand nous fuſmes par les douze degrez, nous euſmes tormente qui dura trois ou quatre iours. Et apres cela (tombans en l'autre extremité) la mer fut ſi tranquille & calme, que durant ce temps nos vaiſſeaux demeurans fix ſur l'eau, ſi le vent ne ſe fuſt eſlevé pour nous faire paſſer outre, nous ne fuſſions iamais bougez de là.

Or en tout noſtre voyage, nous n'avions point encore apperceu de Baleines, mais outre qu'en ces endroits-là, nous en viſmes d'aſſez pres, pour les bien remarquer, il y en eut une, laquelle ſe levant pres de noſtre navire me fit ſi grand peur, que veritablement, iuſques à ce que ie la vis mouvoir, ie penſois que ce fuſt un rocher contre lequel noſtre vaiſſeau s'allaſt heurter & briſer. I'obſervay que quand elle ſe vouluſt plonger, levant la teſte hors de la mer, elle ietta en l'air par la bouche plus de deux pipes d'eau : puis en ſe cachant fit encores un tel & ſi horrible bouillon, que ie craignois derechef, qu'en nous attirans aprés ſoy, nous ne fuſſions engloutis dans ce gouffre. Et à la verité, comme il eſt dit au pſeaume & en Iob, c'eſt une horreur de voir ces monſtres marins s'esbattre & iouer ainſi à leur aiſe parmi ces grandes eaux.

Nous viſmes auſſi des Dauphins, leſquels ſuyvis de pluſieurs eſpeces de poiſſons, tous diſpoſez & arrangez comme une compagnie de ſoldats marchans apres leur capitaine, paroiſſoyent dans l'eau eſtre de couleur : rougeaſtre & y en eut un, lequel par ſix ou ſept fois, comme s'il nous euſt voulu cherir & careſſer, tournoya & environna noſtre navire. En recompenſe de quoy nous fiſmes tout ce que nous peuſmes pour le cuyder prendre ; mais luy avec ſa trompe, faiſant touſiours dextrement la retraite, il ne nous fuſt pas poſſible de l'avoir.

CHAPITRE V

Du descouvrement & premiere veüe que nous eusmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Bresil, que des sauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint sur mer, iusques sous le Tropique de Capricorne.

APRES cela nous eusmes le vent d'oüest qui nous estoit propice, & tant nous dura que le vingt sixiesme iour du mois de febvrier 1557, prins à la nativité environ huict heures du matin, nous eusmes la veüe de l'Inde occidentale, terre du Bresil, quarte partie du monde, & incogneüe des anciens, autrement dite Amerique, du nom de celuy qui environ l'an 1497, la descouvrit premierement. Or, ne faut-il pas demander si nous voyant si proche du lieu où nous pretendions, en esperance d'y mettre tost pied a terre, nous en fusmes ioyeux, & en rendismes graces à Dieu de bon courage. Et de fait parce qu'il y avoit pres de quatre mois, que sans prendre port nous branslions & flotions sur mer, nous estant souvent venu en l'entendement que nous y estions comme exilez, il nous estoit advis que nous n'en deussions iamais sortir. Apres donc que nous eusmes bien remarqué, & apperceu tout à clair que ce que nous avions descouvert estoit terre ferme (car on se trompe souvent sur mer aux nuees qui s'evanouissent) en ayans vent propice

& mis le cap droit deſſus, des le meſme iour (noſtre admiral s'en eſtant allé devant) nous vinſmes ſurgir & mouiller l'ancre à demie lieüe pres d'une terre & lieu fort montueux appelé *Huuaſſou* par les ſauvages : auquel apres avoir mis la barque hors le navire, &, ſelon la couſtume quand on arrive dans ce pays-la, tiré quelques coups de canon pour advertir les habitans, nous viſmes incontinent grand nombre d'hommes & de femmes ſur le rivage de la mer. Cependant (comme aucun de nos mariniers qui avoyent autrefois voyagé par dela recogneurent bien) ils eſtoyent de la nation nommee *Margaias*, alliee des Portugais, & par conſequent tellement ennemie des François, que s'ils nous euſſent tenus a leur advantage, nous n'euſſions payé aucune rançon, ſinon qu'apres nous avoir aſſommez & mis en pieces, nous leur euſſions ſervi de nourriture. Nous commençaſmes auſſi lors de voir premierement, voire en ce mois de febvrier (auquel à cauſe du froid & de la gelee toutes choſes ſont ſi reſſerrees & cachees par deçà, & preſque par toute l'Europe au ventre de la terre) les foreſts, bois, & herbes de ceſte contree-la auſſi verdoyantes que ſont celles de noſtre France es mois de may & de iuin : ce qui ſe voit tout le long de l'annee & en toutes ſaiſons en ceſte terre du Breſil.

Or, nonobſtant ceſte inimitié de nos Margaias à l'encontre des François, laquelle eux & nous nous diſſimulions tant que nous pouvions, noſtre contremaiſtre, qui ſavoit un peu gergonner leur langage, avec quelques autres matelots s'eſtant mis dans la barque, s'en alla contre le rivage, où en groſſes troupes nous voyons touſiours ces ſauvages aſſemblez. Toutesfois nos gens ne ſe ſians en eux que bien à point, à fin d'obvier au danger où ils ſe fuſſent peu mettre d'eſtre prins & *boucanez*, c'eſt à dire roſtis, n'approcherent

pas plus pres de la terre que la portee de leurs defches. Ainſi leurs monſtrans de loin des couſteaux, miroirs, peignes, & autres baguenauderies, pour leſquelles, en les appellans, ils leur demanderent des vivres : ſi toſt que quelques uns, qui s'approcherent le plus pres qu'ils peurent, l'eurent entendu, eux ſans ſe faire autrement prier, avec d'autres en allerent querir en grande diligence. Tellement que noſtre contremaiſtre à ſon retour nous rapporta non ſeulement de la farine faite d'une racine, laquelle les ſauvages mangent au lieu de pain, des iambons, & de la chair d'une certaine eſpece de ſangliers, avec d'autres victuailles & fruicts à ſuffiſance tels que le pays les porte : mais auſſi pour nous les preſenter, & pour haranguer à noſtre bien venue, ſix hommes & une femme ne firent point de difficulté de s'embarquer pour nous venir voir au navire. Et parce que ce furent les premiers ſauvages que ie vis de pres, vous laiſſant à penſer ſi ie les regarday & contemplay attentivement, encore que ie reſerve à les deſcrire & depeindre au long en autre lieu plus propre : ſi en veux ie des maintenant icy dire quelque choſe en paſſant. Premierement, tant les hommes que la femme eſtoyent auſſi entierement nuds, que quand ils ſortirent du ventre de leurs meres : toutesfois pour eſtre plus bragards, ils eſtoyent peints & noircis par tout le corps. Au reſte, les hommes ſeulement, à la façon & comme la couronne d'un moine, eſtant tondus fort pres ſur le devant de la teſte, avoyent ſur le derriere les cheveux longs : mais ainſi que ceux qui portent leurs perruques par deça, ils eſtoyent roignez à l'entour du col. Davantage, ayant tous les levres de deſſous troüees & percees, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquee, & comme enchaſſee, laquelle

eſtant de la largeur & rondeur d'un teſton, ils oſtoyent & remettoyent quand bon leur ſembloit. Or, ils portent telles choſes en penſant eſtre mieux parez : mais pour en dire le vray, quand ceſte pierre eſt oſtee, & que ceſte grande fente en la levre de deſſous leur fait comme une ſeconde bouche, cela les deſfigure bien fort. Quant à la femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encores comme celles de par delà portoit elle les cheveux longs; mais pour l'eſgard des oreilles, les ayant ſi deſpiteuſement percees qu'on euſt peu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grans pendans d'os blancs, leſquels lui battoyent iuſques ſur les epaules. Ie reſerve auſſi à refuter cy apres l'erreur de ceux qui nous ont voulu faire accroire que les ſauvages eſtoyent velus. Cependant avant que ceux dont ie parle partiſſent d'avec nous, le hommes & principalement deux ou trois vieillards qui ſembloyent eſtre des plus apparens de leurs paroiſſes (comme on dit par deça) allegans qu'il y y avoit en leurs contrees du plus beau bois de Breſil que ſe peuſt trouver en tout le pays, lequel ils promettoyent de nous aider à couper & à porter : & au reſte nous aſſiſter de vivres, firent tout ce qu'ils peurent pour nous perſuader de charger là noſtre navire. Mais parce que, comme nos ennemis que i'ay dit qu'ils eſtoyent, cela eſtoit nous appeller, & faire finement mettre pied en terre, pour puis apres, eux ayans l'avantage ſur nous, nous mettre en pieces & nous manger, outre que nous tendions ailleurs, nous n'avions garde de nous arreſter là.

Ainſi apres qu'avec grande admiration nos *Margaias* eurent bien regardé noſtre artillerie & tout ce qu'ils voulurent dans noſtre vaiſſeau, nous pour quelque conſideration & dangereuſe conſequence (nommé-

ment à fin que d'autres François qui fans y penſer arrivans là en euſſent peu porter la peine) ne les voulais faſcher ny retenir, eux demandans de retourner en terre vers leurs gens qui les attendoyent touſiours ſur les bords de la mer, il fut queſtion de les payer & contenter des vivres qu'ils nous avoyent apportez. Et parce qu'ils n'ont entre eux nul uſage de monnoye, le payement que nous leur ſiſmes fut de chemiſes, couſteaux, haims à peſcher, miroirs & autres marchandiſes & mercerie propre à trafiquer parmi ce peuple. Mais pour la fin & bou du ieu, tout ainſi que ces bonnes gens, tous nuds, à leur arrivee n'avoyent pas eſté chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoyent, auſſi au deſpartir qu'ils avoyent veſtu les chemiſes que nous leur avions baillées, quand ce vint à s'aſſeoir en la barque (n'ayant pas accouſtumé d'avoir linges ny autres habillemens ſur eux) à fin de ne les gaſter en les trouſſant iuſques au nombril, & deſcouvrant ce que pluſtoſt il falloit cacher, ils voulurent encores, en prenant congé de nous, que nous viſſions leur derriere & leurs feſſes. Ne voila pas d'honneſtes officiers, & une belle civilité pour des ambaſſadeurs? Car nonobſtant le proverbe ſi commun en la bouche de nous tous de par deçà : aſſavoir que la chair nous eſt plus proche & plus chere que la chemiſe, eux au contraire, pour nous monſtrer qu'ils n'en eſtoyent pas là logez & poſſible pour une magnificence de leur pays en noſtre endroit, en nous monſtrant le cul préferent leurs chemiſes à leur peau.

Or apres que nous fuſmes un peu refreſchis en ce lieu là, & que quoy qu'à ce commencement les viandes qu'ils nous avoyent apportees, nous ſemblaſſent eſtranges, nous ne laiſſiſſions pas neantmoins à cauſe de la neceſſité d'en bien manger : dés le lendemain qui eſtoit un iour de dimanche, nous levaſmes l'ancre

& fiſmes voile. Ainſi coſtoyans la terre & tirans où nous pretendions d'aller, nous n'euſmes pas navigé neuf ou dix lieües, que nous nous trouvaſmes à l'endroit d'un fort des Portugais, nommé par eux *Spiritus ſanctus* (& par les ſauvages *Moab*) leſquels recognoiſſans, tant noſtre equippage que celuy de la caravelle que nous emmenions (qu'ils iugerent bien auſſi que nous avions prinſe ſur ceux de leur nation) tirerent trois coups de canons ſur nous : & nous ſemblablement pour leur reſpondre trois ou quatre contre eux : toutesfois, parce que nous eſtions trop loin pour la portee des pieces, comme ils ne nous offenſerent point, auſſi croy ie que ne fiſmes nous pas eux.

Pourſuyvons doncques noſtre route, en coſtoyant touſiours la terre, nous paſſaſmes aupres du lieu nommé *Tapemiry* : où à l'entree de la terre ferme, & à l'embouchure de la mer, il y a des petites iſles, & croy que les ſauvages qui demeurent là ſont amis & alliez des François.

Un peu plus avant, & par les vingt degrez, habitent les *Paraibes*, autres ſauvages, en la terre deſquels, comme ie remarquay en paſſant, il ſe voict de petites montagnes faites en pointe & forme de cheminees.

Le premier iour de mars nous eſtions à la hauteur des petites Baſſes, c'eſt-à-dire eſcueils & pointes de terre entremeſlees de petits rochers qui s'avancent en mer, leſquels les mariniers, de crainte que leurs vaiſſeaux n'y touchent, evitent & s'en eſloignent tant qu'il leur eſt poſſible. A l'endroit de ces Baſſes, nous deſcouvrifmes & viſmes bien à clair une terre plaine, laquelle, l'environ quinze lieues de longueur, eſt poſſedee & habitee des *Ouetacas*, ſauvages ſi farouches & eſtranges, que comme ils ne peuvent demeurer en paix l'un avec

l'autre, auſſi ont-ils guerre ouverte & continuelle, tant contre tous leurs voiſins, que generalement contre tous les eſtrangers. Que s'ils ſont preſſez & pourſuyvis de leurs ennemis (leſquels cependant ne les ont iamais ſceu vaincre ny dompter) ils vont ſi bien du pied & courent ſi viſte, que non ſeulement ils evitent en ceſte ſorte le danger de mort, mais meſmes auſſi quand ils vont à la chaſſe, ils prennent à la courſe certaines beſtes ſauvages eſpeces de cerfs & biches. Au ſurplus, combien que ainſi que tous les autres Breſiliens ils aillent entierement nuds, ſi eſt ce neantmoins que contre la couſtume plus ordinaire des hommes de ces pays-là (leſquels comme i'ay ia dit & diray encores plus amplement, ſe tondent le devant de la teſte, & rongnent leur perruque ſur le derriere) eux portent les cheveux longs & pendans iuſques aux feſſes. Bref, ces diablotins d'*Ouetacas* demeurans invincibles en ceſte petite contree, & au ſurplus comme chiens & loups, mangeans la chair crue, meſme leur langage n'eſtant point entendu de leurs voiſins, doyvent eſtre tenus & mis au rang des nations les plus barbares, cruelles & redoutees qui ſe puiſſent trouver en toute l'Inde occidentale & terre du Breſil. Au reſte, tout ainſi qu'il n'ont, ni ne veulent avoir nulle accointance ni traffique avec les François, Eſpagnols, Portugallois, ni autres de ce pays d'outre-mer de pardeçà, auſſi ne ſçavent-ils que c'eſt de nos marchandiſes. Toutesfois, ſelon que i'ay depuis entendu d'un truchement de Normandie, quand leurs voiſins en ont, & qu'ils les en veulent accommoder, voici leur façon & maniere de permuter. Le *Margaiat*, *Cara-ia* ou *Tououpinambaoult* (qui ſont les nom des trois nations voiſines d'eux) ou autres ſauvages de ce pays là, ſans ſe fier ni approcher de l'*Ouetaca*, luy monſtrant de loin ce qu'il aura, ſoit

ſerpe, couſteau, peigne, miroir, ou autre marchandiſe & mercerie qu'on leur porte par-delà, luy ſera entendre par ſigne s'il veut changer cela à quelque autre choſe. Que ſi l'autre de ſa part s'y accorde, luy monſtrant au reciproque de la plumaſſerie, des pierres vertes qu'ils mettent dans leurs levres, ou autres choſes de ce qu'ils ont en leur pays, ils conviendront d'un lieu à trois ou quatre cens pas dela, où le premier ayant porté ſur une pierre ou buſche de bois la choſe qu'il voudra eſchanger, il ſe reculera à coſté ou en arriere. Apres cela l'*Ouetaca* la venant prendre & laiſſant ſemblablement au meſme lieu ce qu'il avoit monſtré, en s'eſlongnant fera auſſi place, & permettra que le *Margaiat*, ou autre, tel qu'il ſera, la vienne querir : tellement que iuſques-là ils ſe tiennent promeſſe l'un l'autre. Mais chacun ayant ſon change, ſitoſt qu'il eſt retourné, & a outrepaſſé les limites où il s'eſtoit venu preſenter du commencement, les trêves eſtans rompues, c'eſt lors à qui pourra avoir & rattaindre ſon compagnon, à fin de luy enlever ce qu'il emportoit : & ie vous laiſſe à penſer ſi l'*Ouetaca* courant comme un levrier a l'avantage, & ſi pourſuyvant de pres ſon homme il le haſte bien d'aller. Parquoy, moins que les boyteux, gouteux, ou autrement mal eniambez de par-deça vouluſſent perdrent leur marchandiſe, ie ne ſuis pas d'avis qu'ils aillent negocier ni permuter avec eux. Vray eſt que, comme on dit, que les Baſques ont ſemblablement leur langage à part, & qu'auſſi comme chacun ſçait, eſtans gaillards & diſpos, ils ſont tenus pour les meilleurs laquais du monde, ainſi qu'on les pourroit parangonner en ces deux poincts avec nos *Ouetacas*, encores ſemble-t-il qu'ils ſeroient fort propres pour iouer ès barres avec eux. Comme auſſi on pourroit mettre en ce rang, tant cer-

tains hommes qui habitent une region de la Floride, pres de la riviere des Palmes, leſquels (comme quelqu'un a eſcrit) ſont ſi forts & legers du pied qu'ils acconſuyvent un cerf, & courent tout un iour ſans ſe repoſer : qu'autres grands geans qui ſont vers le fleuve de la Plate, leſquels auſſi (dit le meſme auĉteur) ſont ſi diſpos, qu'à la courſe avec les mains ils prennent certains chevreux qui ſe trouvent là. Mais mettant la bride ſur le col & laſchant la leſſe à tous ces courſiers & chiens courans à deux pieds, pour les laiſſer aller viſte comme le vent, & quelquefois auſſi (comme il eſt vraiſemblable en culbutant prenant de belles nazardes) tomber dru comme la pluye, les uns en trois endroits de l'Amerique (eſloignez neantmoins l'un de l'autre, nommément ceux d'aupres de la Plate & de la Floride de plus de quinze cens lieües) & les quatrieſmes parmi noſtre Europe, ie paſſeray outre au fil de mon hiſtoire.

Après donc que nous eufmes coſtoyé & laiſſé derriere nous la terre de ces Ouetacas, nous paſſaſmes à la veüe d'un autre pays prochain nommé *Maq-hé*, habité d'autres ſauvages deſquels ie ne diray autre choſe : mais que pour les cauſes ſuſdites chacun peut eſtimer qu'ils n'ont pas feſte (comme on dit communément) ni n'ont garde de s'endormir aupres de tels bruſques & fretillans reſveille matin de voiſins qu'ils ſont.

En leur terre & ſur le bord de la mer on voit une groſſe roche faite en forme de tour, laquelle, quand le ſoleil frappe deſſus, treſluit & eſtincelle ſi tres-fort, qu'aucuns penſent que ce ſoit une forte d'eſmeraude : & de faĉt, les François & Portugallois qui voyagent là, l'appellent l'eſmeraude de *Maq-hé*. Toutesfois comme ils diſent que le lieu où elle eſt, pour eſtre environnee d'une infinité de poinctes de rochers à fleur d'eau, qui

ſe iettent environ deux lieües en mer, ne peuſt eſtre abordee de ceſte part-là avec les vaiſſeaux, auſſi tiennent ils qu'il eſt du tout inacceſſible du coſté de la terre.

Il y a ſemblablement trois petites iſles nommées les iſles de *Maq-Hé*, aupres deſquelles ayans mouillé l'ancre, & couché une nuict, dés le lendemain faiſans voile, nous penſions dés ce meſme iour arriver au cap de Frie: toutesfois au lieu d'avancer nous euſmes vent tellement contraire, qu'il fallut relaſcher et retourner d'où nous eſtions partis le matin, où nous fuſmes à l'ancre iuſques au ieudi au ſoir: & comme vous orrez peu s'en fallut que nous n'y demeuriſſions du tout. Car le mardi deuxieſme de Mars, iour qu'on diſoit Careſme prenant, apres que nos matelots, ſelon leur couſtume, ſe furent reſiouys, il advint qu'environ les onze heures du ſoir, ſur le poinct que nous commencions à repoſer, la tempeſte s'eſlevant ſi ſoudaine, que le cable qui tenoit l'ancre de noſtre navire, ne pouvant ſoutenir l'impétuoſité des furieuſes vagues, fut tout incontinent rompu: noſtre vaiſſeau ainſi tourmenté & agité des ondes, pouſſé qu'il eſtoit du coſté du rivage, eſtant venu a n'avoir que deux braſſes & demie d'eau (qui eſtoit le moins qu'il en pouvoit avoir pour flotter tout vuide) peu s'en fallut qu'il ne touchaſt terre, & qu'il ne fuſt échoué. Et de fait, le maiſtre & le pilote, leſquels faiſoyent ſonder à meſure que le navire derivoit, au lieu d'eſtre les plus aſſeurez & donner courage aux autres, quand ils virent que nous en eſtions venus iuſques-là, crierent deux ou trois fois, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus. Toutesfois nos matelots en grande diligence ayant ietté une autre ancre que Dieu voulut qui tint ferme, cela empeſcha que nous ne fuſmes pas portez ſur

certains rochers d'une de ces iſles de *Maq-hé*, leſquels ſans nulle doute & ſans aucune eſperance de nous pouvoir ſauver (tant la mer eſtoit haute) euſſent briſé entierement noſtre vaiſſeau. Ceſt effroy & eſtonnement dura environ trois heures, durant leſquelles il ſervoit bien peu de crier, bas bort, trie bort, haut la barre, vadulo, hale la boline, laſche l'eſcoute: car pluſtoſt cela ſe fait en pleine mer où les mariniers ne craignent pas tant la tourmente qu'ils ſont pres de terre, comme nous eſtions lors. Or parce, comme i'ai dit ci-devant, que nos eaux douces s'eſtoyent toutes corrompues, le matin venu & la tourmente ceſſee, quelques-uns d'entre nous en eſtans allé querir de freſche en l'une de ces iſles inhabitables, non ſeulement nous trouvaſmes la terre d'icelle toute couverte d'œufs & d'oyſeaux de diverſes eſpeces, & cependant tout diſſemblables des noſtres, mais auſſi, pour n'avoir pas accouſtumé de voir des hommes, ils eſtoyent ſi privez, que ſe laiſſans prendre à la main, ou tuer à coups de baſton, nous en remplifmes noſtre barque, & en remportaſmes au navire autant qu'il nous pleuſt. Tellement qu'encores que ce fuſt le iour qu'on appeloit les Cendres, nos matelots neantmoins, voire les plus catholiques Romains ayant prins bon appetit au travail qu'ils avoyent eu la nuict precedente, ne firent point de difficulté d'en manger. Et certes auſſi celuy qui contre la doctrine a defendu certains temps & iours l'uſage de la chair aux chreſtiens, n'ayant point encore empieté ce pays-là, où par conſequent il n'eſt nouvelle de pratiquer les loix de telle ſuperſtitieuſe abſtinence, il ſemble que le lieu les diſpenſoit aſſez.

Le ieudi que nous deſpartiſmes d'aupres de ces trois iſles, nous euſmes vent tellement à ſouhait que dés le lendemain environ les quatre heures du ſoir, nous

arrivaſmes au cap de Frie: port & havre des plus renommez en ce pays-la pour la navigation des François. Là apres avoir mouillé l'ancre, & pour ſignal aux habitans, tiré quelques coups de canons, le capitaine & le maiſtre du navire avec quelques-uns de nous autres ayans mis pied à terre, nous trouvaſmes d'abordee ſur le rivage grand nombre de ſauvages, nommez *Toüoupinambaoülts*, alliez & confederez de noſtre nation: leſquels outre la careſſe & bon accueil qu'ils nous firent, nous dirent nouvelle de *Paycolas* (ainſi nommoyent-ils Villegagnon) de quoy nous fuſmes fort ioyeux. En ce meſme lieu (tant avec un rets que nous avions qu'autrement avec des hameçons) nous peſchames grande quantité de pluſieurs eſpeces de poiſſons tous diſſemblables à ceux de par deça: Mais entre les autres, il y en avoit un, poſſible le plus bigerre, difforme & monſtrueux qu'il eſt poſſible d'en voir, lequel pour ceſte cauſe i'ay bien voulu deſcrire ici. Il eſtoit preſques auſſi gros qu'un bouveau d'un an, & avoit un nez long d'environ cinq pieds, & large de pied & demi, garni de dents de coſté & d'autre, auſſi piquantes & trenchantes qu'une ſcie: de façon que quand nous les vifmes ſur terre remuer ſi ſoudain ce maiſtre nez, ce fut à nous, en nous en donnant garde, & ſur peine d'en eſtre marquez, de crier l'un à l'autre, garde les iambes: au reſte la chair en eſtoit ſi dure, qu'encore que nous euſſions tous bon appetit, & qu'on le fit bouillir plus de vingt-quatre heures ſi n'en ſceuſmes nous iamais manger.

Au ſurplus ce fut là auſſi que nous vifmes premierement les perroquets voler, non ſeulement fort haut & en troupes, comme vous diriez les pigeons & corneilles en noſtre France, mais auſſi, ainſi que i'obſervay des lors, eſtans en l'air ils ſont touſiours par couples

& ioints enſemble, preſque à la façon de nos tourterelles.

Or eſtans ainſi parvenus à vingt cinq ou trente lieües pres du lieu où nous pretendions, ne deſirions rien plus que d'y arriver au plus toſt, à cauſe de cela nous ne fiſmes pas ſi long ſeiour au cap de Frie que nous euſſions bien voulu. Parquoy dés le ſoir de ce meſme iour ayant appareillé & fait voiles, nous finglaſmes ſi bien que le dimanche ſeptieme de mars 1557, laiſſans la haute mer à gauche, du coſté de l'eſt, nous entraſmes au bras de mer, & riviere d'eau ſalee, nommee *Ganabara* par les ſauvages, & par les Portugais Geneure: parce que comme on dit, ils la deſcouvrirent le premier iour de Ianvier, qu'ils nomment ainſi. Suyvant donc ce que i'ay touché au premier chapitre de ceſte hiſtoire, & que ie deſcriray encor cy apres plus au long, ayans trouvé Villegagnon habitué dés l'annee precedente en une petite iſle ſituee en ce bras de mer: apres que d'environ un quart de lieue loin nous l'euſme ſalué à coups de canon, & que luy de ſa part nous euſt reſpondu, nous viſmes enfin ſurgir & ancrer tout aupres. Voila en ſomme quelle fut noſtre navigation, & ce qui nous advint & que nous viſmes en allant en la terre du Breſil.

CHAPITRE VI

De noſtre deſcente au fort de Coligny, en la terre du Breſil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de ſes comportements, tant au fait de la Religion, qu'autres parties de ſon gouvernement en ce pays-là.

APRES doncques que nos navires furent au havre en ceſte riviere de *Ganabara*, aſſez pres de la terre ferme, chacun de nous ayant trouſſé & mis ſon petit bagage dans les barques, nous allaſmes deſcendre en l'iſle & fort appelé Coligni. Et parce que nous voyans lors non ſeulement delivrez des perils & dangers dont nous avions tant de fois eſté environnez ſur mer, mais auſſi avoir eſté ſi heureuſement conduits au port deſiré : la premiére choſe que nous fiſmes, apres avoir mis pied à terre, fut de tous enſemble en rendre graces à Dieu. Cela fait nous fuſmes trouver Villegagnon, lequel, nous attendant en une place, nous ſaluaſmes tous l'un apres l'autre : comme auſſi luy de ſa part avec un viſage ouvert, ce ſembloit, nous accolant & embraſſant nous fit un fort bon accueil. Apres cela le ſieur du Pont noſtre conducteur, avec Richier & Chartier miniſtres de l'Évangile, luy ayant briefvement declaré la cauſe principale qui nous avoit meus de faire ce voyage, & de paſſer la mér avec tant de difficultez pour l'aller trouver: aſſavoir ſuyvant les lettres qu'il avoit eſcrites à

Geneve, que c'eſtoit pour dreſſer une Egliſe reformee ſelon la parole de Dieu en ce pays-la, luy leur reſpondant là deſſus, uſa de ces propres paroles :

Quant à moy (dit-il) ayant voirement dés long temps & de tout mon cœur deſiré telle choſe, ie vous reçois très volontiers à ces conditions: meſme parce que ie veux que noſtre Egliſe ait le renom d'eſtre la mieux reformee par deſſus toutes les autres: dés maintenant i'entens que les vices ſoyent reprimez, la ſomptuoſité des accouſtremens reformee, & en ſomme, tout ce qui nous pourroit empeſcher de ſervir à Dieu oſté du milieu de nous. Puis levant les yeux au ciel & ioignant les mains dit : Seigneur Dieu ie te rends graces de ce que tu m'as envoyé ce que des ſi long temps ie t'ay ſi ardemment demandé, & derechef s'adreſſant à noſtre compagnie, dit: mes enfans (car ie veux eſtre voſtre pere) comme Ieſus Chriſt eſtant en ce monde n'a rien faict pour luy, ainſi tout ce qu'il a fait a eſté pour nous: auſſi (ayant ceſte eſperance que Dieu me preſervera en vie iuſques à ce que nous ſoyons fortifiez en ce pays, & que vous vous puiſſiez paſſer de moy) tout ce que ie pretens faire ici, eſt, tant pour tous ceux qui y viendront à meſme fin que vous y eſtes venus. Car ie delibere d'y faire une retraite aux povres fideles qui ſeront perſecutez en France, en Eſpagne & ailleurs outre mer, à fin que ſans crainte ni du Roy, ni de l'Empereur ou d'autres potentats ils y puiſſent purement ſervir à Dieu ſelon ſa volonté. Voila les premiers propos que Villegagnon nous tint à notre arrivee, qui fut un mercredi dixieme de mars 1557.

Apres cela ayant commandé que toutes ſes gens s'aſſemblaſſent promptement avec nous en une petite ſale, qui eſtoit au milieu de l'iſle, apres que le miniſtre

Richier eut invoqué Dieu, & que le pſeaume cinquieſme, aux paroles que ie veux dire, &c., fut chanté en l'aſſemblée: ledit Richier prenant pour texte ces paroles du pſeaume vingt ſeptieſme, I'ay demandé une choſe au Seigneur laquelle ie requerray encores, c'eſt, que i'habite en la maiſon du Seigneur tous les iours de ma vie, fit le premier preſche au fort de Coligni en l'Amerique. Mais durant iceluy, Villegagnon entendant expoſer ceſte matiere, ne ceſſant de ioindre les mains, de lever les yeux au ciel, de faire de grands ſouſpirs, & autres contenances, faiſoit eſmerveiller un chacun de nous. A la fin apres que les prieres ſolennelles, ſelon le formulaire accouſtumé és Egliſes reformees de France, un iour ordonné en chaque ſemaine furent faites, la compagnie ſe deſpartit. Toutesfois, nous autres nouveaux venus demeuraſmes & diſnames ce iour la en la meſme ſalle, où pour toutes viandes, nous euſmes de la farine faite de racines: du poiſſon *boucané*, c'eſt à dire roſti, à la mode des ſauvages, d'autres racines cuictes aux cendres (deſquelles choſes & de leurs proprietez, à fin de n'interrompre icy mon propos, ie reſerve à parler ailleurs) & pour bruvage, parce qu'il n'y a en ceſte iſle fontaine, puits ni riviere d'eau douce, de l'eau d'une cyſterne, ou pluſtoſt d'un eſgout de toute la pluye qui tomboit en l'iſle, laquelle eſtoit auſſi verte, orde & ſale qu'eſt un vieil foſſé couvert de grenouilles. Vray eſt qu'en comparaiſon de cette eau ſi puante & corrompue que i'ay dit ci devant que nous avions beue au navire, encore la trouvions nous bonne. Finalement noſtre dernier mets fut, que pour nous rafraiſchir du travail de la mer, au partir de la, on nous mena tous porter des pierres & de la terre en ce fort de Coligni qu'on continuoit de baſtir. C'eſt le bon traitement que Villegagnon nous fit dés

le beau premier iour à noſtre arrivee. Outre plus ſur le ſoir qu'il fut queſtion de trouver logis, le ſieur du Pont & les deux miniſtres ayans eſté accommodez en une chambre telle quelle, au milieu de l'iſle, à fin auſſi de gratifier nous autres de la Religion, on nous bailla une maiſonnette, laquelle un ſauvage eſclave de Villegagnon achevoit de couvrir d'herbe, & baſtir à ſa mode ſur le bord de la mer: auquel lieu à la façon des Ameriquains, nous pendiſmes des linceux & des licts de coton, pour nous coucher en l'air. Ainſi dés le lendemain & les iours ſuyvans, ſans que la neceſſité contraignit Villegagnon, qui n'eut nul eſgard à ce que nous eſtions fort affoiblis du paſſage de la mer, ni à la chaleur qu'il fait ordinairement en ce pays-là: ioint le peu de nourriture que nous avions, qui eſtoit en ſomme chacun par iour deux gobelets de farine dure, faite des racines, dont i'ay parlé (d'une partie de laquelle avec de ceſte eau trouble de la cyſterne ſuſdite nous faiſions de la boulie, & ainſi que les gens du pays, mangions le reſte ſec) il nous fit porter la terre & les pierres en ſont fort: voire en telle diligence, qu'avec ces incommoditez & debilitez, eſtans contraints de tenir coup à la beſogne, depuis le poinct du iour iuſques a la nuict, il ſembloit bien nous traiter un peu plus rudement que le devoir d'un bon pere (tel qu'il avoit dit à noſtre arrivee nous vouloir eſtre) ne portoit envers ſes enfans. Toutesfois tant pour le grand deſir que nous avions que ce baſtiment & retraite, qu'il diſoit vouloir faire aux fideles en ce pays-la, ſe parachevaſt, que parce que noſtre maiſtre Pierre Richier, noſtre plus ancien miniſtre, à fin de nous encourager davantage, diſoit que nous avions trouvé un ſecond ſainct Paul en Villegagnon (comme de faict, ie n'ouy iamais homme mieux parler de la

Religion & Reformation Chreſtienne qu'il faiſoit lors) il n'y eut celuy de nous qui, par maniere de dire, outre ſes forces ne s'employaſt allegrement l'eſpace d'environ un mois, à faire ce meſtier, lequel neant moins nous n'avions pas accouſtumé. Sur quoy ie puis dire que Villegagnon ne s'eſt peu iuſtement plaindre, que, tant qu'il fit profeſſion de l'Evangile en ce pays là, il ne tiraſt de nous tout le ſervice qu'il voulut.

Or pour retourner au principal, des la premiere ſepmaine que nous fuſmes là arrivez, Villegagnon non ſeulement conſentit, mais luy meſme auſſi eſtablit cet ordre: aſſavoir, qu'outre les prieres publiques, qui ſe faiſoient tous les ſoirs apres qu'on avoit laiſſé la beſongne, les miniſtres preſcheroient deux fois le dimanche, & tous les iours ouvriers, une heure durant: declarant auſſi par expres qu'il vouloit & entendoit que ſans aucune addition humaine les Sacremens fuſſent adminiſtrez ſelon la pure parole de Dieu: & qu'au reſte la diſcipline eccleſiaſtique fuſt pratiquee contre les defaillans. Suyvant donc ceſte police eccleſiaſtique, le dimanche vingt & unieme de mars que la ſaincte cene de Noſtre Seigneur Ieſus Chriſt fut celebree la premiere fois, au fort de Coligni en l'Amerique, les miniſtres ayans auparavant preparé & catechiſé tous ceux qui y devoyent communiquer, parce qu'ils n'avoyent pas bonne opinion d'un certain Iean Cointa, qui ſe faiſoit appeler monſieur Hector, autres fois docteur de Sorbonne, lequel avoit paſſé la mer avec nous; il fut prié par eux qu'avant que ſe preſenter il fiſt confeſſion publique de ſa foy; ce qu'il fit: & par meſme moyen devant tous, abiura le papiſme.

Semblablement quand le ſerment fut acheve, Villegagnon faiſant touſiours du zelateur, ſe levant

debout & allegant que les capitaines, maiſtres de navires, matelots & autres qui y ayant aſſiſtez n'avoyent encores fait profeſſion de la Religion reformee, n'eſtoyent pas capables d'un tel myſtere, les faiſant ſortir dehors ne voulut pas qu'ils viſſent adminiſtrer le pain & le vin. Davantage luy meſme, tant comme il diſoit, pour dedier ſon fort à Dieu, que pour faire confeſſion de ſa foy en la face de l'Egliſe, s'eſtans mis à genoux ſur un carreau de velours (lequel ſon page portoit ordinairement apres luy) prononça à haute voix deux oraiſons, deſquelles ayant eu copie, à fin que chacun entende mieux combien il eſtoit malaiſé de cognoiſtre le cœur & l'intérieur de ceſt homme, ie les ay icy inſerees de mot à mot ſans y changer une ſeule lettre.

Mon Dieu ouvre les yeux & la bouche de mon entendement, adreſſe les à te faire confeſſion, prieres, & actions de graces des biens excellens que tu nous as faits! Dieu tout puiſſant, vivant & immortel, Pere Eternel de ton fils Ieſus Chriſt Noſtre Seigneur, qui par ſa providence avec ton fils gouvernes toutes choſes au ciel & en terre, ainſi que par ta bonté infinie tu as fait entendre à tes eſleus depuis la creation du monde, ſpecialement par ton fils, que tu as envoyé en terre, par lequel tu te manifeſtes: ayant dit à haute voix, eſcoutez-le: & aprés ton aſcenſion par ton ſainct Eſprit eſpandu ſur les Apoſtres: ie recognoy à ta ſaincte maieſté (en preſence de ton Egliſe, plantée par ta grace en ce pays) de cœur, que ie n'ay iamais trouvé par la preuve que i'ay faite, & par l'eſſay de mes forces & prudence, ſinon que tout le ſuccés qui en peut ſortir ſont pures œuvres de tenebres, ſapience de chair, pollue en zele de vanité, tendant au ſeul but & utilité de mon corps. Au moyen de quoy

ie proteſte & confeſſe franchement, que ſans la lumiere de ton ſainct eſprit ie ne ſuis idoine ſinon à pecher : par ainſi me deſpouillant de toute gloire, ie veux qu'on ſache de moy, que s'il y a lumiere ou ſcintille de vertu en l'œuvre pieuſe que tu as fait par moy, ie la confeſſe à toy ſeul, ſource de tout bien. En ceſte foy doncques, mon Dieu ie te rend graces de tout mon cœur, qu'il t'a pleu m'avoquer des affaires du monde, entre leſquels ie vivois par appetit d'ambition, t'ayant pleu par l'inſpiration de ton ſainct Eſprit me mettre au lieu, où en toute liberté ie puiſſe te ſervir de toutes mes forces & augmentation de ton ſainct regne. Et ce faiſant appreſter lieu & demeurance paiſible à ceux qui ſont privez de pouvoir invoquer publiquement ton nom, pour te ſanctifier & adorer en eſprit & verité, recognoiſtre ton fils noſtre Seigneur Ieſus, eſtre l'unique Mediateur, noſtre vie & adreſſe, & le ſeul merite de noſtre ſalut. Davantage, ie te remercie, ô Dieu de toute bonté, que m'ayant conduit en ce pays entre ignorans de ton nom & de ta grandeur, mais poſſedez de Satan comme ſon heritage, tu m'ayes preſervé de leur malice, combien que ie fuſſe deſtitué de forces humaines: mais leur as donné terreur de nous, tellement qu'à la ſeule mention de nous ils tremblent de peur, & les as diſperſez pour nous nourrir de leurs labeurs. Et pour refrener leur brutale impetuoſité, les as affligez de très cruelles maladies, nous en preſervant: tu as oſté de la terre ceux qui nous eſtoyent les plus dangereux, & reduit les autres en telle foibleſſe qu'ils n'oſent rien entreprendre ſur nous. Au moyen de quoy ayans loiſir de prendre racine en ce lieu, & pour la compagnie qu'il t'a pleu y amener ſans deſtourbier, tu y as eſtabli le regime d'une Egliſe, pour nous entretenir

en unité & crainte de ton ſainct nom, à fin de nous adreſſer à la vie éternelle.

Or Seigneur, puiſqu'il t'a pleu eſtablir en nous ton royaume, ie te ſupplie par ton fils Ieſus Chriſt, lequel tu as voulu qu'il fuſt hoſtie pour nous confirmer en ta dilection, augmenter tes graces & noſtre foy, nous ſanctifiant & illuminant par ton ſainct eſprit, & nous dedier tellement à ton ſervice, que tout noſtre eſtude ſoit employée à ta gloire: Plaiſe toy auſſi noſtre Seigneur & Pere eſtendre ta benediction ſur ce lieu de Coligny, & pays de la France Antarctique, pour eſtre inexpugnable retraite à ceux qui à bon eſcient, & ſans hypocriſie y auront recours, pour ſe dedier avec nous à l'exaltation de ta gloire, & que ſans trouble des heretiques te puiſſions invoquer en verité. Fay auſſi que ton Evangile regne en ce lieu, y fortifiant tes ſerviteurs, de peur qu'ils ne tresbuſchent en l'erreur des Epicuriens, & autres apoſtats: mais ſoyent conſtans à perſeverer en la vraye adoration de la divinité ſelon ta ſaincte Parole.

Qu'il te plaiſe auſſi ô Dieu de toute bonté eſtre protecteur du Roy, noſtre ſouverain Seigneur ſelon la chair, de ſa femme, de ſa lignee, & ſon conſeil: meſſire Gaſpar de Coligny, ſa femme & ſa lignee, les conſervant en volonté de maintenir & favoriſer ceſte tienne Egliſe: & vueille à moy ton tres humble eſclave donner prudence de me conduire, de ſorte que ie ne fourvoye point du droit chemin, & que ie puiſſe reſiſter à tous les empeſchemens que Satan me pourroit faire ſans ton aide: que te cognoiſſions perpetuellement pour noſtre Dieu miſericordieux, iuſte iuge & conſervateur de toute choſe avec ton fils Ieſus Chriſt, regnant avec toy & ton ſainct Eſprit, eſpandu ſur les Apoſtres. Cree donc un cœur droit en

nous, mortifie nous à peché : nous regenerant en homme interieur pour vivre à iuſtice, en aſſuiettiſſant noſtre chair pour la rendre idoine aux actions de l'ame inſpiree par toy, & que faiſions ta volonté en terre, comme les anges au ciel. Mais de peur que l'indigence de cercher nos neceſſitez, ne nous faſe trebuſcher en peché par deſiance de ta bonté, plaiſe toy pourvoir à noſtre vie & nous entretenir en ſanté. Et ainſi que la viande terreſtre par la chaleur de l'eſtomach ſe convertit en ſang & nourriture du corps : vueille nourrir & ſuſtanter nos ames de la chair & du ſang de fils, iuſques à le former en nous, & nous en luy : chaſſant toute malice (paſture de Satan) y ſubrogeant au lieu d'icelle, charité & foy, à fin que ſoyons cogneus de toy pour tes enfans : & quand nous t'aurons offenſé, plaiſe toi ſeigneur de miſericorde, laver nos pechez au ſang de ton fils, ayant ſouvenance que nous ſommes conceus en iniquité, & que naturellement par la deſobeiſſance d'Adam peché eſt en nous. Au ſurplus, cognoy que noſtre ame ne peut executer le ſainct deſir de t'obeir par l'organe du corps imparfait & rebelle. Par ainſi plaiſe toy par le merite de ton fils Ieſus ne nous imputer point nos fautes, mais nous imputant le ſacrifice de ſa mort & paſſion, que par foy avons ſouffert avec luy, ayans eſté entez en luy par la perception de ſon corps au myſtere de l'Euchariſtie. Semblablement fay-nous la grace qu'à l'exemple de ton fils qui a prié pour ceux qui l'ont perſecuté, nous pardonnions à ceux qui nous ont offenſez, & au lieu de vengeance procurions leur bien comme s'ils eſtoyent nos amis. Et quand nous ſerons ſolicitez de la memoire des biens, ſplendeurs, pompes, & honneurs de ce monde, eſtans au contraire abatus de pauvreté & de peſanteur de la croix de ton fils,

eſquels il te plaiſe nous exercer pour nous rendre obeiſſans : de peur qu'engraiſſez en felicité mondaine, ne nous rebellions contre toy, ſoutiens-nous & nous adoucis l'aigreur des afflictions, à fin qu'elles ne ſuffoquent la ſemence que tu as mis en nos cœurs. Nous te prions auſſi Pere Celeſte, nous garder des entrepriſes de Satan, par leſquelles il cerche à nous deſvoyer : preſerve-nous de ſes miniſtres & des ſauvages inſenſez, au milieu deſquels il te plaiſt nous contenir & entretenir ; & des apoſtats de la religion chreſtienne eſpars parmi eux : mais plaiſe toy les rappeler à ton obeiſſance, à fin qu'ils ſe convertiſſent, & que ton Evangile ſoit publié par toute la terre, & qu'en toute nation ton ſalut ſoit annoncé. Qui vis & regne avec ton fils & le ſainct Eſprit ès ſiecles des ſiécles. Amen.

Ieſus Chriſt fils de Dieu vivant eternel, & conſubſtanciel, ſplendeur de la gloire de Dieu, ſa vive image par lequel toutes choſes ont eſté faites, qui ayant veu le genre humain condamné par l'infalible iugement de Dieu ton Pere par la tranſgreſſion d'Adam, lequel homme peut iouyr de la vie du Royaume eternel, ayant eſté fait de Dieu d'une terre non polue de ſemence virile, dont il peut tirer neceſſité de peché, doué de toute vertu, en liberté de franc arbitre de ſe conſerver en ſa perfection : ce neantmoins allesché par la ſenſualité de ſa chair, ſolicité & eſmeu par les darts enflammez de Satan, ſe laiſſa vaincre, au moyen de quoy encourut l'ire de Dieu, dont enſuyvoit l'infallible perdition des humains, ſans toy noſtre Seigneur qui meu de ton immenſe & indicible charité t'es preſenté à Dieu ton pere, t'eſtant tant humilié de daigner te ſubſtituer au lieu d'Adam, pour endurer tous les flots de la mer de l'indignation de Dieu ton

Pere, pour noſtre purgation. Et ainſi qu'Adam avoit eſté faict de terre non corrompüe, ſans ſemence virile, as eſté conceu du ſainct Eſprit en une Vierge, pour eſtre fait & formé en vraye chair comme celle d'Adam ſubiete à tentation, & continuellement exercé par deſſus tous humains, ſans peché: & finalement ayant voulu entrer en ton corps par toy, celuy d'Adam & toute ſa poſterité, nourriſſant leurs ames de ta chair & de ton ſang, tu as voulu ſouffrir mort, à fin que comme membre de ton corps ils ſe nourriſſent en toy, & qu'ils plaiſent à Dieu ton Pere, offrant ta mort en ſatisfaction de leurs offenſes comme ſi c'eſtoyent leur propre corps.

Et ainſi que le peché d'Adam eſtoit derivé en ſa poſterité, & par le peché la mort, tu as voulu & impetré de Dieu ton Pere, que ta iuſtice fuſt imputee aux croyans, leſquels par la manducation de ta chair & de ton ſang, tu as fait uns avec toy, & tranſformez en toy comme nourris de ta chair & ſubſtance, leur vrai pain pour vivre eternellement, comme enfans de iuſtice & non plus d'ire. Or puiſqu'il ta pleu nous faire tant de bien, & qu'eſtans aſſis à la dextre de Dieu ton Pere, la eternellement es ordonné noſtre interceſſeur, & ſouverain preſtre, ſelon l'ordre de Melchiſedec, aye pitie de nous, conſerve-nous, fortifie & augmente noſtre foy, offre à Dieu ton Pere la confeſſion que ie fay de cœur & de bouche, en preſence de ton Egliſe, me ſanctifiant par ton Eſprit, comme tu as promis, diſant: Ie ne vous lairray point orphelin. Avance ton Egliſe en ce lieu, de ſorte qu'en toute paix tu y ſois adoré purement. Qui vis & regnes avec luy & le ſainct Eſprit, es ſiecles des ſiecles eternellement. Amen.

Ces deux prieres finies, Villegagnon ſe preſenta le

premier à la table du Seigneur, & receut à genoux le pain & le vin de la main du Miniſtre. Cependant, & pour le faire court, veriſiant bien toſt apres ce qu'a dit un ancien, aſſavoir, qu'il eſt malaiſé de contrefaire longtemps le vertueux, tout ainſi qu'on appercevoit aiſément qu'il n'y avoit qu'oſtentation en ſon fait, & quoique luy & Cointa euſſent abiuré publiquement la papauté, ils avoyent neantmoins plus d'envie de debatre & conteſter que d'apprendre & profiter : auſſi ne tarderent-ils pas beaucoup à eſmouvoir des diſputes touchant la doctrine. Mais principalement ſur le poinct de la cene : car combien qu'ils reiettaſſent la tranſubſtantiation de l'Egliſe Romaine, comme une opinion laquelle ils diſoyent ouvertement eſtre fort lourde & abſurde, & qu'ils n'approuvaſſent non plus la conſubſtantiation, ſi ne conſentoyent-ils pas pourtant à ce que les Miniſtres enſeignoyent, & prouvoyent par la parole de Dieu, que le pain & le vin n'eſtoyent point reellement changez au corps & au ſang du Seigneur, lequel auſſi n'eſtoit pas enclos dans iceux, ainſi que Ieſus Chriſt eſt au ciel, d'où, par la vertu de ſon ſainct Eſprit, il ſe communique en nourriture ſpirituelle à ceux qui reçoivent les ſignes en foy. Or quoy qu'il en ſoit, diſoyent Villegagnon & Cointa ces paroles : Ceci eſt mon corps, ceci est mon ſang, ne ſe peuvent autrement prendre, ſinon que le corps & le ſang de Ieſus Chriſt y foyent contenus. Que ſi vous demandez maintenant : comment doncques, veu que tu as dit qu'ils reiettoyent les deux ſuſdites opinions de la tranſubſtantiation, & conſubſtantiation l'entendoyent-ils? Certes comme ie ne'n ſcay rien, auſſi crois-ie fermement que ne faiſoyent-ils pas eux-meſmes : car quand on leur monſtroit par d'autres paſſages,

que ces paroles & locutions ſont figurees : c'eſt à dire que l'Eſcriture a accouſtumé d'appeler et de nommer les ſignes du ſacrement du nom de la choſe ſignifie, combien qu'ils ne peuſſent repliquer choſe qui peuſt ſubſiſter pour prouver le contraire : ne ſe laiſſoyent-ils pas pour cela de demeurer opiniaſtres : tellement que ſans ſavoir le moyen comment, cela ſe faiſoit, ils vouloyent neantmoins non ſeulement groſſierement, plus toſt que ſpirituellement manger la chair de Ieſus Chriſt, mais qui pis eſtoit, à la maniére des ſauvages nommez *Ouëtacas*, dont i'ay parlé ci devant, ils la vouloyent maſcher & avaler toute crue. Toutesfois Villegagnon faiſant touſiours bonne mine, & proteſtant ne deſirer rien plus que d'eſtre droitement enſeigné, renvoya en France Chartier miniſtre, dans l'un des navires (lequel apres qu'il fut chargé de Breſil & autres marchandiſes du pays, partit le quatrieſme de Iuin pour s'en revenir) à fin que ſur ce different de la Cene il rapportaſt les opinions de nos docteurs et nommément celle de maiſtre Iean Calvin, à l'advis duquel il diſoit ſe vouloir du tout ſubmettre. Et de fait ie luy ay ſouventefois ouy dire & reiterer ce propos : Monſieur Calvin eſt l'un des plus ſavans perſonnages qui ait eſté depuis les Apoſtres : & n'ay point leu de docteur qui à mon gré ait mieux ny plus purement expoſé & traitté l'Ecriture ſaincte qu'il a fait. Auſſi pour monſtrer qu'il le reveroit par la reſponſe qu'il fit aux lettres que nous luy portaſmes, deſia il luy manda non ſeulement bien au long de tout ſon eſtat en general, mais particulierement (ainſi que i'ay dit en la preface, & qui ſe verra encores, à la fin de l'original de ſa lettre en date du dernier de mars mille cinq cens cinquante ſept, laquelle eſt en bonne garde) il eſcri-

vit d'ancre de Breſil de ſa propre main ce qui s'enſuit :

« I'adiouſteray le conſeil que vous m'avez donné par vos lettres, m'efforçant de tout mon pouvoir de ne m'en deſvoyer tant ſoit peu que ce ſoit. Car de fait, ie ſuis tout perſuadé qu'il n'y en peut avoir de plus ſainct, droit, ny entier. Pourtant auſſi nous avons fait lire vos lettres en l'aſſemblée de noſtre conſeil, & puis apres enregiſtrer, à fin que s'il advient que nous nous deſtournions du droit chemin, par la lecture d'icelles nous ſoyons rappellez & redreſſez d'un tel fourvoyement. »

Meſme un nommé Nicolas Carmeau qui fut porteur de ces lettres, & qui eſtoit parti le premier iour d'april dans le navire de Roſee, en prenant conge de nous me dit, que Villegagnon, luy avoit commandé de dire de bouche à Monſieur Calvin, qu'il le prioit de croire qu'à fin de perpetuer la memoire du conſeil qu'il luy avoit baillé, il le feroit engraver en cuyvre : comme auſſi il avait baillé charge au dit Carmeau de luy ramener de France quelque nombre de perſonnes, tant hommes, femmes, qu'enfans, promettant qu'il defrayeroit & payeroit tous les deſpens que ceux de la Religion feroyent à l'aller trouver.

Mais avant que paſſer outre, ie ne veux pas omettre de faire icy mention de dix garçons ſauvages, aagez de neuf à dix ans & au deſſous ; leſquels ayans eſté prins en guerre par les ſauvages amis des François & vendus pour eſclaves à Villegagnon, apres que le miniſtre Richier, à la fin d'un preſche eut impoſé les mains ſur eux, & que nous tous enſemble euſmes prié Dieu qui leur fiſt la grace d'eſtre les premiers de ce pauvre peuple, pour eſtre attiré à la cognoiſſance de ſon ſalut, furent embarquez dans les navires qui (comme i'ay dit), partirent dés le quatrieſme de Iuin pour eſtre

amenez en France: où eſtant arrivez & preſentez au roy Henry ſecond lors regnant, il en fit preſent à pluſieurs grands ſeigneurs: & entre autres il en donna un à feu monſieur de Paſſy, lequel le fit baptizer, & l'ay recognu chez lui depuis mon retour.

Au ſurplus le troiſieme iour d'avril, deux ieunes hommes, domeſtiques de Villegagnon, eſpouſerent au preſche, à la façon des Egliſes reformees, deux de ces ieunes filles que nous avions menees de France en ce pays la. Dequoy ie fais ici mention, d'autant que non ſeulement ce furent le premieres nopces & mariage, faits & ſolennizez à la façon des Chreſtiens en la terre de l'Amerique: mais auſſi parce que beaucoup de ſauvages, qui nous eſtoyent venus voir furent plus eſtonnez de voir des femmes veſtues (car auparavant ils n'en avoient iamais veu) qu'ils ne furent esbahis des ceremonies eccleſiaſtiques, leſquelles cependant leur eſtoyent auſſi du tout incognues. Semblablement de dix-ſeptieſme de may, Cointa eſpouſa une autre ieune fille, parente d'un nommé la Roquette de Rouen, laquelle avoit paſſé la mer quand & nous: mais eſtant mort quel que temps apres que nous fuſmes là arrivez, il laiſſa heritiere ſadite parente de la marchandiſe qu'il avoit portee, laquelle conſiſtoit en grande quantité de couſteaux, peignes, miroirs, friſes de couleur, haims à peſcher, & autres petites beſongnes propres à traffiquer entre les ſauvages: ce qui vint bien à point à Cointa, lequel ſe ſceut bien accommoder du tout. Les deux autres filles (car comme il a eſté veu en noſtre embarquement, elles eſtoyent cinq) furent auſſi incontinent apres mariees à deux Truchemens de Normandie: tellement qu'il ne demeura plus entre nous femmes ny filles chreſtiennes à marier.

Surquoy auſſi à fin de ne taire non plus ce qui eſtoit louable que vituperable en Villegagnon, ie diray en paſſant, qu'à cauſe de certains Normans, leſquels dés long temps auparavant qu'il fuſt en ce pays-là, s'eſtoient ſauvez d'un navire qui avoit fait naufrage, & eſtoyent demeurez parmi les ſauvages, où vivans ſans crainte de Dieu, ils paillardoyent avec les femmes & filles (comme i'en ay veu qui en avoyent des enfans ia aagez de quatre à cinq ans) tant di-ie pour reprimer céla, que pour obvier que nul de ceux qui faiſoient leur reſidance en noſtre iſle & en noſtre fort n'en abuſaſt de ceſte façon: Villegagnon, par l'advis du conſeil fit deffenſe à peine de la vie, que nul ayant titre de Chreſtien n'habitaſt avec les femmes des ſauvages. Il eſt vray que l'ordonnance portoit, que ſi quelques unes eſtoyent attirées & appelees à la cognoiſſance de Dieu, qu'apres qu'elles ſeroyent baptizees, il ſeroit permis de les eſpouſer. Mais tout ainſi que, nonobſtant les remontrances que nous avons par pluſieurs fois faites à ce peuple barbare, n'y en eut pas une qui laiſſant ſa vieille peau, vouluſt advoüer Ieſus Chriſt pour ſon ſauveur: auſſi tout le temps que ie demeuray là, n'y eut-il point de Français qui en print à femme. Neantmoins comme ceſte loy avoit doublement ſon fondement ſur la parole de Dieu, auſſi fut-elle ſi bien obſervee, que non ſeulement pas un ſeul des gens de Villegagnon ny de noſtre compagnie la tranſgreſſa, mais auſſi quoyque depuis mon retour i'aye entendu dire de luy: que quand il eſtoit en l'Amerique, il ſe polluoit avec les femmes ſauvages, ie lui rendray ce teſmoignage qu'il n'en eſtoit point ſoupçonné de noſtre temps. Qu plus eſt, il avoit la pratique de ſon ordonnance en telle recommandation, que n'euſt eſté l'inſtante re-

queſte que quelques uns de ceux qu'il aymoit le plus, luy firent pour un Truchement, lequel eſtant allé en terre ferme, avoit eſté convaincu d'avoir paillardé avec une de laquelle il avoit ia autrefois abuſé, au lieu qu'il ne fut puni de la cadene au pied, & mis au nombre des eſclaves Villegagnon voulait qu'il fuſt pendu. Selon doncques que i'en ay cogneu, tant pour ſon regard que pour les autres, il eſtoit à louer en ce poinct : & pleuſt à Dieu que pour l'advancement de l'Egliſe, & pour le fruict que beaucoup de gens de bien en recevroyent maintenant, il ſe fuſt auſſi bien porté en tous les autres.

Mais mené qu'il eſtoit au reſte d'un eſprit de contradiction, ne ſe pouvant contenter de la ſimplicité que l'Eſcriture ſaincte monſtre aux vrais chreſtiens devoir tenir touchant l'adminiſtration des Sacremens : il advint le iour de Pentecoſte ſuyvant, que nous fiſmes la cene pour la ſeconde fois, luy (contrevenant directement à ce qu'il avoit dit, quand il dreſſa l'ordre de l'Egliſe: aſſavoir, comme on a veu cy deſſus, qu'il vouloit que toutes inventions humaines fuſſent reiettees) allegant que ſainct Cyprian, & ſainct Clement avoyent eſcrit, qu'en la celebration d'icelle il falloit mettre de l'eau au vin, non ſeulement il vouloit opiniaſtrement, & par neceſſité que cela ſe fiſt, mais auſſi affermoit & vouloit qu'on creuſt que le pain conſacré proſitoit autant au corps qu'a l'ame. Davantage qu'il falloit meſler du ſel & de l'huile avec l'eau du baptesme. Qu'un Miniſtre ne ſe pouvoit remarier en ſecondes nopces: amenant le paſſage de ſainct Paul à Timothee, que l'Eveſque ſoit mari d'une ſeule femme. Brief ne voulant plus lors deſpendre d'autre conſeil que du ſien propre ſans fondement de ce qu'il diſoit en la parole de

Dieu, il voulut abſolument tout remuer à ſon appetit. Mais à fin que chacun ſoit adverti comme il argumentoit invinciblement : d'entre pluſieurs ſentences de l'Eſcriture qu'il alleguoit, pretendant prouver ſon dire, i'en propoſeray ſeulement icy une. Voici doncques ce q'ie luy ouy un iour dire à l'un de ſes gens : n'as tu pas leu en l'Eſvangile du lepreux qui dit à Ieſus Chriſt, Seigneur, ſi tu veux tu me peux nettoyer ? & qu'incontinent que Ieſus luy eut dit, ie le veux, ſois net, il fut net. Ainſi (diſoit ce bon expoſiteur) quand Ieſus Chriſt a dit du pain, ceci eſt mon corps il faut croire, ſans autre interpretation, qu'il y eſt enclos : & laiſſons dire ces gens de Geneve. Ne voila pas bien interpreter un paſſage par l'autre? C'eſt certes auſſi bien rencontré que celuy qui en un concile allega, que puiſqu'il eſt eſcrit, Dieu a crée l'homme à ſon image, qu'il faut doncques avoir des images. Parſant qu'on iuge maintenant par ceſt eſchantillon de la feriale theologie de Villegagnon, qui a tant fait parler de luy, ſi entendant ſi bien l'Eſcriture, il n'eſtoit pas ſuffiſant (comme il s'eſt vanté depuis ſon apoſtaſie) tant pour clore la bouche à Calvin, que pour faire teſte en diſpute à tous ceux qui ne voudroyent tenir ſon parti. Ie pourrois adiouſter beaucoup d'autres propos auſſi ridicules que le precedent, que ie luy ay ouy tenir touchant ceſte matiere de Sacremens. Mais parceque quand il fut de retour en France, non-ſeulement Petrus Richelius le depeignit de toutes ſes couleurs : mais auſſi d'autres depuis l'eſtrillerent & eſpouſſeterent ſi bien qu'il n'y fallut plus retourner, craignant d'ennuyer les lecteurs, ie n'en diray icy davantage.

En ce meſme temps, Cointa, voulant auſſi montrer ſon ſavoir, ſe mit à faire leçons publiques : mais

ayant commencé l'Evangile ſelon ſainct Iean (matiere telle & auſſi haute que ſcavent ceux qui font profeſſion de Theologie) il rencontroit le plus ſouvent auſſi à propos, qu'ont dit communément que *Magnificat* ſont à Matines : & toutesfois c'eſtoit le ſeul ſupport de Villegagnon en ce pays là, pour impugner la vraye doctrine de l'Evangile. Comment donc? dira icy quelqu'un, le cordelier frère André Thevet, qui ſe plaint ſi fort en ſa *coſmographie:* que les miniſtres que Calvin avait envoyez en l'Amerique, envieux de ſon bien & entreprenant ſur ſa charge, l'empeſcherent de gagner les aſmes eſgarees du pauvre peuple ſauvage (car voila ſes propres mots) ſe taiſoit il lors? Eſtoit-il plus affectionné envers les barbares, qu'à la deffenſe de l'Egliſe romaine, dont il ſe fait ſi bon pillier? La reſponſe à ceſte bourde de Thevet en ceſt endroit ſera, que tout ainſi que i'ay ia dit ailleurs, qu'il eſtoit de retour en France avant que nous arrivaſſions en ce pays-la, auſſi prie ie derechef les lecteurs de noter icy en paſſant, que comme ie n'ay fait, ny ne feray aucune mention de luy en tout le diſcours preſent, touchant les diſputes que Villegagnon & Cointa eurent contre nous au fort de Colligny en la terre du Breſil, qu'auſſi n'y a il iamais veu les miniſtres dont il parle ny eux ſemblablement luy. Partant, comme i'ay prouvé en la preface de ce livre, puiſque ce bon catholique Thevet n'y eſtant pas de noſtre temps, avoit lors un foſſé de deux mil lieües de mer entre luy & nous, pour empeſcher que les ſauvages à noſtre occaſion ne ſe ruaſſent ſur luy, & le miſſent à mort (ainſi que contre vérité il a oſé eſcrire) ſans di ie repaiſtre le monde de telles ballivernes, qu'il allegue d'autre exemple de ſon zele, que celuy qu'il dit avoir eu en la converſion des ſauvages, ſi les

miniſtres ne l'euſſent empeſché, car ie di derechef que cela eſt faux.

Or pour retourner à mon propos, incontinent apres ceſte Cene de Pentecoſte, Villegagnon declarant tout ouvertement qu'il avoit changé l'opinion qu'il diſoit autrefois avoir eue de Calvin : ſans attendre ſa reſponſe, qu'il avoit envoyé querir en France par le miniſtre Chartier, dit que c'eſtoit un meſchant heretique deſvoyé de la foy ; & de fait dés lors nous monſtrant fort mauvais viſage, diſant qu'il vouloit que le preſche ne duraſt plus que demie heure depuis la fin de May, il n'y aſſiſta que bien peu. Concluſion, la diſſimulation de Villegagnon nous fut ſi bien deſcouverte, qu'ainſi qu'on dit communément, nous cognuſmes lors de quel bois il ſe chauffoit. Que ſi on demande maintenant quelle fut l'occaſion de ceſte revolte : quelques uns des noſtres tenoyent que le Cardinal de Lorraine & autres qui luy avoyent eſcrit de France par le maiſtre d'un navire, qui vint en ce temps la au cap de Frie, trente lieues au deçà de l'iſle où nous eſtions, l'ayant reprins fort aſprement par leurs lettres, de ce qu'il avoit quitté la religion Catholique Romaine, de crainte qu'il en eut, il changea ſoudain d'opinion. Toutesfois, i'ay entendu depuis mon retour, que Villegagnon devant meſme qu'il partit de France, pour tant mieux ſe ſervir du nom & auctorité de feu monſieur l'admiral de Chaſtillon, & auſſi pour abuſer plus facilement tant l'Egliſe de Geneve en general que Calvin en particulier (ayant comme on a veu au commencement de ceſte hiſtoire eſcrit aux uns & aux autres, à fin d'avoir gens qui l'allaſſent trouver) avoit prins advis avec ledit Cardinal de Lorraine, de ſe contrefaire de la Religion. Mais quoy qu'il en ſoit, ie puis aſſeurer que lors de ſa revolte, comme s'il euſt

eu un bourreau en ſa conſcience, il devint ſi chagrin que iurant à tous coups le corps ſainct Iacques (qui eſtoit ſon ſerment ordinaire) qu'il romproit la teſte, les bras & les iambes au premier qui le faſcheroit, nul ne s'oſoit plus trouver devant luy. Sur quoy, puiſqu'il vient à propos, ie reciteray la cruauté que ie luy vis en ce temps la exercer ſur un François nommé La Roche, lequel il tenoit à la chaîne. L'ayant donc fait coucher tout à plat contre terre, & par un de ſes ſatellites à grands coups de baſton tant fait battre ſur le ventre, qu'il en perdoit preſque le vent & l'haleine, apres que le pauvre homme fut ainſi meurtri d'un coſté, ceſt inhumain diſoit, corps S. Iacques paillard, tourne l'autre : tellement qu'encores qu'avec une pitié incroyable il laiſſaſt ainſi ce pauvre corps tout eſtendu, briſé & à demi mort, ſi ne fallut il pas pour cela qu'il laiſſaſt de travailler de ſon meſtier, qui eſtoit menuiſier. Semblablement d'autres François qu'il tenoit à la chaîne pour meſme occaſion que le ſuſdit Laroche, aſſavoir parce qu'à cauſe du mauvais traitement qu'il leur faiſoit avant que nous fuſſions en ce pays la, ils avoyent conſpiré entre eux de le ietter en mer, eſtans plus travaillez que s'ils euſſent eſté aux galeres, aucuns d'entre eux charpentiers de leur eſtat, l'abandonnant, aimerent mieux s'aller rendre en terre ferme avec les ſauvages (leſquels auſſi les traitoyent plus humainement) que de demeurer davantage avec luy. Comme auſſi trente ou quarante hommes & femmes ſauvages *Margaias*, leſquels les *Toüoupinambaoults*, nos alliez avoyent prins en guerre, & les lui avoyent vendus pour eſclaves, eſtoyent traittez encores plus cruellement. Et de faict, ie luy vis une fois faire embraſſer une piece d'artillerie à l'un d'entre eux nommé *Mingaut*, auquel pour une choſe qui ne

meritoit preſque pas qu'il fut tancé, il fit neantmoins degoutter & fondre du lard fort chaud ſur les feſſes ; tellement que ces pauvres gens diſoyent ſouvent en leur langage : Si nous euſſions penſé que *Paycolas* (ainſi appeloyent-ils Villegagnon), nous euſt traité de ceſte façon, nous nous fuſſions plus toſt faits manger à nos ennemis que de venir vers luy.

Voila en paſſant un petit mot de ſon humanité, & ſerois content, n'eſtoit comme il a eſté touché ci-deſſus, que quand nous eufmes mis pied à terre en ſon iſle, il dit nommément, qu'il vouloit que la ſuperfluité des habillemens fuſt reformee, de mettre ici fin à parler de luy.

Il faut doncques encore que ie diſe le bon exemple, & la pratique qu'il monſtra en ceſt endroit. C'eſt qu'ayant non ſeulement grande quantité de draps de ſoye & de laine, qu'il aimoit mieux laiſſer pourrir dans ſes coffres que d'en reveſtir ſes gens (une partie deſquels neantmoins eſtoyent preſque tous nuds), mais auſſi des camelots de toutes couleurs : il s'en fit faire ſix habillemens à rechange tous les iours de la ſepmaine : aſſavoir, la caſaque & les chauſſes touſiours de meſme, de rouges, de iaunes, de tannez, de blancs, de bleux & de verts : tellement que cela eſtant auſſi bien ſeant à ſon aage & à la profeſſion & degré qu'il vouloit tenir, qu'un chacun peut iuger, auſſi cognoiſſions nous a peu pres à la couleur de l'habit qu'il avoit veſtu de quelle humeur il ſeroit meu ceſte iournée la : de façon que quand nous voyons le vert & le iaune en pays, nous pouvions bien dire qu'il n'y faiſoit pas beau. Mais ſurtout quand il eſtoit pare d'une longue robbe de camelot iaune, bendée de velour noir, le faiſant mout beau voir en tel equippage, les plus ioyeux de ſes gens diſoyent

qu'il fembloit lors ſon vray enfant ſans ſouci. Partant ſi celuy ou ceux qui comme un ſauvage, apres qu'il fut de retour par deça, le firent peindre tout nud, au-deſſus du renverſement de la grande marmite, euſſent eſté advertis de ceſte belle robbe, il ne faut point douter que pour ioyaux & ornemens, ils ne luy euſſent auſſi bien laiſſee qu'ils firent ſa croix & ſon flageolet pendus à ſon col.

Que ſi quelqu'un dit maintenant qu'il n'y a point d'ordre que i'aye recerché ces choſes de ſi pres (comme à la verité ie confeſſe que principalement ce dernier poinct ne valoit pas l'eſcrire), ie reſpon à cela, puiſque Villegagnon a tant fait le Roland le furieux contre ceux de la Religion reformee, nommément depuis ſon retour en France : leur ayant di ie, tourné le dos de ceſte façon, il me ſemble qu'il meritoit que chacun ſceuſt comme il s'eſt porté en toutes les religions qu'il a fuyvies : ioint que pour la raiſon que i'ay ia touchee en la preface, il s'en faut beaucoup que ie diſe tout ce que i'en ſcay.

Or finalement apres que par le ſieur du Pont nous luy euſmes fait dire, que puiſqu'il avoit reietté l'Evangile, nous n'eſtant point autrement ſes ſuiets, n'entendions plus d'eſtre à ſon ſervice, moins voulions nous continuer à porter la terre & les pierres en ſon fort : luy là deſſus nous penſant bien fort eſtonner, voire faire mourir de faim s'il euſt peu, defendit qu'on ne nous baillaſt plus les deux gobelets de farine de racine, leſquels comme i'ay dit ci-devant, chacun de nous avoit accouſtumé d'avoir par iour. Mais tant s'en fallut que nous en fuſſions faſchez, qu'au contraire, outre que nous en avions plus pour une serpe, ou pour deux ou trois couſteaux que nous baillions aux ſauvages (leſquels nous venoyent ſouvent voir en

l'iſle dans leurs petites barques, ou bien l'allions querir vers eux en leurs villages) qu'il ne nous en euſt ſceu bailler en demi an, nous fuſmes bien aiſes par tel refus d'eſtre entierement hors de ſa ſuiettion. Cependant s'il euſt eſté le plus fort, & qu'uñe partie de ſes gens & des principaux n'euſſent tenu noſtre parti, il ne faut poinct douter qu'il ne nous euſt lors mal fait nos beſongnes, c'eſt à dire qu'ils euſſent eſſayé de nous dompter par force. Et de faict, pour tenter s'il en pourroit venir à bout, ainſi qu'un nommé Iean Gardien & moy fuſmes un iour de retour de terre ferme (où nous demeurafmes ceſte fois la environ quinze iours parmi les ſauvages) luy feignant ne rien ſçavoir du congé, qu'avant que partir nous avions demandé à monſieur Barré, ſon lieutenant : pretendant par là que nous euſſions trangreſſé l'ordonnance qu'il avoit faite portant defenſe que nul n'euſt à ſortir de l'iſle ſans licence, non ſeulement à cauſe de cela il nous voulu faire apprehender, mais qui pis eſtoit, il commandoit que, comme à ſes eſclaves, on nous miſt à chacun une chaine au pied. Et en fuſmes en tant plus grand danger, que le ſieur du Pont noſtre conducteur (lequel, comme aucuns diſoyent, veu ſa qualité, s'abbaiſſoit trop ſous luy) au lieu de nous ſupporter & de l'empeſcher nous prioit que pour un iour ou deux nous ſouffriſſions cela, & que quand la colere de Villegagnon ſeroit paſſée il nous feroit delivrer. Mais, tant à cauſe que nous n'avions point enfreint l'ordonnance, que par ce principalement (ainſi que i'ay dit) que nous luy avions declaré, puiſqu'il avoit rompu la promeſſe qu'il avoit faite de nous maintenir en l'exercice de la Religion Evangelique, nous n'entendions plus rien tenir de luy, ioint les exemples de tant d'autres qu'il tenoit à la ca

dene, que nous voyons iournellement devant nos yeux eſtre ſi cruellement traitez de luy, nous declarafmes tout à plat que nous ne l'endurerions pas. Partant luy oyant ceſte reſponſe, & ſachant bien auſſi que s'il vouloit paſſer outre, nous eſtions quinze ou ſeize de noſtre compagnie, ſi bien unis & liez d'amitié, que qui pouſſoit l'un frapperoit l'autre, comme on dit, il ne nous auroit pas par force, il ſila doux & ſe deporta. Et certes outre cela, ainſi que i'ay tantoſt touché, les principaux de ſes gens eſtans de notre Religion, & par conſequent mal contens de luy à cauſe de ſa revolte : ſi nous n'euſſions craint que monſieur l'admiral, lequel ſous l'auctorité du Roy (comme i'ay dit du commencement) l'avoit envoyé, & qui ne le cognoiſſoit pas encore tel qu'il eſtoit devenu, en euſt eſté marry, avec quelques autres reſpects que nous eufmes, il y en avoit qui empoignans ceſte occaſion pour ſe ruer ſur luy, avoyent grande envie de le ietter en mer, à fin, diſoyent ils, que ſa chair & ſes groſſes eſpaules ſerviſſent de nourriture aux poiſſons. Toutesfois la plupart trouvant plus expedient que nous nous comportiſſions doucement, encores que nous fiſſions touſiours publiquement le preſche (qu'il n'oſoit ou ne pouvoit empeſcher) ſi eſt ce, pour obvier qu'il ne nous troublaſt & brouillaſt plus quand nous celebrerions la Cene, du depuis nous la fiſmes de nuict, & à ſon deſceu.

Et parce qu'apres la derniére Cene que nous fiſmes en ce pays la, il ne nous reſta qu'environ un verre de tout le vin que nous avions porté de France, n'ayans moyen d'en recouvrer d'ailleurs, la queſtion fut eſmeue entre nous : aſſavoir ſi à faute de vin nous la pourrions celebrer avec d'autres bruvages. Quelques-uns allegans entre autres paſſages, que Ieſus Chriſt en l'inſti-

tution de la Cene apres l'action de graces, ayant expreſſement dit à ſes apôtres, ie ne boiray plus du fruict de la vigne, &c., eſtoient d'opinion que le vin defaillant il vaudroit mieux s'abſtenir du ſigne que de le changer. Les autres au contraire diſoyent, que lorſque Ieſus-Chriſt inſtitua la Cene, eſtant au pays de Iudee, il y avoit parlé du breuvage qui y eſtoit ordinaire, & que s'il euſt eſté en la terre des ſauvages, il eſt vrayſemblable qu'il euſt non-ſeulement fait mention du bruvage dont ils uſent au lieu de vin, tant qu'ils ſe pourroyent trouver, qu'auſſi à defaut d'iceux ne feroyent ils point de difficulté de celebrer la Cene avec les choſes les plus communes (tenant lieu de pain & de vin) pour la nourriture des hommes du pays où ils feroyent. Mais encores que la plupart enclinaſt à ceſte derniere opinion, parceque nous n'en vinſmes pas iuſques à ceſte extremité, ceſte matiere demeura indéciſe. Toutesfois, tant s'en faut que cela engendraſt aucune diviſion entre nous, que plus toſt par la grace de Dieu, demeuraſmes nous touſiours en telle union & concorde, que ie deſirois que tous ceux qui font auiourd'huy profeſſion de la Religion reformee marchaſſent de tel pied que nous faiſions lors.

Or pour parachever ce que i'avois à dire touchant Villegagnon, il advint ſur la fin du mois d'octobre que luy ſuyvant le proverbe qui dit, que celuy qui ſe veut diſtraire de quelqu'un en cerche l'occaſion, deteſtant de plus en plus & nous & la doctrine laquelle nous ſuyvions, diſant qu'il ne nous vouloit plus ſouffrir ni endurer en ſon fort, ni en ſon iſle, commanda que nous en ſortiſſions. Vray eſt (ainſi que i'ay touché ci-deſſus) que nous avions bien moyen de l'en chaſſer luy meſme ſi nous euſſions voulu : mais tant à fin de lui oſter toute occaſion de ſe plaindre de nous,

que parceque entre les raiſons ſuſdites, la France & autres pays eſtans abruvez que nous eſtions allez par dela pour y vivre ſelon la reformation de l'Evangile, craignans de mettre quelque tache ſur iceluy, nous aimaſmes mieux en obtempérant à Villegagnon & ſans conteſter davantage luy quitter la place. Ainſi apres que nous euſmes demeuré environ huict mois en ceſte iſle & fort de Coligny, lequel nous avions aidé à baſtir, nous nous retiraſmes & paſſaſmes en terre ferme, en laquelle, en attendant qu'un navire du Havre de Grave qui eſtoit là venu pour charger du Breſil (au maiſtre duquel nous marchandaſmes de nous repaſſer en France) fuſt preſt à partir, nous demeuraſmes deux mois. Nous nous accommodaſmes ſur le rivage de la mer, à coſté gauche, en entrant dans ceſte riviére de *Ganabara*, au lieu dit par les François la Briqueterie, lequel n'eſt qu'à demi lieüe du fort. Et comme de là nous allions, venions, frequentions, mangions & beuvions parmi les ſauvages (leſquels ſans comparaiſon nous furent plus humains que celui lequel ſans luy avoir mesfait ne nous peut ſouffrir avec luy). Auſſi eux, de leur part, nous apportans des vivres & autres choſes dont nous avions affaire, nous y venoyent ſouvent viſiter. Or ayant ſommairement deſcrit en ce chapitre l'inconſtance & variation que i'ay cognue en Villegagnon en matiere de Religion : le traitement qu'il nous fit ſous pretexte d'icelle : ſes diſputes & l'occaſion qu'il print pour ſe deſtourner de l'Evangile : ſes geſtes & propos ordinaires en ce pays-la, l'inhumanité dont il uſoit envers ſes gens, & comme il eſtoit magiſtralement equippé : reſervant à dire quand ie feray en noſtre embarquement pour le retour, tant le congé qu'il nous bailla, que la trahiſon dont il uſa envers nous à noſtre

departement de la terre des fauvages, à fin de traiter d'autres poincts, ie le lairray pour maintenant battre & tourmenter les gens dans ſon fort, lequel avec le bras de mer où il eſt ſitué, ie vay en premier lieu deſcrire.

CHAPITRE VII

Deſcription de la riviere de Ganabara, autrement dite Geneure en l'Amerique : — De l'iſle & fort de Coligny qui fut baſti en icelle : enſemble les autres iſles qui ſont à l'environ.

COMME ainſi ſoit que ce bras de mer & riviere de *Ganabara*, ainſi appelee par les ſauvages, & par les Portugallois Geneure (parce que comme on dit, ils la deſcouvrirent le premier iour de ianvier, qu'ils nomment ainſi) laquelle demeure par les vingt & trois degrez au dela de l'Equinoctial, & droit ſous le Tropique de Capricorne, ait eſté l'un des ports de mer en la terre du Breſil, plus frequenté de noſtre temps par les François : i'ay eſtimé n'eſtre hors de propos, d'en faire ici une particuliere & ſommaire deſcription. Sans doncques m'arreſter à ce que d'autres en ont voulu eſcrire, ie di en premier lieu (ayant demeuré & navigé ſur icelle environ un an) qu'en s'avançant ſur les terres, elle a environ douze lieües de long, & en quelques endroits ſept ou huit de large ; & quant au reſte, combien que les montagnes qui l'environnent de toutes parts ne ſoyent pas ſi hautes que celles qui bornent le grand & ſpacieux lac d'eau douce de Genève, neantmoins la terre ferme l'avoiſinant ainſi de

tous coſtez elle eſt aſſez ſemblable à iceluy quant à ſa ſituation.

Au reſte, d'autant qu'en laiſſant la grand mer, il faut coſtoyer trois petites iſles inhabitables, contre leſquelles les navires, ſi elles ne ſont bien conduites, ſont en grand danger de ſe heurter & briſer, l'embouchcure en eſt aſſez faſcheuſe. Apres cela, il faut paſſer par un deſtroit lequel n'ayant pas demi quart de lieüe de large, eſt limité du coſté gauche en y entrant d'une montagne & roche pyramidale, laquelle n'eſt pas ſeulement d'eſmerveillable & exceſſive hauteur, mais auſſi à la voir de loin, on diroit qu'elle eſt artificielle : & de faict, parce qu'elle eſt ronde, & ſemblable à une groſſe tour, entre nous François, par une maniere de parler hyperbolique, l'avions nommee le Pot de Beurre. Un peu plus avant dans la riviere il y a un rocher, aſſez plat, qui peut avoir cent ou ſix vingts pas de tour, que nous appellions auſſi le Ratier, ſur lequel Villegagnon à ſon arrivee, ayant premierement poſé ſes meubles & ſon artillerie s'y penſa fortifier : mais le flus & reflus de la mer l'en chaſſa. Une lieüe plus outre, en l'iſle où nous demeurions, laquelle, ainſi que i'ay ia touché ailleurs, eſtoit inhabitable au paravant que Villegagnon fuſt arrivé en ce pays là : mais au reſte n'ayant qu'environ demi lieüe Françoiſe de circuit, & eſtant ſix fois plus longue que large, environnee qu'elle eſt de petits rochers à fleur d'eau, qui empeſchent que les vaiſſeaux n'en peuvent approcher plus pres que la portee du canon, elle eſt merveilleuſement & naturellement forte. Et de faict n'y pouvant aborder, meſmes avec les petites barques, ſinon du coſté du port, lequel eſt encore à l'oppoſite de l'avenue de la grand mer, ſi elle euſt eſté bien gardée, il n'euſt pas eſté poſſible de la forcer ni de

la ſurprendre, comme les Portugais, par la faute de ceux que nous y laiſſaſmes, ont fait depuis noſtre retour. Au ſurplus y ayant deux montagnes aux deux bouts, Villegagnon ſur chacune d'icelles fit faire une maiſonnette : comme auſſi ſur un rocher de cinquante ou ſoixante pieds de haut, qui eſt au milieu de l'iſle, il avoit fait baſtir ſa maiſon.

De coſté & d'autre de ce rocher, nous avions applani & fait quelques petites places, eſquelles eſtoyent baſties, tant la ſalle où on s'aſſembloit pour faire le preſche & pour manger qu'autres logis, eſquels (comprenant tous les gens de Villegagnon) environ quatre vingts perſonnes que nous eſtions, reſidents en ce lieu, logions & nous accommodions. Mais notez qu'excepté la maiſon qui eſt ſur la roche, où il y a un peu de charpenterie, & quelques boullevards ſur leſquels l'artillerie eſtoit placee, leſquels ſont reveſtus de telle quelle maſſonnerie, que ce ſont tous logis ou plus toſt loges : deſquels comme les ſauvages en ont eſté les architectes, auſſi les ont ils baſtis à leur mode, aſſavoir de bois ronds, & couverts d'herbes. Voila en peu de mots quel eſtoit l'artifice du fort, lequel Villegagnon, penſant faire choſe agreable à meſſire Gaſpard de Coligny, admiral de France (ſans la faveur auſſi & aſſiſtance duquel, comme i'ay dit du commencement, il n'euſt jamais eu ni le moyen de faire le voyage, ni de baſtir aucune forteresſe en la terre du Breſil), nomma Coligny en la France Antarctique. Mais faiſant ſemblant de perpetuer le nom de ceſt excellent ſeigneur, duquel voirement la memoire ſera à iamais honorable entre toutes gens de bien, ie laiſſe à penſer, outre ce que Villegagnon (contre la promeſſe qu'il lui avoit faite avant que partir de France d'eſtablir le pur ſervice de Dieu en

ce pays la) ſe revolta de la Religion, combien encore en quittant ceſte place aux Portugais, qui en ſont maintenant poſſeſſeurs, il leur donna occaſion de faire leurs trophées & du nom de Coligny & du nom de France Antarctique qu'on avoit impoſé à ce pays la.

Sur lequel propos, ie diray que ie ne me puis auſſi aſſez eſmerveiller de ce que Thevet en l'an 1558, & environ deux ans apres ſon retour de l'Amerique, voulant ſemblablement complaire au roy Henry ſecond, lors regnant, non-ſeulement en une carte qu'il fit faire de ceſte riviere de *Ganabara*, & fort de Coligny, fit pourtraire à coſté gauche d'icelle en terre ferme, une ville qu'il nomma ville Henry: mais auſſi, quoy qu'il ait eu aſſez de temps depuis pour penſer que c'eſtoit pure moquerie, l'a neantmoins derechef fait mettre en ſa *Coſmographie*. Car quand nous partiſmes de ceſte terre du Breſil, qui fut plus de dix huict mois apres Thevet, ie maintien qu'il n'y avoit aucune forme de baſtimens, moins village ni ville à l'endroit où il nous en a forgé & marqué une vrayment fantaſtique. Auſſi luy meſme eſtant en incertitude de ce qui devoit proceder au nom de ceſte ville imaginaire, à la maniere de ceux qui diſputent s'il faut dire bonnet rouge, ou rouge bonnet, l'ayant nommé *Ville Henry* en ſa premiére carte, & *Henryville* en la ſeconde, donne aſſez à coniecturer que tout ce qu'il en dit n'eſt qu'imagination, & choſe ſuppoſee par luy; tellement que ſans crainte de l'équivoque, le lecteur choiſiſſant lequel qu'il voudra de ces deux noms, trouvera que c'eſt touſiours tout un, aſſavoir rien que de la peinture. De quoy ie concla neantmoins, que Thevet dés lors, non-ſeulement ſe ioua plus du nom du roy Henry, que ne fit Villegagnon de celui de Coligny qu'il impoſa à ſon fort, mais qu'auſſi par cette reitera-

tion entant qu'en luy eſt, il a pour la ſeconde fois prophané la memoire de ſon prince. Et à fin de prevenir tout ce qu'il pourroit mettre en avant là deſſus (luy niant tout à plat que le lieu qu'il pretend ſoit celuy que nous appellions la Briqueterie, auquel nos manouvriers baſtirent quelques maiſonnettes) ie luy confeſſe bien qu'il y a une montagne en ce pays là, laquelle les François qui s'y habituerent les premiers, en ſouvenance de leur ſouverain Seigneur, nommerent le mont Henry : comme auſſi de noſtre temps, nous en nommaſmes un autre Corguilleray, du ſurnom de Philippe de Corguilleray, ſieur du Pont, qui nous avoit conduits par dela : mais s'il y a autant de difference d'une montagne à une ville, comme on peut dire véritablement qu'un clocher n'eſt pas une vache, il s'enſuit ou que Thevet, en marquant ceſte *Ville Henry* ou *Henry ville* en ſes cartes, a eu la berlue, ou qu'il en a voulu faire accroire plus qu'il n'en eſt. Dequoy derechef, à fin que nul ne penſe que i'en parle autrement qu'il ne faut, ie me rapporte à tous ceux qui ont fait ce voyage : & meſme aux gens de Villegagnon, dont pluſieurs ſont encores en vie : aſſavoir s'il y avoit apparence de ville où on a voulu ſituer celle que ie renvoye avec les fictions des poetes. Partant, comme i'ay dit en la preface, puiſque Thevet ſans occaſion a voulu attaquer l'eſcarmouche contre mes compagnons & moy, ſi nommément il trouve ceſte réfutation en ſes œuvres de l'Amérique, de dure digeſtion, d'autant qu'en me defendant contre ſes calomnies, ie luy ay ici raſé une ville, qu'il ſache que ce ne ſont pas tous les erreurs que i'y ay remarquez : leſquels, comme i'en ſuis bien records, s'il ne ſe contente de ce peu que i'en touche en ceſte hiſtoire, ie luy monſtreray

par le menu. Ie ſuis marry toutes fois qu'en interrompant mon propos, i'aye eſté contraint de faire encore ceſte digreſſion en ceſt endroit : mais pour les raiſons ſuſdites, aſſavoir pour monſtrer à la verité comme toutes choſes ont paſſé, ie fais iuge les lecteurs ſi i'ay tort ou non.

Pour doncques pourſuyvre ce qui reſte à deſcrire, tant de noſtre riviere de *Ganabara* que de ce qui eſt ſitué en icelle, quatre ou cinq lieües plus avant que le fort ſus mentionné, il y a une autre belle & fertile iſle, laquelle, contenant environ ſix lieües de tour nous appelions la grande iſle. Et parce qu'en icelle, il y a pluſieurs villages habités des ſauvages nommés *Toüoupinambaoults*, alliez des François, nous y allions ordinairement dans nos barques querir des farines & autres choſes neceſſaires.

Davantage, il y a beaucoup d'autres petites iſlettes inhabitées en ce bras de mer, eſquelles entre autres choſes il ſe trouve de groſſes & fort bonnes huitres : comme auſſi les ſauvages, ſe plongeans és rivages de la mer, rapportent de groſſes pierres, à l'entour deſquelles il y a une infinité d'autres petites huitres qu'ils nomment *Leripés*, ſi bien attachées, voire comme collées, qu'il les en faut arracher par force. Nous faiſons ordinairement bouillir de grandes pottées de ces *Leripés*, dans aucuns deſquels, en les ouvrans & mangeans, nous y trouvions de petites perles.

Au reſte, ceſte riviere eſt remplie de diverſes eſpeces de poiſſons, comme en premier lieu (ainſi que ie diray plus au long ci apres) de force bons mulets, de requiens, rayes, marſouins, & autres moyens & petits, aucuns deſquels ie deſcriray auſſi plus amplement au chapitre des poiſſons. Mais principalement ie ne veux pas oublier de faire ici mention des horribles

& efpouvantables baleines, leſquelles nous monſtrans iournellement leurs grandes nageoires hors de l'eau, en s'eſgayant dans ceſte large & profonde riviere s'approchoyent ſouvent ſi près de noſtre iſle, qu'à coups d'arquebuſes nous les pouvions tirer & attaindre. Toutesfois parce qu'elles ont la peau aſſez dure, & meſme le lard tant eſpais, que ie ne croy pas que la balle peuſt penetrer ſi avant qu'elles en fuſſent guere offenſees, elles ne laiſſoyent pas de paſſer outre, moins mouroyent elles pour cela. Pendant que nous eſtions par dela, il y en eut une, laquelle à dix ou douze lieües de noſtre fort, tirant au cap de Frie, s'eſtant approchee trop près du bord, & n'ayant pas aſſez d'eau pour retourner en pleine mer, demeura eſchoüee & à ſec ſur le rivage. Mais néantmoins nul n'en oſant approcher avant qu'elle fuſt morte d'elle meſme : non-ſeulement en ſe debattant elle faiſoit trembler la terre bien loin autour d'elle, mais auſſi on oyoit le bruit & eſtounement le long du rivage de plus de deux lieües. Davantage combien que pluſieurs tant des ſauvages que de ceux des noſtres qui y voulurent aller en rapportaſſent autant qu'il leur pleut, ſi eſt ce qu'il en demeura plus des deux tiers qui fut perdue & empuantie ſur le lieu. Meſmes la chair fraiche n'en eſtant pas fort bonne, & nous n'en mangeans que bien peu de celle qui fut apportee en noſtre iſle (horſmis quelques pieces du gras, que nous faiſions fondre, pour nous ſervir & eſclairer la nuict de l'huile qui en ſortoit) la laiſſions dehors par monceaux à la pluye & au vent, nous n'en tenions non plus de conte que de fumiers. Toutesfois la langue, qui eſtoit le meilleur, fut fallee dans des barils & envoyee en France à monſieur l'admiral.

Finalement (comme i'ay ia touché) la terre ferme

environnant de toutes parts ce bras de mer, il y a encores à l'extremité & au cul du ſac deux autres beaux fleuves d'eau douce qui y entrent, ſur leſquels, avec d'autres François ayant auſſi navigé dans des barques près de vingt lieües avant ſur les terres, i'ay eſté en beaucoup de villages parmi les ſauvages qui habitent de coſté & d'autre. Voila en brief ce que i'ay remarqué en ceſte riviere de Geneure ou *Ganabara :* de la perte de laquelle, & du fort que nous y avions baſti, ie ſuis tant plus marri, que ſi le tout euſt eſté bien gardé, comme on pouvoit, c'euſt eſté non ſeulement une bonne & belle retraite, mais auſſi une grande commodité de naviger en ce pays là pour tous ceux de noſtre nation Françoiſe. A vingt huict ou trente lieües plus outre, tirant à la riviere de Plate & au deſtroit de Magellan, il y a un autre grand bras de mer appelé par les François la riviere des Vaſes, en laquelle ſemblablement, en voyageans en ce pays là, ils prennent port : ce qu'ils font auſſi au Havre du cap de Frie, auquel, comme i'ay dit cy devant, nous abordaſmes & deſcendiſmes premierement en la terre du Bréſil.

CHAPITRE VIII

Du naturel, force, ſtature, fardité, diſpoſition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes ſauvages, Bréſilliens, habitans en l'Amerique, entre leſquels i'ay fréquenté environ un an.

AYANT iuſques icy récité tant ce que nous viſmes ſur mer en allant en la terre du Breſil, que comme toutes choſes paſſerent en l'iſle & fort de Colligny, où ſe tenoit Villegagnon, pendant que nous y eſtions: enſemble quelle eſt la riviere nommee Ganabara en l'Amerique puiſque ie ſuis entré ſi avant en matiere, avant que ie me rembarque pour retourner en France, ie veux auſſi diſcourir tant ſur ce que i'ay obſervé touchant la façon de vivre des ſauvages que des autres choſes ſingulieres & inconnues par deçà, que i'ay veues en leur pays.

En premier lieu doncques (à fin que, commençant par le principal, ie pourſuive par ordre), les ſauvages de l'Amerique, habitans en la terre du Breſil, nommez *Toüoupinambaoults*, avec leſquels i'ay demeuré & frequenté familierement environ un an, n'eſtant point plus grans, plus gros ou plus petits de ſtature que nous ſommes en l'Europe, n'ont le corps ny monſtrueux ny prodigieux à noſtre eſgard: bien ſont ils plus forts, plus robuſtes & replets, plus diſpots,

moins fuiets à maladie : & meſme il n'y a preſque point de boiteux, de borgnes, contrefaits ny maleficiez entre eux. Davantage, combien que pluſieurs parviennent iuſques à l'aage de cent ou ſix vingt ans (car ils ſavent bien ainſi retenir & conter leurs aages par lunes) peu y en a qui en leur vieilleſſe ayent les cheveux ny blancs ny gris. Choſes qui pour certain monſtrent non ſeulement le bon air & bonne temperature de leur pays, auquel, comme i'ay dit ailleurs, ſans gelees ny grandes froidures, les bois, herbes & champs ſont touiours verdoyans, mais auſſi (eux tous beuvans vrayement à la fontaine de Iovence) le peu de ſoin & de ſouci qu'ils ont des choſes de ce monde. Et de fait, comme ie le monſtreray encore plus amplement cy apres, ou ainſi qu'ils ne puiſent, en façon que ce ſoit en ces ſources fangeuſes, ou plutoſt peſtilentiales, dont découlent tant de ruiſſeaux qui nous rongent les os, ſuccent la moëlle, attenuent le corps & conſument l'eſprit : brief nous empoiſonnent & font mourir par deça devant nos cours : aſſavoir, en la deſfiance, en l'avarice qui en procede, aux procez & brouilleries, en l'envie & ambition, auſſi rien de tout cela ne les tourmente, moins les domine & paſſionne.

Quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'eſtans pas autrement noirs, ils ſont ſeulement baſanez, comme vous diriez les Eſpagnols ou Provençaux.

Au reſte, choſe non moins eſtrange que difficile à croire à ceux qui ne l'ont veu, tant hommes, femmes qu'enfans, non ſeulement ſans cacher aucune partie de leurs corps, mais auſſi ſans monſtrer aucun ſigne d'en avoir honte ny vergongne, demeurent & vont couſtumierement auſſi nuds qu'ils ſortent du ventre de leurs meres. Et cependant tant s'en faut, comme

aucuns penſent, & d'autres le veulent faire accroire, qu'ils ſoient velus ny couverts de leurs poils, qu'au contraire, n'eſtans point naturellement plus pelus que nous ſommes en ce pays par deça, encore ſi toſt que le poil qui croiſt ſur eux commence à poindre & à ſortir de quelque partie que ce ſoit, voires iuſques à la barbe, & aux paupieres & ſourcils des yeux (ce qui leur rend la veue louche, bicle, eſgaree & farouche), ou il eſt arraché avec les ongles, ou, depuis que les chreſtiens y freſquentent, avec des pincettes qu'ils leur donnent: ce qu'on a auſſi eſcrit que font les habitants de l'iſle de Cumana au Peru. I'excepte ſeulement, quant à nos *Toüoupinambaoults*, les cheveux, leſquels encore à tous les maſles, dés leurs ieunes aages, depuis le ſommet & tout le devant de la teſte ſont tondus fort pres, tout ainſi que la couronne d'un moine, & ſur le derriere, à la façon de nos maieurs et de ceux qui laiſſent croiſtre leur perruque, on leur rongne ſur le col. A quoy auſſi, pour (s'il m'eſt poſſible) ne rien omettre de ce qui fait à ce propos, i'adiouſteray en ceſt endroit, qu'ayant en ce pays là certaines herbes, larges d'environ deux doigts, leſquelles croiſſent un peu courbees en rond & en long, comme vous diriez le tuyau qui couvre l'eſpy de ce gros mil que nous appellons en France bled ſarrazin: i'ai veu des vieillards (mais non pas tous, ny meſmes nullement les ieunes hommes, moins les enfans) leſquels prenans deux feuilles de ces herbes, les meſtoyent & lioyent avec du fil de coton à l'entour de leur membre viril, comme auſſi ils l'enveloppoyent quelquesfois avec les mouchoirs & autres petits linges que nous leur baillions. En quoy, de prime face, il ſembleroit qu'il reſtat encore en eux quelque ſcintile de honte naturelle: voire toutesfois s'ils faiſoyent telles choſes ayant

eſgard à cela : car, combien que ie ne m'en fois point autrement enquis, i'ay pluſtoſt opinion que c'eſt pour cacher quelque infirmite qu'ils peuvent avoir en leur vieilleſſe en ceſte partie la.

Outre plus, ils ont ceſte couſtume que dés l'enfance de tous les garçons, la levre de deſſous au deſſus du menton leur eſtant percée, chacun y porte ordinairement dans le trou un certain os bien poli, auſſi blanc qu'yvoire, fait preſque de la façon d'une de ces petites quilles de quoy on iouë par deçà ſur la table avec la pirouette : tellement que le bout pointu ſortant un pouce ou deux doigts en dehors, cela eſt retenu par un arreſt entre les gencives & la levre, & l'oſtent & remettent quand bon leur ſemble. Mais ne portans ce poinçon d'os blanc qu'en leur adoleſcence, quand ils ſont grans & qu'on les appelle *conomiouaſſon* (c'eſt-à-dire gros ou grand garçon) au lieu d'iceluy ils appliquent & enchaſſent au pertuis de leurs levres une pierre verte (eſpece de fauſſe emeraude), laquelle auſſi retenue d'un arreſt par le dedans, paroiſt par le dehors, de la rondeur & largeur, & deux fois plus eſpeſſe qu'un teſton : voire il y en a qui en portent d'auſſi longue & ronde que le doigt, de laquelle derniere façon i'en avois apporté une en France. Que ſi au reſte quelquesfois, quand ces pierres ſont oſtees, nos *Toüoupinambaoults*, pour leur plaiſir, font paſſer leurs langues par ceſte fente de la levre, eſtant lors admis à ceux qui les regardent qu'ils ont deux bouches : ie vous laiſſe à penſer s'il les fait bon voir de ceſte façon & ſi cela les difforme ou non. Tant qu'entre cela, i'ay veu des hommes, leſquels ne ſe contentans pas ſeulement de porter de ces pierres vertes à leurs levres, en avoient auſſi aux deux ioues, leſquelles ſemblablement ils s'eſtoyent fait percer pour ceſt effect.

Quant au nez, au lieu que les ſages femmes de par deçà, dés la naiſſance des enfans, à fin de leur faire plus beaux & plus grans, leur tirent avec les doigts : tout aü rebours, nos Ameriquains faiſans conſiſter la beauté de leurs enfans d'eſtre fort camus, ſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de la mere, (tout ainſi que voyez qu'on fait en France es barbets & petits chiens), ils ont le nez eſcraſé & enfoncé avec le pouce : ou, au contraire, quelque autre dit qu'il y a une certaine contrée au Peru où les Indiens ont le nez ſi outrageuſement grand qu'ils y mettent des emeraudes, turqueries & autres pierres blanches & rouges avec filets d'or.

Au ſurplus, nos Breſiliens ſe bigarrent ſouvent le corps de diverſes peintures & couleurs : mais ſurtout ils ſe noirciſſent ordinairement ſi bien les cuiſſes & les iambes du ius d'un certain fruict qu'ils nomment *Genipat*, que vous iugeriez, à les voir un peu de loin de ceſte façon, qu'ils ſont chauſſez des chauſſes de preſtre : & s'imprime ſi fort ſur leur chair ceſte ſainture noire faite de ce fruict *Genipat*, que quoyqu'ils ſe mettent dans l'eau, voire qu'ils ſe lavent tant qu'ils voudront, ils ne la peuvent effacer de dix ou douze iours.

Ils ont auſſi des croiſſans, plus longs que demi pied, faits d'os bien unis, auſſi blancs qu'albaſtre, leſquels ils nomment *Yaci*, du nom de la lune, qu'ils appellent ainſi : & les portent quand il leur plaiſt pendus à leur col, avec un petit cordon fait de fil de cotton, cela battant a plat ſur la poictrine.

Semblablement apres qu'avec une grande longueur de temps, ils ont poli ſur une piece de grez une infinité de petites pieces d'une groſſe coquille de mer appelee *Vignol*, leſquelles ils arrondiſſent & font auſſi

primes, rondes & deſliees qu'un denier tournois : percees qu'elles ſont par le milieu, & enfilees avec du fil de cotton, ils en font des colliers qu'ils nomment *Boüe-re*, leſquels, quand bon leur ſemble, ils tortillent à l'entour de leur col, comme on fait en ces pays les chaines d'or. C'eſt, à mon advis, ce qu'aucuns appellent porcelaine, de quoy nous voyons beaucoup de femmes porter des ceintures par deçà : & en avoir plus de trois braſſes, d'auſſi belles qu'il s'en puiſſe voir, quand i'arrivay en France. Les ſauvages font encore de ces colliers qu'ils appellent *Boüe-re*, d'une certaine eſpece de bois noir, lequel, pour eſtre preſques auſſi peſant & luyſant que iayet, eſt fort propre à cela.

Davantage, nos Ameriquains ayant quantité de poules communes, dont les Portugais leur ont baillé l'engeance, plumans ſouvent les blanches & avec quelques ferrements, depuis qu'ils en ont, & auparavant avec des pieces trenchantes decoupans plus menu que chair de paſte les duvetz & petites plumes, apres qu'ils les ont fait bouillir & teindre en rouge, avec du Breſil, s'eſtans frottez d'une certaine gomme qu'ils ont propre à cela, ils s'en couvrent, emplumaſſent & chamarrent le corps, les bras & les iambes : tellement qu'en ceſt eſtat ils ſemblent avoir du poil folet, comme les pigeons & autres oyſeaux nouvellement eſclos. Et eſt vray ſemblablement que quelques uns de ces pays par deçà, les ayant veu du commencement qu'ils arriverent en leur terre accouſtrez de ceſte façon, s'en eſtans revenus ſans avoir plus grande cognoiſſance d'eux, divulguerent & firent courir le bruit que les ſauvages eſtoyent velus : mais, comme i'ay dit ci deſſus, ils ne ſont pas tels de leur naturel, & partant ç'a eſté une ignorance & choſe trop legere-

ment receüe. Quelqu'un au ſemblable a eſcrit que les Cumanois s'oignent d'une certaine gomme ou onguent gluant, puis ſe couvrent de plumes de diverſes couleurs, n'ayans point mauvaiſe grace en tel equippage.

Quant à l'ornement de teſte de nos *Toüoupinamkuins*, outre la couronne ſur le devant & cheveux pendans ſur le derriere, dont i'ay fait mention, ils lient & arrengent des plumes d'aiſles d'oyſeaux incarnates, rouges & d'autres couleurs, deſquelles ils font des fronteaux, aſſez reſſemblans quant à la façon aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle raquettes ou ratepenades : dont les dames & demoiſelles de France & d'autres pays deçà, depuis quelque temps, ſe ſont ſi bien accommodees : & diroit on qu'elles ont eu ceſte invention de nos ſauvages, leſquels appellent ceſt engin *Yempenambi*.

Ils ont auſſi des pendans à leurs oreilles, faits d'os blancs, preſque de la meſme ſorte que la pointe que i'ay dit cy deſſus, que les ieunes garçons portent en leurs levres trouees. Et, au ſurplus, ayans en leur pays un oyſeau qu'ils nomment *Toucan*, lequel (comme ie le deſcriray plus amplement en ſon lieu) a entierement le plumage auſſi noir qu'un corbeau, excepté ſous le col, qu'il a environ quatre doigts de long & trois de large, tout couvert de petites & ſubtiles plumes iaunes, bordé de rouge par le bas, eſcorchans ſes poitrals (leſquels ils appellent auſſi *Toucan* du nom de l'oyſeau qui les porte), dont ils ont grande quantité, apres qu'ils ſont ſecs, ils en attachent avec de la cire qu'ils nomment *Yra-Yetic*, un de chacun coſté de leurs viſages au-deſſus des oreilles : tellement qu'ayans ainſi ces placards iaunes ſur les ioues, il ſemble preſque advis que ce ſoyent deux boſſettes de

cuivre doré aux deux bouts du mord ou frain de la bride d'un cheval.

Que ſi outre tout ce que deſſus, nos Breſilien vont en guerre, ou qu'à la façon que ie diray ailleurs ils tuent ſolennellement un priſonnier pour le manger : ſe voulans lors parer & faire plus braves, ils ſe veſtent de robes, bonnets, bracelets & autres paremens de plumes vertes, rouges, bleues & d'autres diverſes couleurs naturelles, naives & d'excellente beauté. Tellement qu'apres qu'elles ſont par eux ainſi diverſifiees, entremeſlees & fort proprement liees l'une à l'autre, avec de tres petites pieces de bois de cannes, & de fil de cotton, n'y ayant plumaſſier en France qui les ſceuſt gueres mieux manier, ny plus dextrement accouſtrer, vous iugeriez que les habits qui en ſont faits ſont de velours à long poil. Ils font de meſme artifice les garnitures de leurs eſpees & maſſues de bois, leſquelles auſſi ainſi decorees & enrichies de ces plumes ſi bien appropriees & appliquees à ceſt uſage, il fait merveilleuſement bon voir.

Pour la fin de leurs equippages, recouvrans de leurs voiſins de grandes plumes d'auſtruches (qui monſtre y avoir en quelques endroits de ces pays là de ces gros & lourds oyſeaux, où neant moins, pour n'en rien diſſimuler, ie n'en ay point veu) de couleurs griſes, accommodans tous les tuyaux ſerrez d'un coſté, & le reſte qui s'eſparpille en rond en façon d'un petit pavillon ou d'une roſe, ils en font un grand pennache, qu'ils appellent *Araroye :* lequel eſtant lié ſur leurs reins avec une corde de cotton, l'eſtroit devers la chair & le large au dehors, quand ils en ſont enharnachez (comme il ne leur ſert à autre choſe), vous diriez qu'ils portent une mue à tenir les poulets deſſous, attachee ſur leurs feſſes. Ie diray plus

amplement en autre endroit, comme les plus grands guerriers d'entre eux, à fin de monſtrer leur vaillance, & ſurtout combien ils ont tué de leurs ennemis, & maſſacrez de priſonniers pour manger, s'inciſent la poitrine, les bras & les cuiſſes : puis frottent ces deſchiquetures d'une certaine poudre noire, qui les fait paroiſtre toute leur vie : de maniere qu'il ſemble à les voir de ceſte façon que ce ſoyent chauſſes & pourpoints decoupez à la Suiſſe, & à grand balaffres, qu'ils ayent veſtus.

Que s'il eſt queſtion de ſauter, boire & *caouiner*, qui eſt preſque leur meſtier ordinaire, à fin qu'outre le chant & la voix, dont ils uſent couſtumierement en leurs danſes, ils ayent encor quelques choſes pour leur reſveiller l'eſprit, apres qu'ils ont cueilli un certain fruict qui eſt de la groſſeur, & aucunement approchant de la forme d'une chaſtagne d'eau, lequel a la peau aſſez ferme : bien ſec qu'il eſt, le noyau oſté, & au lieu d'iceluy mettans de petites pierres dedans, en enfilant pluſieurs enſemble, ils en font des iambieres, leſquelles liees à leurs iambes, font autant de bruit que feroyent des coquilles d'eſcargots ainſi diſpoſees, voire preſque que les ſonnettes de par deçà, deſquelles auſſi ils ſont fort convoiteux, quand on leur en porte.

Outre plus, y ayant en ce pays là une ſorte d'arbres qui porte ſon fruict auſſi gros qu'un œuf d'auſtruche, & de meſme figure, les ſauvages l'ayant percé par le milieu (ainſi que vous voyez en France les enfans percer de groſſes noix pour faire des molinets), puis creuſe & mis dans iceluy de petites pierres rondes, ou bien des grains de leur gros mil, duquel il ſera parlé ailleurs, paſſant puis apres un baſton d'environ un pied et demi de long à travers, ils en font un

inſtrument qu'ils nomment *maraca*, lequel bruyant plus fort qu'une veſſie de pourceaux pleine de pois, nos Breſiliens ont ordinairement en la main. Quand ie traiteray de leur religion, ie diray l'opinion qu'ils ont tant de ce *maraca*, que de ſa ſonnerie, apres que par eux il a eſté enrichi de belles plumes & dedié à l'uſage que nous verrons là. Voilà en ſomme quant au naturel, accouſtremens & paremens dont nos *Toüoupinambaoults* ont accouſtumé de s'eſquipper en leur pays. Vray eſt qu'outre tout cela, nous autres ayans porté dans nos navires grande quantité de friſes rouges, vertes, iaunes, & d'autres couleurs, nous leur en faiſions faire des robbes & des chauſſes bigarrees, leſquelles nous leur changions à des vivres, guenons, perroquets, breſil, cotton, poivre long & autres choſes de leur pays, de quoy les mariniers chargent ordinairement leurs vaiſſeaux. Mais les uns ſans rien avoir ſur leur corps, chauſſans aucunefois de ces chauſſes larges à la matelotte : les autres au contraire ſans chauſſes veſtans des ſayes, qui ne leur venoyent que iuſques aux feſſes, apres qu'ils s'eſtoyent un peu regardez & pourmenez en tel equippage (qui n'eſtoit pas ſans nous faire rire tout noſtre ſaoul) eux deſpouillans ces habits, les laiſſoyent en leurs maiſons iuſques à ce que l'envie leur vinſt de les reprendre : autant en faiſoyent ils des chapeaux & chemiſes que nous leur baillions.

Ainſi ayant deduit bien amplement tout ce qui ſe peut dire touchant l'exterieur du corps, tant des hommes que des enfans maſles ameriquains, ſi maintenant en premier lieu, ſuyvant ceſte deſcription, vous vous voulez repreſenter un ſauvage, imaginez en voſtre entendement un homme nud, bien formé & proportionné de ſes membres, ayant tout le poil qui

croiſt ſur luy arraché, les cheveux tondus de la façon que i'ay dit, les levres & ioues fendues, & des os pointus, ou des pierres vertes comme enchaſſees en icelles, les oreilles percees avec des pendans dans les trous, le corps peinturé, les cuiſſes & iambes noircies de ceſte teinture qu'ils font du fruict *Genipat* ſus mentionné : des colliers compoſez d'une infinité de petites pieces de ceſte groſſe coquille de mer qu'ils appellent *Vignol*, tels que ie vous les ay dechiffrez, pendus au col : vous le verrez comme il eſt ordinairement en ſon pays, & tel, quant au naturel, que vous le voyez pourtrait cy apres, avec ſeulement ſon croiſſant d'os bien poli ſur ſa poictrine, ſa pierre au pertuy de la levre : & par contenance ſon arc desbandé & ſes fleſches aux mains. Vray eſt que pour remplir ceſte planche nous avons mis aupres de ces *Toüoupinambaoults* l'une de ſes femmes, laquelle, ſuyvant leur couſtume, tenant ſon enfant dans une eſcharpe de cotton, l'enfant au reciproque, ſelon la façon auſſi qu'elles les portent, tient le coſté de la mere embraſſé avec les deux iambes : & aupres des trois un lict de cotton, fait comme un rets à peſcher, pendu en l'air, ainſi qu'ils couchent en leur pays. Semblablement la figure du fruict qu'ils nomment *Ananas*, lequel, ainſi que ie le deſcriray cy apres, eſt des meilleurs que produiſe ceſte terre du Breſil.

Pour la ſeconde contemplation d'un ſauvage, luy ayant oſté toutes les ſuſdites fanfares de deſſus, apres l'avoir frotté de gomme glutineuſe, couvrez-luy tout le corps, les bras & les iambes de petites plumes hachees menues, comme de la bourre teinte en rouge, & lors eſtant ainſi artificiellement velu de ce poil folet, vous pouvez penſer s'il ſera beau fils.

En troiſieme lieu, ſoit qu'il demeure en ſa couleur

naturelle, qu'il ſoit peinturé ou emplumaſſé, reveſtez le de ſes habillemens, bonets & bracelets ſi induſtrieuſement faits de ces belles & naives plumes de diverſes couleurs, dont ie vous ay fait mention, & ainſi accouſtré, vous pourrez dire qu'il eſt en ſon grand pontificat.

Que ſi pour la quatrieme, à la façon que ie vous ay tantoſt dit qu'ils ſont, le laiſſant moitié nud & moitié veſtu, vous le chauſſez & habillez de nos friſes de couleurs, ayant l'une des manches verte & l'autre iaune, conſiderez là deſſus qu'il ne luy faudra plus qu'une marote.

Finalement adiouſtant aux choſes ſuſdites l'inſtrument nommé *Maraca* en ſa main, & pennache de plumes qu'ils appellent *Arraroye* ſur les reins, & ſes ſonnettes compoſees de fruicts à l'entour de ſes iambes, vous le verrez lors, ainſi que ie le repreſenteray encore en autre lieu, equippé en la façon qu'il eſt quand il danſe, ſaute, boit & gambade.

Quant au reſte de l'artifice dont les ſauvages uſent pour orner & parer leur corps, ſelon la deſcription entiere que i'en ay fait cy deſſus, outre qu'il faudrait pluſieurs figures pour les bien repreſenter, encores ne les ſçauroit on bien faire paroiſtre ſans y adiouſter la peinture, ce qui requerroit un livre à part. Toutesfois au parsus de ce que i'en ay ia dit, quand ie parleray de leurs guerres & de leurs armes, leur deſchiquetant le corps, & mettant l'eſpee ou maſſue de bois, & l'arc & les fleſches au poing, ie le deſcriray plus furieux. Mais laiſſant pour maintenant un peu à part nos *Toüoupinambaoults* en leur magnificence, grandir & iouir du bon temps qu'ils ſe ſçavent bien donner, il faut voir ſi leurs femmes & filles, leſquelles ils nomment *Quoniam* (& depuis que les Portugais ont

frequenté par delà en quelques endroits *Maria*), ſont mieux parees & attifees.

Premierement outre ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre qu'elles vont ordinairement toutes nues auſſi bien que les hommes, encore ont elles cela de commun avec eux de s'arracher tant tout le poil qui croiſt ſur elles, les paupieres & ſourcils des yeux. Vray eſt que pour l'eſgard des cheveux, elles ne les enſuyvent pas : car, au lieu qu'eux, ainſi que i'ay dit ci-deſſus, les tondent ſur le devant & rongnent ſur le derriere, elles au contraire non-ſeulement les laiſſent croiſtre & devenir longs, mais auſſi (comme les femmes de par deçà) les peignent & lavent fort ſoigneuſement : voire les trouſſent quelques fois avec un cordon de cotton teint en rouge : toutes fois les laiſſans plus communément pendre ſur leurs eſpaules, elles vont preſque touſiours deſchevelees.

Au ſurplus, elles different auſſi en cela des hommes qu'elles ne ſe font point fendre les levres ny les ioues, & par conſequent ne portent aucunes pierreries au viſage : mais quant aux oreilles, à fin de s'y appliquer des pendans elles ſe les font ſi outrageuſement percer ; qu'outre que quand ils en ſont oſtés, on paſſeroit aiſement le doigt à travers des trous, encores ces pendans faits de ceſte groſſe coquille de mer nommee *Vignol*, dont i'ay parlé, eſtans blancs, ronds & auſſi longs qu'une moyenne chandelle de ſuif : quand elles en ſont coiffees, cela leur battant ſur les eſpaules, voire iuſques ſur la poitrine, il ſemble à les voir un peu de loin, que ce ſoyent oreilles de limiers qui leur pendent de coſté & d'autre.

Touchant le viſage, voici la façon comme elles ſe l'accouſtrent. La voiſine, ou compagne avec le petit pinceau en la main ayant commencé un petit rond

droit au milieu de la ioüe de celle qui ſe fait peinturer, tournoyant tout à l'entour en rouleau & forme de limaçon, non ſeulement continuera iuſques à ce qu'avec des couleurs, bleüe, iaune & rouge, elle luy ait bigarré & chamarré toute la face, mais auſſi (ainſi qu'on dit que font ſemblablement en France quelques impudiques), au lieu des paupieres & ſourcils arrachez, elle n'oublia pas de bailler le coup de pinceau.

Au reſte elles font de grands bracelets, compoſez de pluſieurs pieces d'os blancs, coupez & taillez en maniere de groſſes eſcailles de poiſſons, leſquelles elles ſçavent ſi bien rapporter, & ſi proprement ioindre l'une à l'autre, avec de la cire & autre gomme meſlee parmi en façon de colle, qu'il n'eſt pas poſſible de mieux. Cela ainſi fabriqué, long qu'il eſt d'environ un pied & demi, ne ſe peut mieux comparer qu'aux braſſars de quoy on ioüe au ballon par deçà. Semblablement elles portent de ces colliers blancs (nommez *Boüre* en leur langage), leſquels i'ay deſcrit cy-deſſus : non pas toutesfois qu'elles les pendent à leur col, comme vous avez entendu que font les hommes, car ſeulement elles les tortillent à l'entour de leurs bras. Et voilà pourquoy, & pour ſe ſervir à meſme uſage, elles trouvoyent ſi iolis les petits boutons de verre iaunes, bleux, verts & d'autres couleurs enfilez en façon de patenoſtres qu'elles appellent *Mauroubi*, deſquels nous avions porté grand nombre pour traffiquer par delà. Et de faict, ſoit que nous alluſſions en leurs villages, ou qu'elles vinſſent en noſtre fort, à fin de les avoir de nous, en nous preſentant des fruicts, ou quelque autre choſe de leur pays, avec la façon de parler pleine de flatterie dont elles uſent ordinairement, nous rompant la teſte, elles eſtoyent inceſſam-

ment apres nous, diſant : *Mair, deagatorem amabé mauroubi*, c'eſt-à-dire : François, tu es bon, donne moy de tes bracelets de boutons de verre. Elles faiſoyent le ſemblable pour tirer de nous des peignes qu'elles nomment *Guap* ou *Kuap*, des miroirs qu'elles appellent *Aroua*, & toutes autres merceries & marchandiſes que nous avions dont elles avoyent envie.

Mais entre les choſes doublement eſtranges & vrayement eſmerveillables, que i'ay obſervees en ces femmes breſiliennes, c'eſt qu'encores qu'elles ne ſe peinturent pas ſi ſouvent le corps, les bras, les cuiſſes & les iambes que font les hommes, meſmes qu'elles ne ſe couvrent ni de plumaſſeries ni d'autres choſes qui croiſſent en leur terre : tant y a neantmoins que quoy que nous leur ayons pluſieurs fois voulu bailler des robbes de friſe & des chemiſes (comme i'ay dit que nous faiſions aux hommes qui s'en habilloyent quelquesfois), il n'a iamais eſté en noſtre puiſſance de les faire veſtir : tellement qu'elles en eſtoient là réſolues (& croy qu'elles n'ont pas encore changé d'avis) de ne ſouffrir ni avoir ſur elles choſe quelle qu'elle ſoit. Vray eſt que pour pretexte de s'en exempter & demeurer touſiours nues, nous allegant leur couſtume, qui eſt qu'à toutes les fontaines & rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupiſſans ſur le bord, ou ſe mettans dedans, elles iettent avec les deux mains de l'eau ſur leur teſte, & ſe lavent & plongent ainſi tout le corps comme cannes, tel iour ſera plus de douze fois. Elles diſoyent que ce leur ſeroit trop de peine de ſe deſpouiller ſi ſouvent. Ne voila pas une belle & bien pertinente raiſon ? Mais telle qu'elle eſt, ſi la faut il recevoir, car d'en conteſter davantage contre elle, ce ſeroit en vain & n'en auriez autre choſe. Et de faict, ceſt animal ſe delecte ſi fort en ceſte nudité que non-

ſeulement, comme i'ay ià dit, les femmes de nos *Toüoupinambaoults* demeurantes en terre ferme en toute liberté, avec leurs maris, peres & parens, eſtoyent là du tout obſtinees de ne vouloir s'habiller en façon que ce fuſt : mais auſſi, quoy que nous fiſſions couvrir par force les priſonnieres de guerre que nous avions achetees & que nous tenions eſclaves pour travailler en noſtre fort, tant y a toutesfois qu'auſſitoſt que la nuict eſtoit cloſe, elles deſpouillans ſecretement leurs chemiſes & les autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit que pour leur plaiſir & avant que ſe coucher, elles ſe pourmenaſſent toutes nues parmi noſtre iſle. Brief, ſi c'euſt eſté au choix de ces pauvres miſerables, & qu'à grands coups de fouets on ne les euſt contraintes de s'habiller, elles euſſent mieux aimé endurer le halle & la chaleur du ſoleil, voire s'eſcorcher les bras & les eſpaules à porter continuellement la terre & les pierres, que de rien endurer ſur elles.

Voilà auſſi ſommairement quels ſont les ornements, bagues & ioyaux ordinaires des femmes & des filles ameriquaines. Partant ſans en faire icy autre epilogue, que le lecteur par ceſte narration les contemple comme il luy plaira.

Traitant du mariage des ſauvages, ie diray comme leurs enfans ſont accouſtrez dès leur naiſſance : mais pour l'eſgard des grandets au-deſſus de trois ou quatre ans, ie prenois ſurtout grand plaiſir de voir les petits garçons qu'ils nomment *conomis-miri*, leſquels feſſus, graſſets & refaits qu'ils ſont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blancs dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloyent iamais de venir en troupe danſans au devant de nous quand

ils nous voyoyent arriver en leurs villages. Auſſi pour en eſtre recompenſez, en nous amadouans & ſuyvans de pres ils n'oublioyent pas de dire & repeter ſouvent en leur petit gergon : *Coutoüaſſat, amabé pinda*, c'eſt-à-dire : Mon amy & mon allié, donne moy des haims à peſcher. Que ſi là deſſus leur ottroyant leur requeſte (ce que i'ay ſouvent fait) nous leur en mettions dix ou douze des plus petits parmi le ſable & la pouſſiere, eux ſe baiſſant ſoudainement, c'eſtoit un paſſe temps de voir ceſte petite marmaille toute nue, laquelle pour trouver & amaſſer ces hameçons trepilloit & grattoit la terre comme connils de garenne.

Finalement combien que durant environ un an, que i'ay demeuré en ce pays là, ie aye eſté ſi curieux de contempler les grands & les petits, que m'eſtant advis que ie les voye touſiours devant mes yeux, i'en auray à iamais l'idee & l'image en mon entendement : ſi eſt ce neantmoins qu'à cauſe de leurs geſtes & contenances du tout diſſemblables des noſtres, ie confeſſe qu'il eſt malaiſé de les bien repreſenter, ni par eſcrit, ni meſme par peinture. Parquoy pour en avoir le plaiſir, il faut les voir & viſiter en leur pays. Voire mais, direz-vous, la planche eſt bien longue : il eſt vray, & partant ſi vous n'avez bon pied, bon œil, craignans que ne trebuſchiez, ne vous iouez pas de vous mettre en chemin. Nous verrons encore plus amplement & apres, ſelon que les matieres que ie traiteray ſe preſenteront, quelles ſont leurs maiſons, uſtenſiles de ménage, façon de coucher & autres manieres de faire.

Toutesfois avant que clorre ce chapitre, ce lieu ci requiert que ie reſponde tant à ceux qui ont eſcrit qu'à ceux qui penſent que la frequentation entre ces ſauvages tout nuds, & principalement parmi les

femmes, incite à lubricité & paillardiſe. Surquoy ie diray en un mot, qu'encores autrement qu'en apparence il n'ait que trop d'occaſion d'eſtimer qu'outre la deshonneſteté de voir ces femmes nues, cela ne ſemble auſſi ſervir comme d'un appaſt ordinaire à convoitiſe: toutesfois, pour en parler ſelon ce qui s'en eſt communement apperceu pour lors, ceſte nudité ainſi groſſiere en telle femme eſt beaucoup moins attrayante qu'on ne cuideroit. Et partant, ie maintiens que les attifets, fards, fauſſes perruques, cheveux tortillez, grands collets fraiſez, vertugales, robbes ſur robbes, & autres infinies bagatelles dont les femmes & filles de par deçà ſe contrefont & n'ont iamais aſſez, ſont ſans comparaiſon cauſe de plus de maux que n'eſt la nudité ordinaire des femmes ſauvages: leſquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. Tellement que ſi l'honneſteté me permettoit d'en dire davantage, me vantant bien de foudre toutes les obiections qu'on pourroit amener au contraire, i'en donnerois des raiſons ſi evidentes que nul ne les pourroit nier. Sans doncques pourſuivre ce propos plus avant, ie me rapporte de ce peu que i'en ay dit à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Breſil & qui, comme moy, ont veu les unes & les autres.

Ce n'eſt pas cependant que contre ce que dit la Sainte Eſcriture d'Adam & d'Eve, leſquels, apres le peſché, recognoiſſans qu'ils eſtoyent nuds furent honteux, ie veuille en façon que ce ſoit approuver ceſte nudité: pluſtoſt deteſteray ie les heretiques qui, contre la loy de nature (laquelle toutesfois, quant a ce poinct, n'eſt nullement obſervee entre nos pauvres Ameriquains), l'ont autresfois voulu introduire par deçà.

Mais ce que i'ay dit de ces fauvages eſt, pour monſtrer qu'en les condamnans ſi auſterement, de ce que ſans nulle vergongne ils vont ainſi le corps entierement deſcouvert, nous excedans en l'autre extremité, c'eſt-à-dire en nos bombances, ſuperfluitez & eux en habits, ne ſommes gueres plus louables. Et pleuſt à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honneſteté & neceſſité, que pour la gloire & mondanité, s'habillaſt modeſtement.

CHAPITRE IX

Des groſſes racines & gros mil dont les ſauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain : & de leur breuvage qu'ils nomment caou-ïn.

PUISQUE nous avons entendu, au precedent chapitre, comme nos ſauvages ſont parez & equippez par le dehors, il me ſemble en deduiſant les choſes par ordre, qu'il ne conviendra pas mal de traiter maintenant tout d'un fil des vivres qui leur ſont communs & ordinaires. Sur quoy faut noter en premier lieu, qu'encores qu'ils n'ayent, & par conſequent ne ſement ni ne plantent bleds ni vignes en leur pays, que neantmoins, ainſi que ie l'ay veu & experimenté, on ne laiſſe pas pour cela de s'y bien traiter & d'y faire bonne chere ſans pain ni vin.

Ayans doncques nos Ameriquains en leur pays, deux eſpeces de racines qu'ils nomment *Aypi & Maniot*, leſquelles, en trois ou quatre mois, croiſſent dans terre auſſi groſſes que la cuiſſe d'un homme, & longues de pied & demi, plus ou moins ; quand elles ſont arrachees les femmes (car les hommes ne s'y occupent point), apres les avoir fait ſecher au feu ſur le *Boucan*, tel que ie le deſcriray ailleurs, ou bien quelquesfois les prenans toutes vertes, à force de les raper

ſur certaines petites pierres pointues, fichees & arrangees ſur une piece de bois plate (tout ainſi que nous raclons & ratiſſons les formages & noix muſcades), elles les reduiſent en farine, laquelle eſt auſſi blanche que neige. Et lors ceſte farine ainſi crue, comme auſſi le ſon blanc qui en ſort, dont ie parleray tantoſt : a la vraye ſenteur de l'amidon fait de pur froment longtemps trempé en l'eau quand il eſt encore frais & liquide, tellement que depuis mon retour par deçà, m'eſtant trouvé en un lieu où on en faiſoit, ce flair me fit reſſouvenir de l'odeur qu'on ſent ordinairement és maiſons des ſauvages, quand on y fait de la farine de racine.

Apres cela & pour l'appreſter ces femmes Breſiliennes ayans de grandes & fort larges poeſles de terre, contenant chacune plus d'un boiſſeau, qu'elles font elles-meſmes aſſez proprement pour ceſt uſage, les mettans ſur le feu, & quantité de ceſte farine dedans : pendant que elle cuict elles ne ceſſent de la remuer avec des courges mi parties, deſquelles elles ſe ſervent ainſi que nous faiſons d'eſcuelles. Ceſte farine cuiſant de ceſte façon, ſe forme comme petite grelace, ou dragee d'apoticaire.

Or elles en font de deux ſortes : aſſavoir de fort cuicte & dure, que les ſauvages appellent *ouy-entan*, de laquelle parce qu'elle ſe garde mieux, ils portent quand ils vont en guerre : & d'autre moins cuicte & plus tendre qu'ils nomment *ouy-pon*, laquelle eſt d'autant meilleure que la premiere, que quand elle eſt fraiſche, vous diriez, en la mettant en la bouche & en la mangeant, que c'eſt du molet de pain blanc tout chaut : l'une & l'autre en cuiſant changent auſſi ce premier gouſt que i'ay dit en un plus plaiſant & ſouef.

Au ſurplus, combien que ces farines, nommément quand elles ſont fraiſches, ſoyent de fort bon gouſt, de bonne nourriture & de facile digeſtion : tant y a neantmoins que comme ie l'ay experimenté, elles ne ſont nullement propres à faire pain. Vray eſt qu'on en fait bien de la paſte, laquelle s'enflant comme celle de bled avec le levain, eſt auſſi belle & blanche que ſi c'eſtoit fleur de froment : mais en cuiſant, la crouſte & tout le deſſus ſe ſeichant & bruſlant, quand on vient a couper ou rompre le pain, vous trouvez que le dedans eſt tout ſec & retourné en farine. Partant ie croy que celuy qui rapporte premierement que les Indiens qui habitent à vingt deux ou vingt trois degrez par delà l'equinoctial, qui ſont pour certain nos *Toüoupinambaoults*, vivoyent de pain fait de bois gratté : entendant parler des racines dont eſt queſtion, faute d'avoir bien obſervé ce que i'ay dit, s'eſtoit équivoqué.

Neantmoins l'une & l'autre farine eſt bonne à faire de la boulie, laquelle les ſauvages appellent *Mingant*, & principalement quand on la deſtrempe avec quelque bouillon gras : car devenant lors grumeleuſe comme du ris, ainſi appreſtée elle eſt de fort bonne ſaveur.

Mais quoy que c'en ſoit, nos *Toüoupinambaoults*, tant hommes, femmes qu'enfans, eſtans dés leur ieuneſſe accouſtumés de la manger toute ſeiche au lieu de pain, ſont tellement duits & façonnez à cela que, la prenant avec leurs quatre doigts dans la vaiſſelle de terre ou autre vaiſſeau où ils la tiennent, encores qu'ils la iettent d'aſſez loin, ils rencontrent neantmoins ſi droit dans leurs bouches qu'ils n'en eſpanchent pas un ſeul brin. Que ſi entre nous François, les voulans imiter, la penſions manger de ceſte façon, n'eſtans point comme eux ſtylez à cela, au lieu de

la ietter dans la bouche, nous l'eſpanchions ſur les ioues & nous enfarinions tout le viſage : partant, ſinon que ceux principalement qui portoyent barbe euſſent voulu eſtre accouſtrez en ioueurs de farces, nous eſtions contraints de la prendre avec des cuilliers.

Davantage il adviendra quelquefois qu'apres que ces racines d'*Aypi* & de *Maniot* (à la façon que ie vous ay dit) ſeront rapees toutes vertes, les femmes faiſant de groſſes pelotes de la farine fraiſche & humide qui en ſort, les preſſurant & preſſant bien fort entre leurs mains, elles en feront ſortir du ius preſques auſſi blanc & clair que laict : lequel elles retenans dans des plats & vaiſſelle de terre, apres qu'elles l'ont mis au ſoleil, la chaleur duquel le fait prendre & ſiger comme caillee de formage, quand on la veut manger, le renverſant dans d'autres poesles de terre, & en icelle les faiſant cuire ſur le feu comme nous faiſons les aumelettes d'œufs, il eſt fort bon ainſi appreſté.

Au ſurplus, la racine d'*Aypi* non ſeulement eſt bonne en farine, mais auſſi quand tout entiere on la fait cuire aux cendres ou devant le feu, s'attendriſſant, fendant & rendant lors farineuſe comme une chaſtagne roſtie à la braiſe (de laquelle auſſi elle a preſque le gouſt), on la peut manger de ceſte façon. Cependant il n'en prend pas de meſme de la racine de *Maniot*, car n'eſtant bonne qu'en farine bien cuicte, ce ſeroit poiſon de la manger autrement.

Au reſte les plantes ou tiges de toutes les deux, differentes bien peu l'une de l'autre quant à la forme, croiſſent de la hauteur des petits genevriers : & ont les fueilles aſſez ſemblables à l'herbe de peonia, ou piuoine en françois. Mais ce qui eſt admirable & digne

de grande conſideration en ces racines d'*Ayꝑi* & de *Manioc* de noſtre terre du Breſil giſt en la multiplication d'icelles. Car comme ainſi ſoit que les branches ſoyent preſque auſſi tendres & aiſées à rompre que chenevotes, ſi eſt ce neantmoins qu'autant qu'on en peut rompre & ficher le plus avant qu'on peut dans terre, ſans autrement les cultiver, autant a on de groſſes racines au bout de deux ou trois mois.

Outre plus, les femmes de ce pays la fichant auſſi en terre un baſton pointu, plantent encor en ceſte ſorte de ces deux eſpeces de gros mil, aſſavoir blanc & rouge, que vulgairement on appelle en France bled ſarrazin (les ſauvages le nomment *avati*), duquel ſemblablement elles font de la farine, laquelle ſe cuict & mange en la maniere que i'ay dit ci deſſus que fait celle de racines. Et croy (contre toutesfois ce que i'avois dit en la premiere edition de ceſte hiſtoire, où ie diſtinguois deux choſes, leſquelles neantmoins quand i'y ay bien penſé ne ſont qu'une), que ceſt *avati* des Ameriquains eſt ce que l'hiſtorien Indois appelle *maiz*, lequel, ſelon qu'il recite, ſert auſſi de bled aux Indiens du Perou : car voici la deſcription qu'il en fait.

La canne de *maiz*, dit-il, croiſt de la hauteur d'un homme & plus : eſt aſſez groſſe & iette ſes feuilles comme celles des cannes de marets, l'eſpic eſt comme une canne de pin ſauvage, le grain gros & n'eſt ni rond ni quarré, ni ſi long que noſtre grain : il ſe meurit en trois ou quatre mois, voire aux pays arrouſez de ruiſſeaux en un mois & demi. Pour un grain, il en rend 100, 200, 300, 400, 500 & s'en eſt trouvé qui a multiplié iuſques à 600 : qui demonſtre auſſi la fertilité de ceſte terre poſſedee maintenant des Eſpagnols. Comme auſſi un autre a eſcrit qu'en quelques endroits

de l'Inde orientale le terroir eſt ſi bon qu'au rapport de ceux qui l'ont veu, le froment, l'orge & le millet y paſſent quinze coudees de hauteur. Ce que deſſus eſt en ſomme tout ce dequoy i'ay veu uſer ordinairement, pour toutes ſortes de pains au pays des ſauvages en la terre du Breſil dite Amerique.

Cependant les Eſpagnols & Portugais, à preſent habituez en pluſieurs endroits de ces Indes occidentales, ayans maintenant force bleds & force vins que ceſte terre du Breſil leur produit, ont fait preuve que ce n'eſt pas pour le defaut du terrain que les ſauvages n'en ont point. Comme auſſi nous autres François, a noſtre voyage y ayant porté des bleds en grains & des ſeps de vignes, i'ay veu par l'experience ſi les champs eſtoyent cultivez & labourez comme ils ſont par deça, que l'un & l'autre y viendroit bien. Et de faict, la vigne que nous plantaſmes ayant tres bien reprins, & iettè de fort beau bois & de belles feuilles, faiſoit grande demonſtration de la bonte & fertilitè du pays. Vray eſt que pour l'eſgard du fruict, durant environ un an que nous fuſmes là, elle ne produiſit que des aigrets, leſquels encore, au lieu de meurir, s'endurcirent & demeurerent ſecs : mais comme i'ay ſceu de n'aguere de certains bons vignerons, cela eſtant ordinaire que les nouveaux plants, ès premieres & ſecondes annees ne rapportent ſinon des lambruſces & verins, dont on ne fait pas grand cas : i'ay opinion que ſi les François & autres qui demeurerent en ce pays là apres nous, continuerent à façonner noſtre vigne, qu'es ans ſuyvans ils en eurent de beaux & bons raiſins.

Quant au froment & au ſeigle que nous y ſemaſmes, voici le defaut qui y fut : c'eſt que combien qu'ils vinſſent beaux en herbes, & meſmes parvinſſent iuſques à

l'eſpi, neantmoins le grain ne s'y forma point. Mais dautant que l'orge y grena & vint à iuſte maturité, voire multiplia grandement, il eſt vray-ſemblable que ceſte terre eſtant trop graſſe preſſoit & avançoit tellement le froment & le ſeigle (leſquels, comme nous voyons par deça avant que produire leurs fruicts, veulent demeurer plus longtemps en terre que l'orge) qu'eſtans trop toſt montez (comme ils furent incontinent), ils n'eurent pas le temps pour fleurir & former leurs grains. Partant que pour rendre les champs plus fertilles & meilleurs, en noſtre France on les fume & engraiſſe: au contraire, i'ay opinion, pour faire que ceſt terre neuve rapportaſt mieux le froment & ſemblables ſemences, qu'en la labourant ſouvent il la faudroit laſſer & deſgraiſſer pour quelques annees.

Et certes comme le pays de nos *Toüoupinambaoults* eſt capable de nourrir dix fois plus de peuple qu'il n'y en a, tellement que moy y eſtant me pouvois vanter d'avoir à mon commandement plus de mille arpens de terre, meilleurs qu'il n'y en ait en toute la Beauſſe : qui doute ſi les François y fuſſent demeurez (ce qu'ils euſſent fait, & y en auroit maintenant plus de dix mille ſi Villegagnon ne ſe fuſt revolté de la religion reformee) qu'ils n'en euſſent receu et tiré le meſme profit que font maintenant les Portugais qui y ſont ſi bien accommodez? Cela ſoit dit en paſſant, pour ſatisfaire à ceux qui voudroyent demander ſi le bled & le vin eſtans ſemez, cultivez & plantez en la terre du Breſil, n'y pourroyent pas bien venir.

Or en reprenant mon propos, à fin que ie diſtingue mieux les matieres que i'ay entrepris de traiter, avant encore que ie parle des chairs, poiſſons, fruicts & autres viandes du tout diſſemblables de celles de noſtre

Europe, de quoy nos ſauvages ſe nourriſſent, il faut que ie diſe quel eſt leur bruvage & la façon comme il ſe fait.

Sur quoy faut auſſi noter en premier lieu que, comme vous avez entendu ci deſſus, que les hommes d'entre eux ne ſe meſlent nullement de faire la farine, ains en laiſſent toute la charge à leurs femmes, qu'auſſi font ils le ſemblable, voire ſont encore beaucoup plus ſcrupuleux pour ne s'entremettre de faire leur bruvage. Partant, outre que ces racines d'*Ayri* et de *Maniot*, accommodees de la façon que i'ay tantoſt dit, leur ſervent de principale nourriture : voici encor comme elles en uſent pour faire leur bruvage ordinaire.

Apres donc qu'elles les ont decoupees auſſi menues qu'on fait par deça les raves à mettre au pot, les faiſans ainſi bouillir par morceaux, avec de l'eau dans de grands vaiſſeaux de terre, quand elles les voyent tendres & amollies, les oſtans de deſſus le feu, elles les laiſſent un peu refroidir. Cela fait, pluſieurs d'entre elles eſtans accroupies à l'entour de ces grands vaiſſeaux, prenans dans iceux ces rouelles de racine ainſi molliſiees, apres que ſans les avaler elles les auront bien maſchees & tortillees parmi leurs bouches : reprenans chacun morceau l'un apres l'autre, avec la main, elles les remettent dans d'autres vaiſſeaux de terre qui ſont tous preſts ſur le feu, eſquels elles les font bouillir derechef. Ainſi remuant touſiours ce tripotage avec un baſton iuſques à ce qu'elles cognoiſſent qu'il ſoit aſſez cuict, l'oſtans pour la ſeconde fois de deſſus le feu, ſans le couler ni paſſer, ains le tout enſemble le verſant dans d'autres plus grandes cannes de terre, contenantes chacune environ une fueillette de vin de Bourgogne : apres qu'il a un

peu eſcumé & cuvé, couvrans ces vaiſſeaux, elles y laiſſent ce bruvage, iuſques à ce qu'on le veuille boire en la maniere que ie diray tantoſt. Et à fin de mieux exprimer le tout, ces derniers grans vaſes dont ie viens de faire mention ſont faits preſque de la façon des grans cuviers de terre, eſquels, comme i'ay veu, on faict la leſcive en quelques endroits de Bourbonnois & d'Auvergne : excepte toutesfois qu'ils ſont plus eſtroits par la bouche & par le haut.

Or nos Ameriquaines, faiſans ſemblablement bouillir & maſchans auſſi puis apres dans leur bouche de ce gros mil, nommé *Avati* en leur langage, en font encore du bruvage de la meſme ſorte que vous avez entendu qu'elles font celuy des racines ſus mentionnees. Ie repete nommément que ce ſont les femmes qui font ce meſtier : car combien que ie n'aye point veu faire de diſtinction des filles d'avec celles qui ſont mariees (comme quelqu'un a eſcrit), tant y a neantmoins qu'outre que les hommes ont ceſte ferme opinion que s'ils maſchoyent tant les racines que le mil pour faire ce breuvage, qu'il ne ſeroit pas bon : encore reputeroyent ils auſſi indecent à leur ſexe de s'en meſler, qu'à bon droit, ce me ſemble, on trouve eſtrange de voir ces grans debraillez payſans de Breſſe & d'autres lieux par deçà, prendre des quenouilles pour filer. Les ſauvages appellent ce bruvage *cauin*, lequel eſtant trouble & eſpais comme lie, a preſque gouſt de laict aigre : & en ont de rouge & de blanc comme nous avons du vin.

Au ſurplus, tout ainſi que ces racines & ce gros mil dont i'ay parlé, croiſſent en tout temps en leur pays, auſſi, quand il leur plaiſt, font-ils en toute ſaiſon faire de ce bruvage : voire quelquefois en telle quantité que i'en ay veu pour un coup plus de trente de ces

grans vaiſſeaux (leſquels ie vous ay dit tenir chacun plus de ſoixante pintes de Paris), pleins & arrengez en long au milieu de leurs maiſons, où ils ſont touſiours couverts iuſques à ce qu'il faille *caou-iner*.

Mais avant que d'en venir là, ie prie (ſans toutesfois que i'approuve le vice) que, par maniere de preface, il me ſoit permis de dire : Arriere Allemans, Flamans, Lanſquenets, Suiſſes & tous qui faites *carhous* & profeſſions de boire par deçà : car comme vous meſme, apres avoir entendu comment nos Ameriquains s'en acquittent, confeſſerez que vous n'y entendez rien au prix d'eux, auſſi faut il que vous leur cediez en ceſt endroit.

Quand doncques ils ſe mettent apres, & principalement quant avec les ceremonies que nous verrons ailleurs, ils tuent ſolennellement un priſonnier de guerre pour le manger : leur couſtume (du tout contraire à la noſtre en matiere de vin, lequel nous aimons frais & clair) eſtant de boire ce *caou-in* un peu chaut, la premiere choſe que les femmes font eſt un petit feu à l'entour des cannes de terre, où il eſt pour le tiedir. Cela fait, commençant à l'un des bouts à deſcouvrir le premier vaiſſeau, & à remuer & troubler ce bruvage, puiſans puis apres dedans avec de grandes courges parties en deux, dont les unes tiennent environ trois chopines de Paris, ainſi que les hommes en danſant paſſent les uns apres les autres aupres d'elles, leur preſentans & baillans à chacun en la main une de ces grandes gobelles toutes pleines, & elles meſmes en ſervans de ſommeliers, n'oubliant pas de chopiner d'autant : tant les uns que les autres ne faillent point de boire & trouſſer cela tout d'une traite. Mais ſçavez-vous combien de fois? Ce ſera iuſques à tant que les vaiſſeaux, & y en euſt il une

centeine, ſeront tous vuydes, & qu'il n'y reſtera plus une ſeule goutte de *caou-in* dedans. Et de fait, ie les ay veu, non ſeulement trois iours & trois nuicts ſans ceſſer de boire : mais auſſi apres qu'ils eſtoyent ſi ſaouls & ſi yvres qu'ils n'en pouvoyent plus (d'autant que quitter le ieu eut eſté pour eſtre reputé effeminé & plus que ſchelm entre les Allemans) quand ils avoyent rendus leur gorge, c'eſtoit à recommencer plus belle que devant.

Et ce qui eſt encore plus eſtrange & à remarquer entre nos *Tououpinambaoults* eſt, que comme ils ne mangent nullement durant leurs beuveries, auſſi quand ils mangent, ils ne boyvent point parmi leur repas : tellement que nous voyans entremeſler l'un parmi l'autre, ils trouvoyent noſtre façon fort eſtrange. Que ſi on dit là-deſſus ils ſont doncques comme les chevaux? La reſponſe à cela d'un quidam ioyeux de noſtre compagnie eſtoit que, pour le moins, outre qu'il ne les faut point brider ny mener à la riviere pour boire, encore ſont-ils hors des dangers de rompre leurs croupieres.

Cependant il faut noter qu'encores qu'ils n'obſervent pas les heures pour diſner, ſouper ou collationner, comme on fait en ces pays par deça, meſmes qu'ils ne facent point de difficulté, s'ils ont faim, de manger auſſi toſt à minuict qu'à midi : neantmoins ne mangeant iamais qu'ils n'ayent appetit, on peut dire qu'ils ſont auſſi ſobres en leur manger qu'exceſſifs en leur boire. Comme auſſi quelques uns ont ceſte honneſte couſtume de ſe laver les mains & la bouche avant & apres le repas : ce que toutesfois ie croy qu'ils font pour l'eſgard de la bouche, parce qu'autrement ils l'auroyent touiours paſteuſes de ces farines faites de racines & de mil, deſquelles i'ay dit qu'elles

uſent ordinairement au lieu de pain. Davantage parce que quand ils mangent ils font un merveilleux ſilence, tellement que s'ils ont quelque choſe à dire, ils le reſervent iuſques à ce qu'ils ayent achevé : Quand, ſuyvant la couſtume des François, ils nous oyoyent iaſer & caqueter en prenant nos repas, ils s'en ſavoyent bien moquer.

Ainſi, pour continuer mon propos, tant que ce *caouinage* dure, nos friponniers & galebontemps d'Ameriquains, pour s'eſchauffer tant plus la cervelle, chantans, ſiflans, s'encourageans & exhortans l'un l'autre de ſe porter vaillamment & de prendre force priſonniers quand ils iront en guerre, eſtant arrengez comme grues, ne ceſſent en ceſte ſorte de danſer & aller & venir parmi la maiſon où ils ſont aſſemblez, iuſques à ce que ce ſoit fait: c'eſt à dire, ainſi que i'ay ia touché, qu'ils ne ſortiront iamais de là, tant qu'ils ſentiront qu'il y a quelque choſe ès vaiſſeaux. Et certainement pour mieux verifier ce que i'ai dit, qu'ils ſont les premiers & ſuperlatifs en matiere d'yvrongnerie, ie croy qu'il y en a tel, qui à ſa part, en une ſeule aſſemblee avale plus de vingt pots de *caou-in*. Mais ſur tout, quant à la maniere que ie les ay depeints au chapitre precedent, ils ſont emplumaſſez, & qu'en ceſt equippage ils tuent & mangent un priſonnier de guerre, faiſans ainſi les Bacchanales à la façon des anciens Payens, ſæuls ſemblablement qu'ils ſont comme preſtres: c'eſt lors qu'il les fait bon voir rouiller les yeux en la teſte. Il advient bien neantmoins, que quelques fois voiſins avec voiſins, eſtant aſſis dans leurs licts de cotton pendus en l'air, boivent d'une façon plus modeſte : mais leur couſtume eſtant telle, que tous les hommes d'un village ou de pluſieurs s'aſſemblent ordinairement pour boire (ce

qu'ils ne font pas pour manger) ces buvettes particulieres ſe font peu ſouvent entre eux.

Semblablement auſſi, ſoit qu'ils boivent peu ou prou, outre ce que i'ay dit, qu'eux n'engendrans iamais melancolie, ont ceſte couſtume de s'aſſembler tous les iours pour danſer et s'eſiouir en leurs villages, encor les ieunes hommes à marier ont cela de particulier, qu'avec chacun un de ces grands pennaches qu'ils nomment *Araroye*, lié ſur les reins, & quelques fois le *Maraca* en la main, & les fruicts ſecs (deſquels i'ay parlé cy deſſus) ſonnans comme coquilles d'eſcargots, liez & arrengez à l'entour de leurs iambes, ils ne font preſque autre choſe toutes les nuicts qu'en tel équippage aller & venir, ſautans & danſans de maiſon en maiſon; tellement que les voyant & oyant ſi ſouvent faire ce meſtier, il me reſſouvenoit de ceux qu'en certains lieux par de çà on appelle valets de la feſte, leſquels es temps de leurs vogues & feſtes qu'ils font des ſaincts & patrons de chacune paroiſſe, s'en vont auſſi en habits de fols, avec des marottes au poing, & des ſonnettes aux iambes, baguenaudans & danſant la Moriſque parmi les maiſons & les places.

Mais il faut noter en ceſt endroict, qu'en toutes les danſes de nos ſauvages, ſoit qu'ils ſe ſuyvent l'un l'autre, ou, comme ie diray, parlant de leur religion, qu'ils ſoyent diſpoſez en rond, que les femmes ny les filles, n'eſtant iamais meſlees parmi les hommes, ſi elles veulent danſer cela ſe fera à part elles.

Au reſte, avant que finir ce propos de la façon de boire de nos Ameriquains, ſur lequel ie ſuis à preſent, à fin que chacun ſache comme s'ils avoyent du vin à ſouhait, ils hauſſeroyent gaillardement le gobelet: ie raconteray icy une plaiſante hiſtoire, & toutesfoy tragique, laquelle un *Mouſſacat*, c'eſt à dire, bon pere

de famille qui donne à manger aux paſſans, me recita un iour en ſon village.

Nous ſurpriſmes une fois, dit-il en son langage, une caravelle de Peros, c'eſt à dire Portugais (leſquels comme i'ay touché ailleurs, ſont ennemis mortels & irreconciliables de nos *Toüoupinambaoults*) de laquelle apres que nous euſmes aſſommez & mangez tous les hommes qui eſtoyent dedans, ainſi que nous prenions leurs marchandiſes, trouvans parmi icelle de grans *Caramenas* de bois (ainſi nomment-ils les tonneaux & autres vaiſſeaux) pleins de bruvage, les dreſſans & deſſonçans par le bout, nous vouluſmes taſter quel il eſtoit. Toutesfois, me diſoit ce vieillard ſauvage, ie ne ſcay de quelle ſorte de *caou-in* ils eſtoyent remplis, & ſi vous en avez de tel en ton pays: mais bien le dirai-ie, qu'apres que nous en euſmes beus tout noſtre ſaoul, nous fuſmes deux ou trois iours tellement aſſommez & endormis, qu'il n'eſtoit pas en noſtre puiſſance de nous pouvoir reſveiller. Ainſi eſtoit vray ſemblable que c'eſtoyent tonneaux pleins de quelque bon vin d'Eſpagne, deſquels les ſauvages ſans y penſer, avoyent fait la feſte de Bacchus, il ne ſe faut pas esbahir, ſi apres que cela leur eut à bon eſcient donné ſur la corne, noſtre homme diſoit qu'ils s'eſtoyent auſſi ſoudainement trouvez prins.

Pour noſtre eſgard, du commencement que nous fuſmes en ce pays-la, penſans eviter la morſilleure, laquelle, comme i'ay nagueres touché, ces femmes ſauvages font en la compoſition de leur *caou-in*, nous pilaſmes des racines d'*Aypi* & de *Maniot* avec du mil, leſquelles (cuidant faire ce bruvage d'une plus honneſte façon) nous fiſmes bouillir enſemble : mais, pour en dire la verité, l'experience nous monſtra qu'ainſi fait il n'eſtoit pas bon : pourtant petit à petit nous

nous accouſtumaſmes d'en boire de l'autre tel qu'il eſtoit, non pas cependant que nous en buſſions ordinairement, car ayans les cannes de ſucre à commandement, les faiſans & laiſſans quelques iours infuſer dans de l'eau, apres qu'à cauſe des chaleurs ordinaires qui ſont là, nous l'avions un peu fait raſrechir : ainſi ſuccree nous la buvions avec grand contentement. Meſmes d'autant que les fontaines & rivieres, belles & claires d'eau douce, ſoit à cauſe de la temperatnre de ce pays-là ſi bonnes (voire diray ſans comparaiſon plus ſaines que celles de par deça) que quoy qu'on en boive à ſouhait, elles ne ſont point de mal : ſans y rien miſſionner, nous en buvions couſtumierement l'eau toute pure. Et à ce propos les ſauvages appellent l'eau douce, *Uh-ete*, & la ſalée *Uh-eeu:* qui eſt une diction, laquelle eux prononçans du goſier comme les Hebreux ſont leurs lettres qu'ils nomment gutturales, nous eſtoit la plus faſcheuſe à proferer entre tous les mots de leur langage.

Finalement parce que ie ne doute point que quelques-uns de ceux qui auront ouy ce que i'ai dict cy deſſus, touchant la maſcheure & tortilleure, tant des racines que du mil, parmi la bouche des femmes ſauvages quand elles compoſent leur bruvage dit *caou-in*, n'ayent eu mal au cœur, & en ayent craché: à fin que ie leur oſte aucunement ce deſgout, ie les prie de ſe reſſouvenir de la façon qu'on tient quand on fait le vin par deçà. Car s'ils conſiderent ſeulement cecy: qu'es lieux meſmes où croiſſent les bons vins, les vignerons, en temps de vendange, ſe mettent dans les tinnes & dans les cuves eſquelles à beaux pieds, & quelques fois avec leurs ſouliers, ils foulent les raiſins, voire comme i'ai veu, les patrouillent encor ainſi ſur les preſſoirs, ils trouveront qui s'y paſſe beaucoup

de choſes, leſquelles n'ont guere meilleure grace que ceſte maniere de maſchiller, accouſtumee aux femmes Ameriquaines. Que ſi on dit là deſſus, voire, mais le vin en cuvant & bouillant iette toute ceſte ordure : ie reſpons que noſtre *caou-in* ſe purge auſſi, & partant, quant à ce point, qu'il y a meſme raiſon de l'un à l'autre.

CHAPITRE X.

Des animaux, venaisons, gros lezards, ſerpents & autres beſtes monſtrueuſes de l'Amerique.

IE'ADVERTIRAY en un mot, au commencement de ce chapitre, que pour l'eſgard des animaux à quatre pieds, non ſeulement en general, & ſans exception, il ne s'en trouve pas un ſeul en ceſte terre du Breſil en l'Amerique, qui en tout & par tout ſoit ſemblable aux noſtres : mais qu'auſſi nos *Toüoupinambaoults* n'en nourriſſent que bien rarement de domeſtiques. Pour doncques deſcrire les beſtes ſauvages de leur pays, leſquelles quant au genre ſont nommees par eux *Soo*, ie commenceray par celles qui ſont bonnes à manger. La premiére & plus commune eſt une qu'ils appellent *Tapirouſſou*, laquelle ayant le poil rougeaſtre, & aſſez long, eſt preſque de la grandeur, groſſeur & forme d'une vache : toutesfois ne portant point de cornes, ayant le col plus court, les aureilles plus longues & pendantes, les iambes plus ſeiches & delïees, le pied non fendu, ains de la propre forme de celuy d'un aſne, on peut dire que participant de l'un & de l'autre elle eſt demie vache & demie aſne. Neantmoins elle differe encore entierement de tous les deux, tant de la queue

qu'elle a fort courte (& notez en ceſt endroit qu'il ſe trouve beaucoup de beſtes en l'Amerique qui n'en ont point du tout) que des dents, leſquelles elle a beaucoup plus trenchantes & aigues : cependant pour cela, n'ayant aucune reſiſtance que la fuite, elle n'eſt nullement dangereuſe. Les ſauvages la tuent, comme pluſieurs autres, à coups de fleſches; ou la prennent à des chauſſes trapes & autres engins qu'ils font aſſez induſtrieuſement.

Au reſte, ceſt animal, à cauſe de ſa peau, eſt merveilleuſement eſtimé d'eux : car, quand ils l'eſcorchent, coupans en rond tout le cuir du dos, apres qu'il eſt bien ſec, ils en font des rondelles auſſi grandes que le fond d'un moyen tonneau, leſquelles leur ſervent à ſouſtenir les coups de fleſches de leurs ennemis quand ils vont en guerre. Et de faict, ceſte peau ainſi feichee & accouſtree eſt ſi dure, que ie ne crois pas qu'il y ait fleſche, tant rudement deſcochee fuſt-elle, qui la ſceuſt percer. Ie rapportois en France par ſingularité deux de ces targes, mais quant à noſtre retour, la famine nous print ſur mer, apres que tous nos vivres furent faillis, & que les guenons, perroquets & autres animaux que nous apportions de ce pays là nous eurent ſervi de nourriture, encore nous fallut-il manger nos rondelles grillees ſur les charbons, voire, comme ie diray en ſon lieu, tous les autres cuirs & toutes les peaux que nous avions dans noſtre vaiſſeau.

Touchant la chair de ce *Tapiroußou*, elle a preſque le meſme gouſt q'celle de bœuf : mais quant à la façon de la cuire & appreſter, nos ſauvages, à leur mode, la font ordinairement *boucaner*. Et parce que i'ay ia touché cy devant, & faudra encore que ie reitere ſouvent cy apres ceſte façon de parler *boucaner*:

à fin de ne tenir plus le lecteur en ſuſpens, tout auſſi que l'occaſion ſe preſente icy maintenant bien à propos, ie veux declarer quelle en eſt la maniere.

Nos Ameriquains doncques, fichans aſſez avant dans terre quatre fourches de bois, auſſi groſſes que le bras, diſtantes en quarré d'environ trois pieds, & egalement hautes eſlevees de deux & demi, mettans ſur icelles des baſtons à travers, à un pouce ou deux doigts pres l'un de l'autre, font de ceſte façon une grande grille de bois, laquelle en leur langage ils appellent *Boucan*. Tellement qu'en ayant pluſieurs plantez en leurs maiſons, ceux d'entre eux qui ont de la chair, la mettans deſſus par pieces, & avec du bois bien ſec, qui ne rend pas beaucoup de fumee, faiſant un petit feu lent deſſous, en la tournant & retournant de demi quart en demi quart d'heure, la laiſſent ainſi cuire autant de temps qu'il leur plaiſt. Et meſmes parce que ne fallans pas leurs viandes pour les garder, comme nous faiſons par deça, ils n'ont autre moyen de les conſerver ſinon les faire cuire. S'ils avoyent prins en un iour trente beſtes fauves, ou autres telles que nous les deſcrirons en ce chapitre, à fin d'éviter qu'elles ne s'empuantiſſent, elles ſeront incontinent toutes miſes par pieces ſur le boucan : de maniere qu'ainſi que i'ay dit, les virans & revirans ſouvent ſur iceluy, ils les y laiſſeront quelques fois plus de vingt-quatre heures, & iuſques à ce que le milieu & tout aupres des os ſoit auſſi cuict que le dehors. Ainſi font-ils des poiſſons, deſquels meſmes quand ils ont grande quantité (& nommément de ceux qu'ils appellent *Pirapa-rati*, qui ſont francs milets, dont ie parleray encore ailleurs) apres qu'ils ſont bien ſecs, ils en font de la farine. Brief, ces *Boucans* leur ſervans de falloirs, de crochets et de garde-manger, vous n'iriez guere en

leurs villages que vous ne les viſſiez garnis, non ſeulement de venaiſons ou de poiſſons, mais auſſi le plus ſouvent (comme nous verrons cy apres) vous les trouveriez couverts tant de cuiſſes, bras, iambes que autres groſſes pieces de chair humaine des priſonniers de guerre qu'ils tuent & mangent ordinairement. Voila quant au *Boucan & Boucannerie*, c'eſt à dire roſtiſſerie de nos Ameriquains : leſquels au reſte (ſauf la reverence de celuy qui a auſtrement eſcrit) ne laiſſent pas, quand il leur plaiſt, de faire bouillir leurs viandes.

Or, à fin de pourſuyvre la deſcription de leurs animaux, les plus gros qu'ils ayent apres l'aſne-vache, dont nous venons de parler, ſont certaines eſpeces, voirement de cerfs & de biches qu'ils appellent *Seouaſſous* : mais outre qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ſoyent ſi grans que les noſtres, & que leurs cornes auſſi ſoyent ſans comparaiſon plus petites, encore different-ils en cela qu'ils ont le poil auſſi grand que celuy des chevres de par deça.

Quant au ſanglier de ce pays la, lequel les ſauvages nomment *Taiaſſou*, combien qu'il ſoit de forme ſemblable à ceux de nos foreſts, & qu'il ait ainſi le corps, la teſte, les oreilles, iambes & pieds : meſmes auſſi les dents fort longues, crochues, pointues, & par conſequent tres dangereuſes, tant y a qu'outre qu'il eſt beaucoup plus maigre & deſcharné, & qu'il a ſon grongnement & cri effroyable, encore a-il une auſtre difformité eſtrange : aſſavoir naturellement un pertuis ſur le dos par ou (ainſi q'i'ay dit que le *marſouin* a ſur la teſte) il ſouffle, reſpire & prend vent quand il veut. Et à fin qu'on ne trouve cela ſi eſtrange, celuy qui a eſcrit l'*Hiſtoire generale des Indes* dit qu'il y a auſſi au pays de Nicaragua, pres du royaume de la

nouvelle Eſpagne, des porcs qui ont le nombril ſur l'eſchine, qui ſont pour certain de la meſme eſpéce que ceux que ie viens de deſcrire. Les trois ſuſdits animaux, aſſavoir le Tapirouſſou, le Seouaſſou, & Taiaſſou ſont les plus gros de ceſte terre du Breſil.

Paſſant donc outre aux autres ſauvagines de nos Ameriquains, ils ont une beſte rouſſe qu'ils nomment *agouti*, de la grandeur d'un cochon d'un mois, laquelle a le pied fourchu, la queüe fort courte, le muſeau & les oreilles preſque comme celles d'un lievre, & eſt fort bonne à manger.

D'autres, de deux ou trois eſpeces, qu'ils appellent *Tapitis*, tous aſſez ſemblables à nos lievres, & quaſi de meſme gouſt : mais quant au poil, ils l'ont plus rougeaſtre.

Ils prennent ſemblablement par les bois certains rats, gros comme eſcurieux & preſque de meſme poil roux, leſquels ont la chair auſſi delicate que celle des connils de garenne.

Pag, ou *pague* (car on ne peut pas bien diſcerner lequel des deux ils proferent) eſt un animal de la grandeur d'un moyen chien braque, a la teſte bigerre & fort mal faite, la chair preſque de meſme gouſt que celle de veau : & quant à ſa peau, eſtant fort belle & tachetee de blanc, gris & noir, ſi on en avoit par deça, elle ſeroit fort riche & bien eſtimee en fourreure.

Il s'en voit un autre de la forme d'un putoy, & de poil ainſi griſaſtre, lequel les ſauvages nomment *Sarigoy* : mais parce qu'il put auſſi, eux n'en mangent pas volontiers. Toutesfois nous autres en ayant eſcorchez quelques-uns, & cognus que c'eſtoit ſeulement la graiſſe qu'ils ont ſur les rongnons qui leur rend ceſte mauvaiſe odeur, apres leur avoir oſtee, nous ne

laiſſions pas d'en manger : & de fait la chair en eſt tendre & bonne.

Quant au *Tatou* de ceſte terre du Breſil, ceſt animal (comme les heriſſons par deçà) ſans pouvoir courir ſi viſte que pluſieurs autres, ſe traiſne ordinairement par les buiſſons : mais en recompenſe il eſt tellement armé, & tout couvert d'eſcailles ſi fortes & ſi dures, que ie ne croy pas qu'un coup d'eſpee luy fiſt rien : & meſmes quand il eſt eſcorché, les eſcailles iouans & ſe manians avec la peau (de laquelle les ſauvages font de petits coſnns qu'ils appellent *Caramemo*), vous diriez, la voyant pliee, que c'eſt un gantelet d'armes : la chair en eſt blanche & d'aſſez bonne ſaveur. Mais quant à ſa forme, qu'il ſoit ſi haut monté ſur ſes quatre iambes que celuy que Belon a repreſenté par portrait à la fin du troiſieme livre de ſes obſervations (lequel toutesfois il nomme *Tatou* du Breſil), ie n'en ay point veu de ſemblable en ce pays là.

Or outre tous les ſuſdits animaux qui ſont les plus communs pour le vivre de nos Ameriquains : encores mangent-ils des crocodiles, qu'ils nomment *Iacaré*, gros comme la cuiſſe de l'homme, & longs à l'avenant : mais tant s'en faut qu'ils ſoyent dangereux, qu'au contraire i'ay veu pluſieurs fois les ſauvages en rapporter tous en vie en leurs maiſons, à l'entour deſquels leurs petits enfans ſe iouoyent ſans qu'ils leur fiſſent nul mal. Neantmoins i'ay ouy dire aux vieillards qu'allans par pays ils ſont quelquefois aſſaillis, & ont fort affaire de ſe deffendre à grans coups de fleſches contre une ſorte de *Iacaré*, grans & monſtrueux : leſquels les apercevans & ſentans venir de loin, ſortent d'entre les roſeaux des lieux aquatiques où ils font leurs repaires.

Et à ce propos, outre ce que Pline & autres recitent de ceux du Nil en Egypte, celuy qui a eſcrit *l'Hiſtoire generale des Indes*, dit qu'on a tué des crocodiles, en ces pays-là, pres la ville de Panama, qui avoyent plus de cent pieds de long : qui eſt une choſe preſque incroyable. I'ay remarqué en ces moyens que i'ay veu, qu'ils ont la gueule fort fenduë, les cuiſſes hautes, la queue non ronde ny pointue, ains plate & deſliee par le bout. Mais il faut que ie confeſſe que ie n'ay point bien pris garde ſi, ainſi qu'on tient communement, ils remuent la maſchoire de deſſus.

Nos Ameriquains, au ſurplus, prennent des lezards qu'ils appellent *Touous*, non pas verds, ainſi que ſont les noſtres, ains gris & ayans la peau licee, comme nos petites lezardes : mais quoy qu'ils ſoyent longs de quatre à cinq pieds, gros de meſme, & de forme hideuſe à voir, tant y a neantmoins que ſe tenant ordinairement ſur les rivages des fleuves & lieux marescageux comme les grenouilles, auſſi ne ſont-ils non plus dangereux. Et diray plus, qu'eſtant eſcorchez, eſtripez, nettoyez & bien cuicts (la chair en eſtant auſſi blanche, delicate, tendre & ſavoureuſe que le blanc d'un chapon), c'eſt l'une des bonnes viandes que i'ay mangé en l'Amerique. Vray eſt que du commencement i'avois cela en horreur, mais apres que i'en eus taſté, en matiere de viandes, ie ne chantois que de lezards.

Semblablement, nos *Toüoupinambaoults* ont certains gros crapaux, leſquels *Boucanez* avec la peau, les tripes & les boyaux leur ſervent de nourriture. Partant attendu que nos medecins enſeignent, & que chacun tient auſſi par deça, que la chair, ſang & generalement le tout du crapau eſt mortel, ſans

que ie diſe autre choſe de ceux de ceſte terre du Breſil que ce que i'en viens de toucher, le lecteur pourra de la aiſement recueillir qu'a cauſe de la temperature du pays (ou peut-eſtre pour autre raiſon que i'ignore) ils ne ſont vilains, venimeux ni dangereux comme les noſtres.

Ils mangent au ſemblable des ſerpens gros comme le bras & longs d'une aune de Paris : & memes i'ay veu les ſauvages en traiſner & apporter (comme i'ay dit qu'ils font des crocodiles), d'une ſorte de riollee de noir & de rouge, leſquels encor tous en vie ils iettoyent au milieu de leurs maiſons parmi leurs femmes & enfans qui, au lieu d'en avoir peur, les manioyent à pleines mains. Ils appreſtent & font cuire par tronçons ces groſſes anguilles terreſtres : mais pour en dire ce que i'en ſçay, c'eſt une viande fort fade & doucaſtre.

Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent d'autres ſortes de ſerpens, & principalement dans les rivieres où il s'en trouve de longs & deſliez, auſſi verts que porrees, la piqueure deſquels eſt fort venimeuſe : mais auſſi par le recit ſuyvant vous pourrez entendre qu'outre ces *Toüoux* dont i'ay tantoſt parlé, il ſe trouve par les bois une eſpece d'autres gros lezards qui ſont tres dangereux.

Comme donc deux autres François & moy fiſmes un iour ceſte faute de nous mettre en chemin pour viſiter le pays ſans (ſelon la couſtume) avoir des ſauvages pour guides, nous eſtans eſgarez par les bois, ainſi que nous allions le long d'une profonde vallee, entendans le bruit et le trac d'une beſte qui venoit à nous, penſans que ce fuſt quelque ſauvage, ſans nous en ſoucier ni laiſſer d'aller, nous n'en fiſmes pas autre cas. Mais tout incontinent à dextre, & à environ trente pas de nous, voyant ſur le coſtau un lezard

beaucoup plus gros que le corps d'un homme & long de ſix à ſept pieds, lequel paroiſſant couvert d'eſcailles blanchaſtres, aſpres & raboteuſes comme coquilles d'huiſtres, l'un des pieds devant levé, la teſte hauſſee & les yeux eſtincelans, s'arreſta tout court pour nous regarder. Quoy voyans & n'ayans lors pas un ſeul de nous arquebuſes ni piſtoles, ains ſeulement nos eſpees, & à la maniere des ſauvages, chacun l'arc & les ſleſches en la main (armes qui ne nous pouvoyent pas beaucoup ſervir contre ce furieux animal ſi bien armé), craignans neantmoins ſi nous nous enfuyions qu'il ne courruſt plus fort que nous, & que nous ayant attrappez il ne nous engloutiſt & devoraſt : fort eſtonnez que nous fuſmes en nous regardans l'un l'autre, nous demeuraſmes ainſi tous cois en une place. Ainſi apres que ce monſtrueux & eſpouvantable lezard, en ouvrant la gueule, & a cauſe de la grande chaleur qu'il faiſoit (car le ſoleil luiſoit & eſtoit lors environ midi), fouſſlant ſi fort que nous l'entendions bien aiſement, nous eut contemplé pres d'un quart d'heure, ſe retournant tout à coup, & faiſant plus grand bruit & fracaſſement de feuilles & de branches par où il paſſoit, que ne feroit un cerf courant dans une foreſt, il s'enfuit contre mont. Partant nous, qui ayans eu l'une de nos peurs, n'avions garde de courir apres, en louant Dieu qui nous avoit delivrez de ce danger, nous paſſaſmes outre. I'ay penſé depuis, ſuyvant l'opinion de ceux qui diſent que le lezard ſe delecte à la face de l'homme, que ceſtuy la avoit prins auſſi grand plaiſir de nous regarder que nous avions eu peur à le contempler.

Outre plus, il y a en ce pays la une beſte raviſſante que les ſauvages nomment *Ian-ou-are*, laquelle eſt preſque auſſi haute en iambes et legere à courir qu'un

levrier : mais comme elle a de grands poils à l'entour du menton, & la peau fort belle & bigarree comme celle d'une once, auſſi en tout le reſte luy reſſemble-elle bien fort. Les ſauvages, non ſans cauſe, craignent merveilleuſement ceſte beſte : car vivant de proye, comme le lion, ſi elle les peut attrapper, elle ne faut point de les tuer, puis les deſchirer par pieces & les manger. Et de leur coſté auſſi comme ils ſont cruels & vindicatifs contre toute choſe qui leur nuit, quand ils en peuvent prendre quelques-unes aux chauſſes-trapes (ce qu'ils font ſouvent) ne leur pouvans pis faire, ils les dardent & meurtriſſent à coups de fleſches, & les font ainſi longuement languir dans les foſſes où elles ſont tombees, avant que les achever de tuer. Et à fin qu'on entende mieux comment ceſte beſte les accouſtre : un iour que cinq ou ſix autres François & moy nous paſſions par la grande iſle, les ſauvages du lieu nous advertiſſans que nous nous donniſſions garde du *Ian-ou-are* nous dirent qu'il avoit ceſte ſemaine là mangé trois perſonnes en l'un de leurs villages.

Au ſurplus, il y a grande abondance de ces petites guenons noires, que les ſauvages nomment *Cay*, en ceſte terre du Breſil : mais parce qu'il s'en voit aſſez par deçà, ie n'en feray icy autre deſcription. Bien diray-ie toutesfois qu'eſtant par les bois en ce pays là, leur naturel eſtant tel de ne bouger guére de deſſus certains arbres, qui portent un fruict ayant gouſſes preſque comme nos groſſes febves de quoy elles ſe nourriſſent, s'y aſſemblans ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluye (ainſi que font quelques fois les chats ſur les toits par deçà), c'eſt un plaiſir de les ouyr crier & mener leurs ſabbats ſur ces arbres.

Au reſte ceſt animal n'en portant qu'un d'une ventree, le petit a ceſte induſtrie de nature, que ſitoſt qu'il eſt hors du ventre, embraſſant & tenant ferme le col du pere ou de la mere : s'ils ſe voyent pourſuivis des chaſſeurs, ſautant de branche en branche, ils le ſauvent en ceſte façon. Tellement qu'à cauſe de cela les ſauvages n'en pouvans ayſément prendre ni ieunes ni vieilles, ils n'ont autre moyen de les avoir ſinon qu'à coups de fleſches ou de matterats les abbattre de deſſus les arbres : d'où tombans eſtourdies & quelques fois bien blecees, apres qu'ils les ont gueries & un peu apprivoiſees en leurs maiſons, ils les changent à quelques marchandiſes avec les eſtrangers qui voyagent par dela. Ie dis nommement apprivoiſees, car du commencement que ces guenons ſont priſes, elles ſont ſi farouches que mordans les doigts, voire tranſperçant de part en part avec les dents les mains de ceux qui les tiennent, de la douleur qu'on ſent on eſt contraint à tous coups de les aſſommer pour leur faire laſcher prinſe.

Il ſe trouve auſſi en ceſte terre du Breſil, un marmot, que les ſauvages appellent *Sagouin*, non plus gros qu'un eſcurieu, & de ſemblable poil roux : mais quant à ſa figure, ayant le muſſle, le col, & le devant & preſque tout le reſte ainſi que le Lion : fier qu'il eſt de meſme, c'eſt le plus ioli petit animal que i'aye veu par dela. Et de fait, s'il eſtoit auſſi aiſé à repaſſer la mer qu'eſt la guenon, il ſeroit beaucoup plus eſtimé : mais outre qu'il eſt ſi delicat qu'il ne peut ſupporter le branlement du navire ſur mer, encor eſt-il ſi glorieux que pour peu de faſcherie qu'on luy face, il ſe laiſſe mourir de deſpit. Cependant il s'en voit quelques uns par-deça, & croy que c'eſt de ceſte beſte de quoy Marot fait mention, quand introduiſant

ſon ſerviteur Fripelipes parlant à un nommé Sagon qui l'avoit blaſmé, il dit ainſi,

Combien que Sagou ſoit un mot
Et le nom d'un petit marmot.

Or combien que ie confeſſe (nonobſtant ma curioſité) n'avoir point ſi bien remarqué tous les animaux de ceſte terre d'Amerique que ie deſirerois, ſi eſt ce neant moins que pour y mettre fin i'en veux encores deſcrire deux, leſquels ſur tous les autres ſont de forme eſtrange & bigerre.

Le plus gros que les ſauvages appellent *Hay*, eſt de la grandeur d'un gros chien barbet & a la face ainſi que la guenon, approchante de celle de l'homme, le ventre pendant comme celuy d'une truye pleine de cochons, le poil gris enfumé ainſi que laine de mouton noir, la queue fort courte, les iambes velues comme celles d'un ours, & les griffes fort longues.

Et quoy que quand il eſt par les bois il ſoit fort farouche, tant y a qu'eſtans prins il n'eſt pas malaiſé a apprivoiſer. Vray eſt qu'a cauſe de ſes griffes nos *Toüoupinambaoults*, touſiours nuds qu'ils ſont, ne prennent pas grand plaiſir de ſe iouer avec luy. Mais au demeurant (choſe qui ſemblera poſſible fabuleuſe) i'ay entendu non ſeulement des ſauvages, mais auſſi des truchemens qui avoyent demeuré long temps en ce pays la, que iamais homme, ni par les champs, ni a la maiſon, ne vid manger ceſt animal : tellement qu'aucuns eſtiment qu'il vit du vent.

L'autre, dont ie veux auſſi parler, lequel les ſauvages nomment *Coati*, eſt de la hauteur d'un grand lievre, a le poil court, poli et tachete, les oreilles petites, droites & pointues: mais quant à la teſte, outre qu'elle n'eſt gueres groſſe, ayant depuis les yeux un

groin long de plus d'un pied, rond comme un baſton, & s'eſtreſſiſſant tout à coup, ſans qu'il ſoit plus gros par le haut qu'aupres de la bouche (laquelle auſſi il a ſi petite qu'a peine y mettroit-on le bout du petit doigt) ce muſeau, di-ie, reſſemblant le bourdon ou le chalumeau d'une cornemuſe, il n'eſt pas poſſible d'en voir un plus bigerre, ni de plus monſtrueuſe façon. Davantage parce que quand ceſte beſte eſt prinſe, elle ſe tient les quatre pieds serrez enſemble, & par ce moyen panche touſiours d'un coſté ou d'autre, ou ſe laiſſe tomber tout à plat, on ne la ſçauroit ni faire tenir debout, ni manger, ſi ce n'eſt quelques fourmis, de quoy auſſi elle vit ordinairement par les bois. Environ huict mois apres que nous fuſmes arrivez en l'iſle où ſe tenoit Villegagnon, les ſauvages nous apporterent un de ces *coati*, lequel à cauſe de la nouvelleté fut autant admiré d'un chacun de nous que vous pouvez penſer. Et de faict (comme i'ay dit) eſtant eſtrangement defectueux, eu eſgard à ceux de noſtre Europe, i'ay ſouvent prié un nommé Iean Gardien, de noſtre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant ceſtuy là que beaucoup d'autres, non ſeulement rares, mais auſſi du tout incongnus par deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne ſe voulut iamais adonner.

CHAPITRE XI

De la varieté des oyſeaux de l'Amerique, tous differens des noſtres : enſemble des groſſes chauve-ſouris, abeilles, mouſches, mouſchillons, & autres vermines eſtranges de ce pays-là.

Ie commenceray auſſi ce chapitre des oiſeaux (leſquels en general nos *Toüoupinambaoults* appellent *oura*) par ceux qui ſont bons à manger. Et premierement diray, qu'ils ont grande quantité de ces groſſes poules que nous appellons d'Indes, leſquelles eux nomment *Arignan-ouſſou:* comme auſſi depuis que les Portugais ont frequenté ce pays là, ils leur ont donné l'engeance des petites poules communes, qu'ils nomment *Arignan-miri,* deſquelles ils n'avoyent point auparavant. Toutesfois, comme i'ay dit quelque part, encore qu'ils facent cas des blanches pour avoir les plumes, à fin de les teindre en rouge & de s'en parer le corps, tant y a qu'ils ne mangent gueres ni des unes ni des autres. Et meſmes eſtimans entr'eux que les œufs qu'ils nomment *Arignan-ropia,* ſoyent poiſons : quand ils nous en voyoient humer, ils en eſtoyent non ſeulement bien esbahis, mais auſſi, diſoyent-ils, ne pouvans avoir la patience de les laiſſer couver, c'eſt trop grande gourmandiſe à vous, qu'en mangeant un œuf, il faille que vous mangiez une poule. Partant ne tenant gueres plus de conte de

leurs poules que d'oiſeaux ſauvages, les laiſſans pondre où bon leur ſemble, elles amenent le plus ſouvent leurs pouſſins des bois & buiſſons où elles ont couvé: tellement que les femmes ſauvages n'ont pas tant peine d'eſlever les petits d'Indets avec des moyeufs d'œufs qu'on en a par deçà. Et de faict, les poules multiplient de telle façon en ce pays là, qu'il y a de tels endroits & tels villages, des moins frequentez par les eſtrangers, où pour un couſteau de la valeur d'un carolus, on aura une poule d'Inde, & pour un de deux liards, ou pour cinq ou ſix haims à peſcher, trois ou quatre des petites communes.

Or avec ces deux ſortes de poulailles nos ſauvages nourriſſent domeſtiquement des cannes d'Indes, qu'ils appellent *Upec*, mais parce que nos pauvres *Toüoupinambaoults* ont ceſte folle opinion enracinee en la cervelle, que s'ils mangeoyent de ceſt animal qui marche ſi peſamment, cela les empeſcheroit de courir quand ils ſeroyent chaſſez & pourſuyvis de leurs ennemis, il ſera bien habile qui leur en ſera taſter : s'abſtenans, pour meſme cauſe, de toutes beſtes qui vont lentement, & meſmes des poiſſons, comme les rayes & autres qui ne nagent pas vite.

Quant aux oyſeaux ſauvages, il s'en prend par les bois de gros comme chappons, et de trois ſortes, que les Breſiliens nomment *Iacoutin*, *Iacoupen* & *Iacouuaſſou*, leſquels ont tous le plumage noir & gris : mais quant à leur gouſt comme ie croy que ce ſont eſpeces de faiſans, auſſi puis-ie aſſeurer qu'il n'eſt pas poſſible de manger de meilleures viandes que ces Iacous.

Ils en ont encore de deux ſortes d'excellens qu'ils appellent *Mouton*, leſquels ſont auſſi gros que paons, & de meſme plumage que les ſuſdits : toutesfois ceux-ci ſont rares & s'en trouve peu.

Mocacoüa & *Ynambou-ouassou* ſont deux eſpeces de perdrix auſſi groſſes que nos oyes, & ont meſme gouſt que les precedens.

Comme auſſi les trois ſuivans ſont : aſſavoi *Ynamboumiri*, de meſme grandeur que nos perdrix : *Pegaſſou* de la groſſeur d'un ramier, & *paicacu* comme une tourterelle.

Ainſi pour abreger, laiſſant à parler de gibier qui ſe trouve en grande abondance, tant par les bois que ſur les rivages de la mer, marets & fleuves d'eau douce, ie viendray aux oyſeaux leſquels ne ſont pas ſi communs à manger en ceſte terre du Breſil. Entre autres, il y en a deux de meſme grandeur, ou peu s'en faut, aſſavoir plus gros qu'un corbeau, leſquels ainſi que preſque tous les oyſeaux de l'Amerique, ont les pieds & becs crochus comme les perroquets, au nombre deſquels on les pourroit mettre. Mais quant au plumage (comme vous meſme iugerez apres l'avoir entendu) ne croyans pas qu'en tout le monde univerſel il ſe puiſſe trouver oyſeaux de plus eſmerveillable beauté, auſſi en les conſiderant y a il bien de quoy, non pas magnifier nature comme font les prophanes, mais l'excellent & admirable createur d'iceux.

Pour donc en faire la preuve, le premier que les ſauvages appellent *Arat*, ayant les plumes des ailes & celles de la queüe, qu'il a longues de pied et demi, moitié auſſi rouges que fine eſcarlate, & l'autre moitié (la tige au milieu de chaque plume separant touſiours les couleurs oppoſites des deux coſtez) de couleur celeſte auſſi eſtincelante que le plus fin eſcarlatin qui ſe puiſſe voir, & au ſurplus tout le reſte du corps azuré : quand ceſt oyſeau eſt au ſoleil, où il ſe tient ordinairement, il n'y a œil qui ſe puiſſe laſſer de le regarder.

L'autre nommé *Canidé*, ayant tout le plumage ſous le ventre & à l'entour du col auſſi iaune que fin or: le deſſus du dos, les aiſles & la queüe, d'un bleu ſi naif qu'il n'eſt pas poſſible de plus, eſtant advis qu'il ſoit veſtu d'une toile d'or par deſſus, & emmantelé de damas violet figuré par deſſus, on eſt ravi de telle beauté.

Les ſauvages en leurs chanſons, font communément mention de ce dernier, diſans & repetans ſouvent en ceſte façon: *Canidé-ioune, canidé-ioune heuraouech*: c'eſt à dire, un oyſeau iaune, un oyſeau iaune, etc., car *ioune* ou *ioup* veut dire iaune en leur langage. Et au ſurplus, combien que ces deux oyſeaux ne ſoyent pas domeſtiques, eſtant neantmoins plus couſtumierement ſur les grands arbres au milieu des villages que parmi les bois, nos *Toüoupinambaoults* les plumans ſoigneuſement trois ou quatre fois l'année, font (comme i'ay dit ailleurs) fort proprement des robes, bonnets, bracelets, garnitures d'eſpees de bois & autres choſes de ces belles plumes, dont ils ſe parent le corps. I'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches: & ſurtout de ces grandes queües que i'ay dit eſtre ſi bien naturellement diverſifiées de rouge & de couleur celeſte: mais à mon retour paſſant à Paris, un quidam de chez le Roy, auquel ie les monſtray, ne ceſſa iamais que par importunité il ne les euſt de moy.

Quant aux perroquets il s'en trouve de trois ou quatre ſortes en ceſte terre du Breſil: mais quant aux plus gros & plus beaux, que les ſauvages appellent *Aiourous*, leſquels ont la teſte riolee de iaune, rouge & violet, le bout des aiſles incarnat, la queüe longue & iaune, & tout le reſte du corps vert, il ne s'en repaſſe pas beaucoup par deçà: & toutesfois outre la

beauté du plumage, quand ils ſont apprins, ce ſont ceux qui parlent le mieux, & par conſequent où il y auroit plus de plaiſir, & de faict un truchement me fit preſent d'un de ceſte ſorte, qu'il avait gardé trois ans, lequel proferoit ſi bien tant le ſauvage que le François, qu'en ne le voyant pas, vous n'euſſiez ſceu diſcerner ſa voix de celle d'un homme.

Mais c'eſtoit bien encor plus grande merveille d'un perroquet de ceſte eſpece, lequel une femme ſauvage avoit apprins en un village à deux lieues de noſtre iſle : car comme ſi ceſt oyſeau euſt eu entendement pour comprendre & diſtinguer ce que celle qui l'avoit nourri luy diſoit : quand nous paſſions par là elle nous diſoit en ſon langage, me voulez-vous donner un peigne ou un miroir, & ie feray tout maintenant en voſtre preſence chanter & danſer mon perroquet? Si la deſſus, pour en avoir le paſſe temps, nous luy baillions ce qu'elle demandoit, incontinent qu'elle avoit parlé à ceſt oyſeau, non ſeulement il ſe prenoit à ſauteler ſur la perche où il eſtoit, mais auſſi à cauſer, ſiffler et contrefaire les ſauvages quand ils vont en guerre, d'une façon incroyable : bref, quand bon ſembloit à ſa maiſtreſſe de luy dire, chante, il chantoit, & danſe, il danſoit. Que ſi au contraire il ne luy plaiſoit pas, & qu'on ne luy euſt rien voulu donner, ſi toſt qu'elle avoit dit un peu rudement à ceſt oyſeau, *augé*, c'eſt à dire ceſſe, ſe tenant tout coy ſans ſonner mot, quelque choſe que nous luy euſſions peu dire, il n'eſtoit pas lors en noſtre puiſſance de luy faire remuer pieds ni langue. Partant penſez que ſi les anciens Romains, leſquels, comme dit Pline, furent ſi ſages que de faire non ſeulement des funerailles ſomptueuſes au corbeau qui les ſaluoit nom par nom dans leur palais, mais auſſi firent perdre la

vie à celuy qui l'avoit tué, euſſent eu un perroquet ſi bien appris, comment ils en euſſent fait cas. Auſſi ceſte femme ſauvage l'appeloit ſon *Cherimbané*, c'eſt à dire, choſe que i'aime bien, le tenoit ſi cher que quand nous le luy demandions à vendre, & que c'eſt qu'elle en vouloit, elle reſpondoit par moquerie, *Mocaouaſſou*, c'eſt à dire une artillerie : tellement que nous ne le ſceuſmes iamais avoir d'elle.

La ſeconde eſpece de perroquets appelez *Marganaz* par les ſauvages, qui ſont de ceux qu'on apporte & qu'on voit plus communément en France, n'eſt pas en grande eſtime entre eux : & de faict les ayans par-delà en auſſi grande abondance que nous avons ici les pigeons, quoy que la chair en ſoit un peu dure, neantmoins parcequ'elle a le gouſt de la perdrix, nous en mangions ſouvent & tant qu'il nous plaiſoit.

La troiſieme ſorte de perroquets, nommez *Toüs* par les ſauvages, & par les mariniers de Normandie *moiſſons*, ne ſont pas plus gros qu'eſtourneaux : mais quant au plumage, excepté la queüe qu'ils ont fort longue & entremeſlee de iaune, ils ont le corps auſſi entierement vert que porree.

Au reſte, avant que finir ce propos des perroquets, me reſſouvenant de ce que quelqu'un dit en ſa coſmographie, qu'à fin que les ſerpens ne mangent leurs œufs ils font leurs nids pendus à une branche d'arbre, ie diray, en paſſant, qu'ayant veu le contraire en ceux de la terre du Breſil, qui les font tous en des creux d'arbres, en rond & aſſez durs, i'eſtime que c'a eſté une faribole et conte fait à plaiſir à l'auteur de ce livre.

Les autres oyſeaux du pays de nos Ameriquains ſont, en premier lieu, celuy qu'ils appellent *Toucan* (dont à autre propos i'ay fait mention ci-deſſus) lequel

eſt de la groſſeur d'un ramier, & a tout le plumage, excepté le poictral, auſſi noir qu'une corneille. Mais ce poictral (comme i'ay auſſi dit ailleurs) eſtant l'environ quatre doigts de longueur & trois de largeur, plus iaune que ſaffran, & bordé de rouge par le bas : eſcorché qu'il eſt par les ſauvages, outre qu'il leur ſert, tant pour s'en couvrir et parer les ioües qu'autres parties du corps, encore parce qu'ils en portent ordinairement quand ils danſent, & pour ceſte cauſe le nomment *Toucantabouracé*, c'eſt à dire plume pour danſer, ils en font plus d'eſtime. Toutesfois, en ayans grande quantité, ils ne font point de difficulté d'en bailler & changer à la marchandiſe que les François & Portugois qui trafiquent par delà leur portent.

Outre plus, ceſt oyſeau *Toucan* ayant le bec plus long que tout le corps, & gros en proportion, ſans luy parangonner ni oppoſer celuy de grue, qui n'eſt rien en comparaiſon, il le faut tenir non ſeulement pour le bec des becs, mais auſſi pour le plus prodigieux & monſtrueux qui ſe puiſſe trouver entre tous les oyſeaux de l'univers. Tellement que ce n'eſt point ſans raiſon que Belon, en ayant recouvré un, l'a par ſingularité fait pourtraire à la fin de ſon troiſieme livre des oyſeaux : car combien qu'il ne le nomme point, ſi eſt-ce ſans doute que ce qui eſt là repreſenté ſe doit entendre du bec de noſtre *Toucan*.

Il y en a un d'autre eſpece en ceſte terre du Breſil, lequel eſt de la groſſeur d'un merle, & ainſi noir, fors la poitrine qu'il a rouge comme ſang de bœuf : laquelle les ſauvages eſcorchent comme la precedent, & appellent ceſt oyſeau *Panan*.

Un autre de la groſſeur d'une grive qu'ils nomment *Quiampian*, lequel ſans rien excepter a le plumage auſſi entierement rouge que eſcarlate.

Mais pour une ſinguliere merveille, & chef-d'œuvre de petiteſſe, il n'en faut pas omettre un que les ſauvages nomment *Gonambuck*, de plumage blanchaſtre & luiſant, lequel combien qu'il n'ait pas le corps plus gros qu'un frelon ou qu'un cerf-volant, triomphe neantmoins de chanter : tellement que ce tres petit oyſelet, ne bougeant gueres de deſſus ce gros mil que nos Ameriquains appellent *Avati*, ou ſur autres grandes herbes, ayant le bec & le goſier touſiours ouverts, ſi on ne l'oyoit & voyoit par experience, on ne croiroit iamais que d'un ſi petit corps il peuſt ſortir un chant ſi franc & ſi haut, voire diray ſi clair & ſi net qu'il ne doit rien au roſſignol.

Au ſurplus, parce que ie ne pourrois pas ſpecifier par le menu tous les oyſeaux qu'on voit en ceſte terre du Breſil, leſquels non ſeulement different en eſpeces à ceux de noſtre Europe, mais auſſi ſont d'autres varietez de couleurs, comme rouge, incarnat, violet, blanc, cendré, diapré de pourpre & autres : pour la fin i'en deſcriray un que les ſauvages (pour la cauſe que ie diray) ont en telle recommandation que non ſeulement ils feroyent bien marris de luy mal faire, mais auſſi s'ils ſçavoyent que quelqu'un en euſt tué de ceſte eſpece, ie croy qu'ils l'en feroyent repentir.

Ceſt oyſeau n'eſt pas plus gros qu'un pigeon, & de plumage gris cendré : mais au reſte le myſtere que ie veux toucher eſt qu'ayant la voix penetrante & encore plus piteuſe que celle du chat-huant : nos pauvres *Toüoupinambaoults* l'entendant auſſi crier plus ſouvent de nuict que de iour ont ceſte reſverie imprimee en leur cerveau, que leurs parens & amis treſpaſſez en ſigne de bonne adventure, & ſurtout pour les accourager à ſe porter vaillamment en guerre contre leurs ennemis, leur envoyent ces oyſeaux : ils croyent fer-

mement s'ils obſervent ce qui leur eſt ſignifié par ces augures que non ſeulement ils vaincront leurs ennemis en ce monde, mais, qui plus eſt, quand ils ſeront morts, que leurs ames ne faudront point d'aller trouver leurs predeceſſeurs derriere les montagnes pour danſer avec eux.

Ie couchay une fois en un village, appelé *Upec* par les François, où ſur le ſoir, oyant ainſi piteuſement chanter ces oyſeaux & voyant ces pauvres ſauvages ſi attentifs à les escouter, & ſachant auſſi la raiſon pourquoy, ie leur voulus remonſtrer leur folie : mais ainſi qu'en parlant à eux, ie me prins un peu à rire contre un François qui eſtoit avec moy, il y eut un vieillard qui aſſez rudement me dit : « Tais-toy & ne nous empeſche point d'ouyr les bonnes nouvelles que nos grans peres nous annoncent à preſent : car quand nous entendons ces oyſeaux, nous ſommes tous reſiouis, & recevons nouvelle force. » Partant ſans rien repliquer (car c'euſt eſté peine perdue), me reſſouvenant de ceux qui tiennent & enſeignent que les ames des treſpaſſez retournans de Purgatoire les viennent auſſi advertir de leur devoir, ie penſay que ce que font nos pauvres aveugles Ameriquains eſt encor plus ſupportable en ceſt endroit : car comme ie diray parlant de leur religion, combien qu'ils confeſſent l'immortalité des ames, tant y a neantmoins qu'ils n'en font pas là logez, de croire qu'apres qu'elles ſont ſeparées du corps elles reviennent, ains ſeulement diſent que ces oyſeaux ſont leurs meſſagers. Voilà ce que i'avois à dire touchant les oyſeaux de l'Amerique.

Il y a toutesfois encores des chauves ſouris en ce pays là preſque auſſi grandes que nos choucas, leſquelles entrans ordinairement la nuict dans les maiſons, ſi elles trouvent quelqu'un qui dorme les pieds deſ-

couverts, s'adreſſant touſiours principalement au gros orteil, elles ne faudront point d'en ſuccer le ſang: voire en tireront quelquefois plus d'un pot ſans qu'on en ſente rien. Tellement que quand on eſt reſveillé le matin, on eſt tout esbahi de voir le lict de cotton & la place aupres toute ſanglante : dequoy cependant les ſauvages s'appercevans, ſoit que cela advienne à un de leur nation ou à un eſtranger, ils ne s'en font que rire. Et de fait, moy-meſme ayant eſté quelquefois ainſi ſurprins, outre la mocquerie que i'en recevois, encore y avoit-il que ceſte extremité tendre au bout du gros orteil eſtant offensee (combien que la douleur ne fuſt pas grande), ie ne pouvois de deux ou trois iours me chauſſer qu'à peine. Ceux de Cumana, coſté de terre environ dix degrez au deçà de l'Equinoctial, ſont pareillement moleſtez de ces grandes & meſchantes chauves ſouris : auquel propos celuy qui a eſcrit l'*Hiſtoire generale des Indes* fait un plaiſant conte. « Il y avoit, dit-il, à Saint-Foy de Ciribici, un ſerviteur de moine qui avoit la pleureſie, duquel n'ayant peu trouver la veine pour le ſeigner, eſtant laiſſé pour mort, il vint de nuict une chauve ſouris, laquelle le mordit pres du talon qu'elle trouva deſcouvert, d'où elle tira tant de ſang que non ſeulement elle s'en ſaoula, mais auſſi laiſſant la veine ouverte, il en faillit autant de ſang qu'il eſtoit beſoin pour remettre le patient en ſanté. » Surquoy i'adiouſte, avec l'hiſtorien, que ce fuſt un plaiſant & gracieux chirurgien pour le pauvre malade. Tellement que nonobſtant la nuiſance que i'ay dit qu'on reçoit de ces grandes chauves ſouris de l'Amerique, ſi eſt-ce que ce dernier exemple monſtre qu'il s'en faut beaucoup qu'elles ſoyent ſi dangereuſes qu'eſtoyent ces oyſeaux malencontreux, nommez par les Grecs Striges, leſquels, comme dit

Ovide, *Faſtes*, liv. 6, ſuccoyent le ſang des enfans au berceau : à cauſe de quoy ce nom a eſté depuis donné aux ſorciers.

Quant aux abeilles de l'Amerique, n'eſtant pas ſemblables à celles de par deçà, ains reſſemblans mieux aux petites mouſches noires que nous avons en eſté, principalement au temps des raiſins, elles font leur miel & leur cire par les bois dans des creux d'arbre, eſquels les ſauvages ſçavent bien amaſſer l'un & l'autre. De façon que meſlez encores enſemble, appelans cela *Yra-Yetic*, car *Yra* eſt le miel & *Yetic* la cire, apres qu'ils les ont ſeparez, ils mangent le miel comme nous faiſons par deçà : & quant à la cire, laquelle eſt preſque auſſi noire que poix, ils la ſerrent en rouleaux gros comme le bras. Non pas toutesfois qu'ils en facent ny torches ny chandelles : car n'uſans point la nuict d'autre lumiere que de certains bois qui rend la flamme fort claire, ils ſe ſervent principalement de ceſte cire à eſtouper les groſſes cannes de bois où ils tiennent leurs plumaſſeries, à fin de les conſerver contre une certaine eſpece de papillons, leſquels autrement les gaſteroyent.

Et à fin auſſi que, tout d'un fil, ie deſcrive ces beſtioles, leſquelles ſont appelees par les ſauvages *Aravers*, n'eſtans pas plus groſſes que nos grillets, meſmes ſortans ainſi la nuict par troupes aupres du feu, ſi elles trouvent quelque choſe, elles ne faudront point de le ronger. Mais principalement outre ce qu'elles ſe iettoyent de telle façon ſur les collets & ſouliers de maroquins, que mangeans tout le deſſus, ceux qui en avoyent, les trouvoyent le matin à leur lever tous blancs & effleurez : encores y avoit-il cela, que ſi le ſoir nous laiſſions quelques poules ou autres volailles cuictes & mal ſerrees, ces *Aravers* les rongeans iuſ-

ques aux os, nous nous pouvions bien attendre de trouver le lendemain des anatomies.

Les fauvages ſont auſſi perſecutez en leurs perſonnes d'une autre petite verminette qu'ils nomment *Tou :* laquelle ſe trouvant parmi la terre, n'eſt pas du commencement, ſi groſſe qu'une petite puce, mais neantmoins ſe fichant, nommément ſous les ongles des pieds & des mains, où tout ſoudain, ainſi qu'un ciron, elle y engendre une demanjaiſon, ſi on n'eſt bien ſoigneux de la tirer. Se fourrant touſiours plus avant, elle deviendra dans peu de temps auſſi groſſe qu'un petit poix, tellement qu'on ne la pourra arracher qu'avec grande douleur. Et ne le ſentent pas ſeulement les fauvages qui vont tous nuds & tous deſchaux, attaints & moleſtez de cela, mais auſſi nous autres François, quelque bien veſtus & chauſſez que nous fuſſions, avions tant d'affaire de nous garder, que pour ma part (quelque ſoigneux que ie fuſſe d'y regarder ſouvent) on m'en a tiré de divers endroits plus de vingt pour un iour. Bref i'ay veu perſonnages pareſſeux d'y prendre garde eſtre tellement endommagez de ces tignes-puces, que non ſeulement ils en avoyent les mains, pieds & orteils gaſtés, mais meſme ſous les aiſſelles & autres parties tendres, ils eſtoyent tous couverts de petites boſſettes comme verrues provenantes de cela. Auſſi croy-ie pour certain que c'eſt ceſte petite beſtiole que l'hiſtorien des Indes occidentales appelle *Nigua :* laquelle ſemblablement, comme il dit, ſe trouve en l'Iſle Eſpagnolle, car voici ce qu'il en a eſcrit : « La *Nigua* eſt comme une petite puce qui ſaute : elle ayme fort la poudre : elle ne mord point ſinon ès pieds où elle ſe fourre entre la peau & la chair, & auſſitoſt elle iette des lentilles en plus grande quantité qu'on n'eſtimeroit, attendu ſa

petiteſſe : leſquelles en engendrent d'autres, & ſi on les y laiſſe ſans y mettre ordre, elles multiplient tant qu'on ne les peut chaſſer, ny remédier qu'avec le feu ou le fer : mais ſi on les oſte de bonne heure, elles font peu de mal. Aucuns Eſpagnols (adiouſte-il) en ont perdu les doigts des pieds, autres les pieds entiers. »

Or, pour y remedier, nos Ameriquains ſe frottent tant les bouts des orteils qu'autres parties où elles ſe veulent nicher, d'une huile rougeaſtre & eſpaiſſe, faite d'un fruict qu'ils nomment *Couroq*, lequel eſt preſque comme une chaſtaigne en l'eſcorce : ce qu'auſſi nous faiſions eſtans par delà. Et diray plus, que ceſt onguent eſt ſi ſouverain pour guerir les playes, caſſures & autres douleurs qui ſurviennent au corps humain, que nos ſauvages cognoiſſans ſa vertu, le tiennent auſſi precieux que font aucuns par deçà, ce qu'ils appellent la ſaincte huile. Auſſi le barbier du navire où nous repaſſaſmes en France, l'ayant experimentée en pluſieurs fortes en apporta dix ou douze grans pots pleins : & autant de graiſſe humaine qu'il avoit recueillie quand les ſauvages cuiſoyent & roſtiſſoyent leurs priſonniers de guerre, à la façon que ie diray en ſon lieu.

Davantage, l'air de ceſte terre du Breſil produit encore une ſorte de petits mouſchillons que les habitants d'icelles nomment *Yetin*, leſquels piquent ſi vivement, voire à travers de legers habillemens, qu'on diroit que ce ſont pointes d'eſguilles. Partant vous pouvez penſer quel paſſe-temps c'eſt de voir nos ſauvages tous nuds en eſtre pourſuyvis : car claquans des mains ſur leurs feſſes, cuiſſes, eſpaules, bras, & ſur tout leur corps, vous diriez lors que ce ſont chartiers finglans les chevaux avec leurs fouets.

I'adiouſteray encores qu'en remuant la terre & deſſous les pierres, en noſtre contrée du Breſil, on trouve des ſcorpions, leſquels, combien qu'ils ſoyent beaucoup plus petits que ceux qu'on voit en Provence, neantmoins pour cela ne laiſſent pas, comme ie l'ay experimenté, d'avoir leurs pointures venimeuſes & mortelles. Comme ainſi ſoit doncques que ceſt animal cerche les choſes nettes, advint qu'apres que i'eus un iour fait blanchir mon lict de cotton, l'ayant repandu en l'air, à la façon des ſauvages, il y eut un ſcorpion qui, s'eſtant caché dans le repli, ainſi que ie me voulus coucher, & ſans que ie le viſſe, me picqua au grand doigt de la main gauche, laquelle fut ſi ſoudainement enflée (que ſi en diligence ie n'euſſe eu recours à l'un de nos apothicaires, lequel en tenant de morts dans une phiole, avec de l'huile, m'en appliqua un ſur le doigt), il n'y a point de doute que le venin ne ſe fuſt incontinent eſpanché par tout le corps. Et de fait, nonobſtant ce remede, lequel neantmoins on eſtime le plus ſouverain a ce mal, la contagion fut ſi grande que ie demeuray l'eſpace de vingt-quatre heures en telle detreſſe que, de la vehemence de la douleur, ie ne me pouvois contenir. Les ſauvages auſſi eſtans piquez de ces ſcorpions, s'ils les peuvent prendre, uſent de la meſme recepte, aſſavoir de les tuer & eſcacher ſoudain ſur la partie offenſee. Et au ſurplus, comme i'ay dit quelque part, qu'ils ſont fort vindicatifs, voire forcenez contre toutes choſes qui leur nuiſent, meſmes s'ils s'aheurtent du pied contre une pierre, ainſi que chiens enragez ils la mordront à belles dents : auſſi recerchans à toutes reſtes les beſtes qui les endommagent, ils en deſpeuplent leur pays tant qu'ils peuvent. Finalement il y a des cancres terreſtres, appellés *Ouſſa* par les *Toüoupinambaoults*,

leſquels ſe levans en troupes comme groſſes ſauterelles ſur les rivages de la mer & autres lieux un peu mareſcageux, ſitoſt qu'on arrive en ces endroits-là, vous les voyez fuir de coſté & ſe ſauver de viteſſe dans les trous qu'ils ont ès palis & racines d'arbres, d'où malaiſement on ſe peut tirer ſans avoir les doigts bien pincez de leurs grans pieds tortus, encores qu'on puiſſe aller à ſec iuſques ſur les pertuis qu'on voit tout à deſcouvert par deſſus. Au reſte, ils ſont beaucoup plus maigres que les cancres marins : meſmes outre qu'ils n'ont guere de chair, encores parce qu'ils ſentent comme vous diriez les racines de chevre, ils ne ſont gueres bons à manger.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

Préface de l'éditeur. — Page 1, ligne 2. — La Margelle est dans le département de la Côte-d'Or, canton de Saint-Seine.

Page 3, ligne 1. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. II, p. 28.

Page 4, ligne 24. — L'original de cette lettre, dont on pourra lire une copie dans la préface de l'ouvrage de Léry, est conservé à la Bibliothèque de Genève. Un annotateur anonyme a marqué le nom de Villegagnon par les mots : *Rex Americæ.*

Page 6, ligne 3. — Voir Crespin, *Histoire des martyrs.* Édit. 1619. Genève, 1re partie, p. 432-438. 2e partie, p. 452-457.

— Ligne 8, voir chapitre XXII.

Page 7, ligne 2. — Voir Le Laboureur, *Additions aux Mémoires de Castelnau.* T. II, liv. II.

— Ligne 20. — Voir Pasquier, *Recherches de la France.* T. II, p. 99.

Page 11, ligne 26. — Voir Léry, *Relation du siége de Sancerre*, § 13.

Page 12, ligne 6. — Blet, canton de Nérondes, arrondissement de Saint-Amand, département du Cher.

— Ligne 13. — Relation du siége. Elle est intitulée : *Histoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprises, siége, approches, bateries, assaus & autres efforts des assegeans; le catalogue des morts & blessez, le tout fidèlement recueilli sur le lieu*, par

I. de Léat. 1574. Petit in-8, 253 pages. Réimprimé, mais par fragments & avec beaucoup d'incorrections, dans les *Archives curieuses de l'Hiſtoire de France*, par Cimber et Danjou.

Nouvelle édition en 1842. Bourges. Vermeil, in-8, 170 pages.

Traduction latine : *De ſacro Cæſaris, quod Sancerrum vocant, obſidione, fame, ditione hiſtoria.* Heidelbergæ. 1576. Petit in-8°, 50 pages. Apud. Joannem Mareſchallum.

— Ligne 19. — *Diſcours du ſiège tenu devant la Charité l'an* 1577. Paris. De Laſtre, 1577. — Orléans. Hotot, 1577. Petit in-8.

Ligne 26. — Il mourut en 1611. Sur la biographie de Léry, conſulter : Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*; le Père Lelong, *Bibliothèque hiſtorique de la France*; Bayle, *Dictionnaire*, article Léry; Sabbatier, *Hiſtoire littéraire de Genève*; Haag, *la France proteſtante*, article Léry; Pouparin, *Hiſtoire de Sancerre*; Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*; Duverdier et Lacroix du Maine; Muteau, *Galerie bourguignonne*.

Dédicace de Léry. — Page 19, titre. — François de Coligny, fils de l'amiral Gaſpard de Coligny, né le 28 avril 1557, mort en 1591. Échappé au maſſacre de la Saint-Barthélemy, il ſe réfugia d'abord à Genève, puis à Bâle. Il rentra enſuite en France et fut un des principaux membres du parti des politiques. Il ſe rallia plus tard à Henri IV, qui le récompenſa de ſa fidélité par le gouvernement du Rouergue et les places lucratives de colonel général de l'infanterie et d'amiral de Guyenne.

— Ligne 1. — Il s'agit de l'amiral Gaſpard de Coligny.

Page 2, ligne 19. — Léry reviendra, à pluſieurs reprises, dans le cours de l'ouvrage, ſur cette affirmation. Cf. chapitre XXI. Les écrivains brésiliens en conviennent eux-mêmes. Cf. Varnhagen, *Hiſtoria geral do Braſil*. T. I, p. 230.

— Ligne 30. — Nicolas Durand de Villegagnon, commandant en chef de l'expédition française au Brésil. Sur la biographie de cet aventureux capitaine, les renſeignements abondent, mais ils ſont diſſéminés. Nous les indiquerons au fur et à meſure dans ces notes. Voir Gaffarel, *Hiſtoire du Brésil français au XVIe ſiècle*.

Page 3, ligne 17. — Thevet, d'Angoulême, coſmographe du roi Henry II, compagnon de Villegagnon au Brésil et ſon ardent défenſeur contre les attaques du parti proteſtant. Il compoſa deux ouvrages, en 1558, *les Singularitez de la France antarctique*, et en 1575, *la Coſmographie univerſelle*, auxquels nous ferons de nom-

breux emprunts & dans lesquels il ne tarit pas en invectives contre l'*Histoire du voyage au Brésil* de Léry.

— Ligne 22. — Thevet. *Cosmographie universelle*, p. 638 : « Du règne du roy Charles neuviesme, il eut une meslange si mal sortable, qu'il affligea l'estat du royaume, qui diminua envers tous sa premiere authorité. »

— Ligne 34. — Léry avait été assiégé à Sancerre et y avait souffert toutes les horreurs de la famine du 13 février au 14 août 1573. Cf. son *Histoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprinses, sieges, approches, &c.* 1574.

Page 4, ligne 15. — Louise de Coligny, fille de l'amiral Gaspard, avait épousé en 1571 Charles de Teligny, gentilhomme protestant « si accompli, d'après Brantôme, en lettres & en armes que peu de sa volée y a-t-il qui l'ont surpassé. » Il fut une des premières victimes de la Saint-Barthélemy. Sa veuve se remaria avec Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Hommages poétiques.

Page 5, 2e pièce. — Melet, pasteur protestant, collègue de Léry à la Charité au moment de la Saint-Barthélemy.

Page 7. — La pièce grecque est d'Isaac Casaubon, théologien calviniste & savant critique, né à Genève le 8 février 1559, mort à Londres le 1er juillet 1614. — Cette pièce & les trois suivantes sont insérées dans la traduction latine. Edit. Debry, p. 137. In-8.

Préface de Léry. — Page 11, ligne 19. — En 1563, Léry était à Genève depuis la paix de 1562. Il ne revint en France qu'en 1564, époque à laquelle il desservit le temple protestant de Nevers.

Page 12, ligne 10. — Léry se trouvait dans cette ville en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, vingt-deux de ses ouailles furent égorgées à ses côtés. Il réussit à s'échapper & trouva un refuge à Sancerre.

— Ligne 32. — Allusion à la préface des *Singularités de la France antarctique* (édition de 1878), d'après laquelle « Ambroise de la Porte, homme studieux & bien entendu en la langue françoise, avoit pris l'entiere charge du present livre. »

— Ligne 34. — Fumée (Martin), traducteur de l'ouvrage de Gomara : *Histoire générale des Indes occidentales & Terres-Neuves*. Paris, 1578. In-8.

Page 14, ligne 32. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 925.

Page 15, ligne 31. — THEVET. *Les Singularités de la France antarctique*, chapitres XXIV, XXV, LX.

Page 16, ligne 6. — Thevet n'était cependant pas dans son tort, si du moins on en croit un passage de son *Histoire*, manuscrite, *de deux voyages par luy faicts aux Indes australes & occidentales*. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 636.) « Depuis l'an 1555, le fais un autre voyage & accompagnay le sire de Villegagnon, avec lequel ie demeuray quelques annees. Ie scay bien que ce menteur Lery s'est persuadé que ie retournay en France la mesme annee que l'arrivay la... Depuis estant, ce galand, adverty par quelques-uns de mes amis de la faute par luy faicte à la seconde edition imprimee à Geneve, pour se iustifier, s'est contredit. »

Page 17, ligne 6. — Il s'agissait d'une lettre de Calvin qu'il avait confiée à Corguilleray pour la remettre à Villegagnon. Voir chapitre I.

— Ligne 11. — *Roi*, liv. IV, § 17.

— Ligne 12. — *Mémoires* de CLAUDE HATON, édit. Bourquelot, p. 37. Ces engagés volontaires étaient peu nombreux, car « aulcuns curieux de veoir y allerent; mais non en si grand nombre que ledict seigneur eust bien voulu. Parquoy eut recours au roy, auquel il feit entendre que pour parfaire l'entreprinse... il seroit bon s'il plaisoit à S. M. de prendre les criminels des prisons de Paris, de Rouen et autres villes, de quelque qualité qu'ils fussent, pour les mener avec luy audict pays. »

— Ligne 30. — D'après les *Mémoires* de CLAUDE HATON (édit. Bourquelot, p. 37) : « Par le congé du roy, ledit seigneur alla visiter les prisons de Paris pour veoir les prisonniers qui y estoient, qui seroient de service pour l'affaire à quoy il les vouloit employer; & tous ceux qu'il trouva en lesdictes prisons qui n'estoient trop vieils ni caduques..., requist aux iuges de luy delivrer ceux qui estoient criminelz & qui debvoient estre condamnez à mourir, pour les mener audict voyage... »

Page 18, ligne 16. — Sur cette haine des Portugais contre les empiétements de la France, voir Relation de MARINO GIUSTINIANO, ambassadeur de Venise à Paris en 1535 (édit. Tommaseo, I, p. 87) : « On sait bien que dans les Indes, qui appartiennent au roi de Portugal *ex veteri occupatione*, celui-ci non seulement ne voudrait

pas de rivaux, mais même ne voudrait pas que ses rivages fussent abordés par des sujets d'une puissance étrangère. Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Brésil ont été fort maltraités, ce qui donna lieu à des plaintes amères de la France contre les Portugais : non solamente vuol avere la superiorita, ma non vuol qu'alcun altr' uomo, fia chi si voglia, vada aquelli luoghi... » — Recueil de RAMUSIO, *Navigationi d'un gran capitano del mare francese*, etc. « Les Portugais veulent interdire aux Français le commerce du Brésil, de la Guinée et de la Taprobane. Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, celui-ci ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. » Cf. THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 909.

Page 20, ligne 7. — Cette conspiration est racontée tout au long par CRESPIN, *Histoire des martyrs*, p. 434, & par N. BARRE dans ses lettres insérées dans la collection de Bry. (American descriptio, § 3, p. 285-295.)

— Ligne 14. — Ces cinq domestiques étaient des Écossais de la garde particulière de Villegagnon.

Page 22, ligne 7. — Villegagnon était-il donc calviniste, comme l'en accusèrent ses ennemis, quand il s'exprimait ainsi dans une lettre à Calvin?

— Ligne 14. — Renée de France, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne (1510-1576), penchait vers le calvinisme et protégea Calvin et Marot.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmographie univ.*), p. 665.

Page 23, ligne 21. — Le contraire est établi par CRESPIN, ouv. cité, p. 455, & par le dernier chapitre du présent ouvrage.

Page 24, ligne 18. — CRESPIN. *Le Livre des martyrs*, pages 455-457.

Page 25, ligne 24. — D'après LEROUX DE LINCY. *Proverbes français*, t. II, p. 65 : « La dame de Sigongne, une des dames d'honneur de Catherine de Médicis, avoit tant d'esprit & racontoit si bien qu'on la citoit comme une des plus agréables personnes de la cour. Pour soutenir sa réputation, elle ne se contentoit pas de raconter, elle inventoit souvent. De là l'expression : faire des contes à la Sigongne. »

Page 26, ligne 4. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 909.

— Ligne 18. — THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, p. 45.

— Ligne 19. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 913.

Page 27, ligne 8. — Thevet raconte, en effet, ses excursions à la rivière des Vases et dans le bassin de la Plata. Mais Léry ne s'avance-t-il pas trop en niant ces voyages?

— Ligne 22. — Voir *Cosmographie universelle*, p. 921.

— Ligne 31. — *Id.*, p. 921.

— Ligne 34. — *Id.*, p. 916.

Page 28, ligne 27. — THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, § 27.

Page 29, ligne 6. — BELLEFOREST (François de), né à Sarzau (Guyenne) en novembre 1530, mort à Paris le 1er janvier 1583. Il a composé une *Cosmographie*, qui n'est qu'un abrégé de la *Cosmographie* de SEB. MUNSTER. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire des neuf rois de France qui ont porté le nom de Charles* (1568).

— Ligne 31. — THEVET. *Cosmographie universelle*, page 952 et planche 955.

Page 30, ligne 2, chapitre VII, planche p. 908 de la *Cosmographie universelle* de THEVET.

— Ligne 13. — Ces Mémoires existent, du moins en partie, dans l'*Histoire manuscrite des Indes australes & occidentales*. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 656), par THEVET.

Page 31, ligne 22. — Villegagnon mourut dans sa commanderie de Beauvais, près Nemours, le 9 janvier 1571. Cf. *Mémoires* de CLAUDE HATON. (Édit. Bourquelot.)

Ligne 30. — Ces scrupules honorent Léry ; mais ses coreligionnaires n'avaient pas attendu la mort de Villegagnon pour l'injurier dans leurs pamphlets, et Léry lui-même s'était donné librement carrière dans sa relation de la persécution du Brésil, insérée dans l'ouvrage de CRESPIN.

— Ligne 42. — C'est ici seulement que commence la préface dans l'édition de Bry.

Page 32, ligne 23. — VIRGILE. *Enéide*, IX. Sua cuique Deus fit dira cupido.

Page 35, ligne 11. — Léry est trop modeste, car son style est précis, pittoresque & parfois imagé. Il rappelle celui de Montaigne.

— Ligne 30. — Il s'agit de GOMARA. *Historia general de las Indias, con la conquista del Mexico y de la nueva Espana*. Très-souvent

cité par Léry. Ce qui prouve en passant que Léry savait l'espagnol, puisque la traduction française de M. Fumée ne parut qu'en 1606.

Page 36, ligne 22. — Cependant Hans Staden avait publié le récit de son voyage en 1557, mais Léry pouvait ne pas le connaître, car il avait paru d'abord en allemand. Même observation pour l'*Histoire véritable d'un voyage curieux*, par Ulrich Schmidel de Straubing, dont la première édition parut à Nuremberg en 1559 : Léry, dans l'édition de 1594, en parle. Ce fut seulement en 1586 que Léry connut l'*Histoire d'un pays situé dans le nouveau monde, nommé Amérique;* par Hans Staden. Nous en avons la preuve dans une lettre fort curieuse de lui, insérée par Temaux Compans dans sa « *Collection de voyages, relations & mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.* » Nous reproduisons ici cette lettre, parce qu'elle complète la préface de notre auteur : « ... & faut que i'adiouste encores ici, pour le contentement des lecteurs & confirmation de tout ce que i'ai traitté en ceste histoire, qu'estant à Basle en Suisse, au mois de mars 1586, M. le docteur Felix Platteros, personnage rare par son savoir & amateur de toutes singularitez, dont il a ses salles, chambres & cabinetz parez, tant de choses naturelles qu'artificielles. Comme i'ai veu, apres m'avoir faict un tres bon accueil en sa maison, des plus belles qui soyent en ladicte ville, lui et moi ayant discouru bien au long de mon voyage en Amérique, dont il avoit l'histoire imprimée, il m'a dit que, l'ayant conferee avec ce que Iean Staden, Allemand de nation, qui avoit esté fort long temps en ce pays là, en avoit escrit, il trouvoit que nous nous convenions très bien en la description & façons de faire des sauvages amériquains : et là dessus me bailla le livre dudit Staden, figuré & imprimé en allemand, à la charge toutesfois (pour ce qu'il s'en recouvroit malaisement) que ie lui renvoyerois, comme ie fis après que Théodore Turquet, seigneur de Mayenne, qui entend fort bien la langue allemande (& qui est aussi versé en toute bonne science) ne l'eust traduit en françois, au moins la plus grande partie, & les principales matières qui y sont traittees. Ce que ie leu avec le plus grand plaisir, pour ce que Iean Staden, qui a esté environ huict ans en ce pays là, en deux voyages qu'il y a faits, ayant esté détenu prisonnier plus de six mois par les Tottoupinambaoults qui l'ont voulu manger plusieurs fois, mesme ceux que i'ai cognus depuis, nom par nom, aux environs de la rivière de Geneure, qui estoient nos alliez

& ennemis des Portugais, avec leſquels Iean Staden eſtoit quand il fut prins; comme il le diſoit, ie remarquay qu'il en parloit du tout à la vérité; bien aiſe auſſi que ie fus, de ce qu'ayant mis mon hiſtoire en lumière plus de huict ans avant que l'euſſe iamais ouy parler de Iean Staden, moins qu'il euſt voyagé en Amérique, ie vis que nous avions ſi bien rencontré en la deſcription des ſauvages bréſiliens & autres choſes qui ſe voyent, tant en ceſte terre là que ſur mer, qu'on diroit que nous avons communiqué enſemble avant que de faire nos narrations. Ainſi ce livre de Iean Staden qui, de n'a guères, a eſté imprimé en latin, et déſire, bien qu'il le ſoit en françois, ofrant, ſi on le veut faire, de bailler ce que i'en ai de traduit, & l'embellir de choſes notables, mérite ſemblablement d'eſtre leu de tous ceux qui déſirent ſçavoir au vrai les couſtumes & façons de faire vraiment ſauvages des Bréſiliens. Ioint qu'il teſmoignera avec moi que Thevet a eſté ſuperlativement effronté menteur, tant en ce qu'il a mis en général en sa *Coſmographie* & ailleurs en ſes œuvres, touchant ce qui ſe fait & ſe voit en Amérique, que particulièrement de Quoniambegue, avec lequel Staden, ayant eſté à la guerre & long temps priſonnier ſous lui, combien qu'il le deſcriva tres cruel & inhumain envers tous ceux qu'il pouvoit attraper de ſes ennemis, tant il y a toutesfois qu'il ne dit pas que ce fuſt un géant, mais ſeulement un puiſſant homme, moins qu'il portaſt des piéces d'artillerie pour les tirer de deſſus ſes eſpaules toutes nues après ſes ennemis, comme Thevet l'a barbouillé & fait pourtraire en ſa fabuleuſe *Coſmographie*, &c.

Chapitre I. Page 39. — Tout ce premier chapitre eſt réſumé en treize lignes (p. 145) dans la traduction latine. (*Éd.* de Bry.)

— Ligne 1. — Voyez Harriſſe. *Bibliotheca americana vetuſtiſſima. A Deſcription of works relating to America publiſhed between the years 1492 and 1551.* New-York, 1866. Voir auſſi le volume ſupplémentaire. Paris, 1872.

Page 40, ligne 5. — Rapprocher de ce paſſage la *Perſécution des fidèles en la terre de l'Amérique*, éditée par Crespin, mais écrite par Lery.

— Ligne 6. — Villegagnon était alors à Breſt en qualité de vice-amiral de Bretagne. D'après Crespin, « eſtant entré en diſcord avec le capitaine du chaſteau de Breſt, à raiſon des fortifications du chaſteau, ce diſcord engendra meſcontentement & haine mortelle entre eux, iuſques à eſpier les occaſions pour ſe ſurprendre l'un l'autre. Leur querelle parvint iuſques aux oreilles du Roy

Henry, second de ce nom, duquel estoit beaucoup plus favorisé le capitaine du chasteau que Villegagnon... »

— Ligne 13. — Crespin, id. « ... Par subtils moyens, il s'insinua en faveur, faisant entendre à tous ceux desquels il esperoit grand support, & qui pouvoyent avancer son entreprise heureusement, qu'il avoit un ardent desir & affection incroyable de chercher un lieu de repos & tranquillité pour retirer ceux qui sont affligez pour l'Évangile en France. »

— Ligne 20. — Voyez *Mémoires* de Claude Haton. Édit. Bourquelot, p. 36.

— Ligne 29. — Tessier. *L'amiral Coligny*, p. 58. Crespin, id. « Ceux ausquels il s'estoit adressé creurent facilement ses paroles, louans ceste entreprise, digne plus tost d'un prince que d'un simple gentilhomme. Et à la poursuite lui promirent toute faveur vers le Roy, pour impetrer toutes choses qui seroyent requises à la navigation. »

Page 41, ligne 12. — Voyez collection de Bay. T. III, p. 285-295. *Exemplar duarum litterarum quibus breviter explicatur navigatio N. Villagagnonis.* Crespin, *Histoire des martyrs.*

— Ligne 16. — C'est le rocher nommé le Rattier.

— Ligne 29. — Cf. Gandavo, Hans Staden & U. Schmiedel. *Passim.* — Thevet. *Cosmographie universelle*, p. 964.

Page 42, ligne 22. — Voyez Haag. *France protestante.* Article sur Du Pont de Corguilleray. C'était un ami particulier de Coligny, dont il avait été le voisin à Châtillon-sur-Loing. C'est sur les instances de l'amiral qu'il se décida à partir pour le Brésil. D'après Crespin, *Histoire des martyrs*, « la conduite de ceste compagnie fut donnée à Philippe de Corguilleray, dit Du Pont, gentilhomme bien renommé, lequel (combien que son aage et sa disposition ne requeroyent d'entreprendre un tel voyage) ne fut neantmoins aucunement diverti par les choses susdites : ne mesme l'amour de ses propres enfans & negoces domestiques ne le peurent empescher de s'employer en la charge à laquelle le seigneur l'appeloit. »

Page 43, ligne 5. — *P. Richer* ou *Richier* (dit de l'Isle), ancien carme & docteur en théologie, se convertit au calvinisme & trouva un asile à Genève. Envoyé au Brésil en 1556, il revint en Europe en 1559 & mourut à la Rochelle le 8 mars 1580. On a de lui : 1° *Libri duo apologetici contra N. Durandum, qui se cognominat Villagagnonem* (1562); 2° *Réfutation des folles resveries et mes-*

fonges de N. Durand, dict le chevalier de Villegagnon (1562); 3° *Brief fommaire des traditions de Calvin.*

— Ligne 7. — D'après CRESPIN, « tous deux eſtoient conus de faine & ſolide doctrine, & d'une bonne vie & honneſte converſation. »

— Ligne 29. — Il s'agit de la lettre de Villegagnon à Calvin, inſérée dans la préface.

Page 44, ligne 6. — Bordon, Vermeil, Lafon & Dubordel étaient deſtinés à de tragiques aventures. Voir le dernier chapitre de LÉRY et ſurtout CRESPIN, *Hiſtoire des martyrs*, p. 451-457.

— Ligne 27. — Ces gentilſhommes ne ſont pas nommés dans l'ouvrage de Léry : ce ſont peut-être les ſieurs de la Chapelle et de Boiſſy, dont il parle au chapitre XXI, mais ſans dire qu'ils étaient partis avec les Genevois.

Chapitre II. Page 46, ligne 6. — Édit. de Bry, pl. p. 140.

Page 47, ligne 12. — Queſtion fort controverſée & qui n'eſt pas encore réſolue. Conſulter à ce ſujet FALCONET, *Académie des inſcriptions & belles-lettres*, 1717; BOCHART, *Phaleg & Chanaan*, p. 645-647.

— Ligne 33. — C'eſt la fameuſe doctrine : La force prime le droit. A propos des pirateries légales, conſulter PARDESSUS, *Recueil des lois maritimes*. Paſſim.

Page 48, ligne 18. — Queſtion fort controverſée. Voir l'*Étude ſur les rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, par P. GAFFAREL. — MARCEY. *Les Navigations françaiſes*. — *Revue politique & littéraire*. Mai 1874.

— Ligne 27. — RAMUSIO. *Navigationi d'un gran capitano del mare franceſe, &c.* « ... Les Portugais croient pouvoir tenir dans une ſeule main ce qu'ils ne pourraient embraſſer avec toutes les deux, & il ſemble que Dieu ne fit que pour eux les mers & la terre, & que les autres nations ne ſont pas dignes de naviguer..... Il eſt fort heureux pour ce peuple que le roi François Ier uſe à leur égard de tant de bonté & de courtoiſie, car s'il voulait lâcher tant ſoit peu la bride aux négociants français, en moins de quatre à cinq ans, ceux-ci lui auraient conquis l'amitié & aſſuré l'exiſtence des peuples de ces nouvelles terres. » Cf. LA POPELINIÈRE. *Hiſtoire des trois mondes*, liv. III, p. 21.

Page 49, ligne 9. — C'eſt le pſaume 106, vers. 26, 27. Aſcendunt uſque ad cœlos & deſcendunt uſque ad abyſſos. — Anima eorum in malis tabeſcebat. — Turbati ſunt moti ſicut ebrius.

— Ligne 30. — Il s'agit de JUVÉNAL, *Sat.* XII, v.

I nunc, & ventis animam committe, dolofo
Confifus ligno, digitis a morte remotus
Quatuor, aut feptem, fi fit latiffima tæda.

Page 50, ligne 17. — Aujourd'hui Graciofa, Lanzerote & Fuerteventura. Les cinq autres (car on compte huit Canaries, & non pas fept) font la Gran Canaria, Teneriffa, Palma, Gomera, Ferro.
— Ligne 31. — C'eſt ce qu'avaient déjà fait les hommes de Villegagnon en 1555. Cf. Lettre de NICOLAS BARRÉ, un des officiers de l'expédition, inſérée dans le recueil de DE BRY. T. III, p. 285-295.

Page 52, ligne 30. — Teneriffa & la Gran Canaria ſont en réalité deux îles diſtinctes.

Page 53, ligne 28. — En effet, toute cette partie de la côte africaine était jadis ſous les eaux, puiſque le Sahara eſt un ancien port de mer. Au temps de Pline, on trouva une ancre dans le Sahara. Voir MELA, *De ſitu orbis*, ‖ VI.

Page 54, ligne 5. — Job. XXXVIII, 8, 9. — Quis concluſit oſtiis mare, quando erumpebat quaſi de vulva procedens : — Cum ponerem nubem veſtimentum ejus, & caligine illud quaſi pannis infantiæ obvolverem ?

Page 56, ligne 13. — Cf. DEPPING. *Expédition des Normands.* — G. GRAVIER. *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe ſiècle.*
— Ligne 19. — La traduction latine (édit. DE BRY, p. 150) ajoute à la fin du chapitre : « Animoſum certe conſilium, ſi ab his res geſtas memoriæ prodiderunt, nominatim que ab Oſorio (in hiſtor. Luſit., liv. VII, VIII & IX) repetamus, quantum armis Luſitani excelluerint, quas nationes, quamque varias devicerint : cum & bello contra Mauritanos in Africa contenderent & Orientem verſus contra Indos dimicarent. Opponi tamen poteſt Gallos Barbaris deterritate præſtare (ex quibus cum initio peterentur, extitere qui alvearibus ſpum in hoſtes conjectis ſe defenderent) neque ſine ſanguine & ſudore tam fortes viros unquam poſſe ſuperari. »

Chapitre III. Page 57, ligne 9. — Voir la traduction DE BRY. Planche 151. — Cf. THEVET. *Coſmographie univerſelle*, p. 976.

Page 59, ligne 9. — THEVET. *Coſmog. univ.*, p. 977 : « C'eſt

albacore [illegible] dire eſtre le meilleur poiſſon, ſoit de Levant ou de [illegible] ouant... à [illegible] de l'avoir, ou contrefait le poiſſon volant, avec du linge blanc, & puis le fait on voltiger par l'air à un pied de l'eau. L'albacore le voyant, ne fault de ſe hauſſer pour l'engloutir : mais penſant autruy prendre, il ſe voit luy meſme ſurpris. »

Page 60, ligne 5. — On pourrait le faire aujourd'hui, grâce aux *viveres* inventés par les pêcheurs des États-Unis. Voir *Tour du monde*, n° 476. — Pouseiglgue. *Voyage en Floride.*

Page 64, ligne 2. — Plin. H. N. Liv. IX, § 12. — Teſtudines tantæ magnitudinis Indicum mare emittit ut ſingularum ſuperficie habitabiles caſas integent : atque inſulas Rubri maris his navigant cymbia.

Chapitre IV. Page 67, ligne 2. — Inutile de faire remarquer qu'il n'y a jamais eu ſous l'équateur de « pluye puante ou contagieuſe. » On lit pourtant dans la relation de Gonneville, qui voyageait en 1503 dans ces parages : « Auſſi eſtoyent incommodez de pluyes puantes, qui tachoient les habits : cheutes ſur la chair, faiſoient venir bibes, & eſtoient frequentes. » — Thevet, dans les *Singularitez de la France antarctique*, § lxix, fait la même remarque. On cite également dans la première lettre de Nicolas Barré, un des compagnons de Villegagnon : « Les vents eſtoient ſoincts avec pluye tant puante, que ceulx leſquels eſtoient mouillez de ladicte pluye, ſouldain ils eſtoient couverts de groſſes puſtules. »

Page 69, ligne 4. — Leroux de Lincy. *Proverbes français*, t. I, p. 393. « C'eſt aux pèlerins de Saint-Michel qu'il faut apporter des coquilles. » — Cyrano de Bergerac. *Le Pédant joué*, p. 97 & 99. « Mais à qui vendez-vous vos coquilles? A ceux qui viennent de Saint-Michel. » — Comédie des *Proverbes*, p. 22.

Page 70, ligne 17. — D'après Thevet. *Singularitez de la France antarctique*, p. 35 : « Ceſte ligne equinoctiale eſt une trace imaginative du ſoleil par le milieu de l'univers, lequel lors il diviſe en deux parties egales, deux fois l'année, c'eſt aſçavoir le quatorziesme de ſeptembre, & l'unziesme de mars, &c. »

— Ligne 19. — Ce paſſage ſerait inintelligible ſi on ne ſe rappelait que la réforme grégorienne du calendrier ne fut adoptée en France qu'en 1582.

Page 71, ligne 9. — Gomara. *Hiſt. gen. de las Indias*, § xcvii,

p. 130. « Anda siempre cabe el sur, o polo antartico, una nubecilla blanquisca, y quatro estrellas en cruz, y otras tres alli junto, que se mejan nuestro septentrion. » Remarquer que la Croix du Sud était déjà connue avant la découverte de l'Amérique. Dante décrit cette constellation dans son *Purgatoire*. (Cant. I, terzo 22.) Consulter dans la traduction de DANTE, par A. DE MONTOR (p. 170), une lettre de l'amiral Rossel. — HUMBOLDT. *Histoire de la géographie de l'ancien continent*, t. II, p. 323. Nombreuses planisphères arabes, & spécialement le globe Borgia, dressé par Abou-Cassem en 1225.

Page 72, ligne 21. — *Psaume* CIII, v. 25. Hoc mare magnum & spatiosum : illic reptilia quorum non est numerus, animalia pusilla cum magnis.

Job, XL, 26. — Numquid implebis fagenas pelle ejus & gurgustium piscium capite illius?

Chapitre V. Page 73, ligne 7. — Cette question est à tout le moins controversée. Voir P. GAFFAREL. *Étude sur les relations de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*. — Jean Cousin, de Dieppe, paraît avoir reconnu le Brésil en 1490 (*Revue politique & littéraire*, mai 1874), par conséquent avant Vespuce. — Comparer HUMBOLDT. *Histoire de la géographie du nouveau continent*. — D'AVEZAC. *Hylacomylus & Vespuce*.

Page 74, ligne 4. — Le Hunaffou se trouve entre le Rio Mucur & le Rio Doce.

— Ligne 22. — D'après GANDAVO. *Histoire de la prov. de Santa-Cruz*, p. 26 : « La terre est toujours verte comme dans notre patrie aux mois d'avril & de mai. »

Page 78, ligne 4. — Spiritus sanctus est aujourd'hui Espirito santo, près de Victoria.

— Ligne 16. — Tapemiry est aujourd'hui ville & rivière d'Itapemirim.

Page 79, ligne 30. — Rapprocher HÉRODOTE, lib. IV, § 196.

Page 84, ligne 3. — GOMARA. *Hist. gen. de las Indias*, § XLVI, p. 52. « Los hombres son muy altos forçados, y ligeros que alcançan un ciervo, y que corren un dia entero sin descansar. »

— Ligne 6. Id. § LXXVIII, p. 114. — « ... Hombres como jayanes, y tan ligeros que corriendo a pie toman a manos los venados. »

— Ligne 19. — Maq-hé est aujourd'hui Macahé.

Page 82, ligne 5. — Ces îles se nomment aujourd'hui les îles S. Anna & Papagayos.

— Ligne 17. — Ces vents dangereux qui se lèvent soudainement se nomment les *pamperos*. — Cf. Lias. *Le Brésil*.

Page 83. — Ligne 7. — *Fadula* se lit ordinairement : Boutez de loo, ou : Los, c'est-à-dire, d'après l'*Essai des merveilles de nature*, par René François, § xii, p. 107 : « Prenez le vent de boline qui donne par flanc, attachez-y les escoutes, afin que le navire coule plus doucement. »

— Ligne 15. — Comparer Cartier. *Voyage au Canada*, édit. Charton, p. 6 : « Desquels oiseaux nos deux barques se chargèrent en moins de demie-heure, comme l'on auroit pu faire de cailloux; de sorte qu'en chaque navire nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangeâmes frais. »

Page 84, ligne 1. — Le cap de Frio a conservé son nom : cabo Frio.

— Ligne 16. — Ce poisson monstrueux est sans doute un espadon.

Page 85, ligne 13. — Geneure, ou plutôt Janeiro. Les Portugais s'y étaient déjà établis. Cf. Crespin. *Histoire des martyrs persécutés*. « Les Portugais desirans habiter les plus beaux ports & havres qu'ils trouvoyent en la reconnoissance de ladite terre, erigent une terre de pierre en la riviere de Colliguy, qu'ils nommerent pour lors de Ianuario, pour ce que le premier iour dudit mois ils y entrerent. En celle tous lesdits Portugais avoyent laissé quelque nombre de povres condamnez à mort pour permuter avec les habitans naturels, aussi pour apprendre la langue. Apres quelques annees passees, iceux se porterent si mal à l'endroit desdits habitans naturels, que par iceux fut la plus grande partie exterminee, saccagee & mangee. Les autres s'enfuirent en haute mer dans un basteau. »

Chapitre VI. — Tout ce chapitre manque à la traduction latine Édit. De Bry.

Page 87, ligne 4 — D'après Crespin, *Histoire des martyrs*, « Villegagnon ayant leu les lettres, fut grandement consolé & resioui en son entendement, connaissans que tant de vertueux & honnestes personnages avoyent son entreprise en singuliere recommandation. Il leur declara apertement quelle affection l'avoit induit de laisser les plaisirs & delices de France, pour vivre prive-

ment en celle terre... Au reſte quant aux miniſtres & à leur compagnie, les pria d'eſtablir la police & diſcipline de l'Egliſe, ſelon la forme de Geneve, à laquelle il promit, en pleine aſſemblee, ſe ſubmettre & ſa compagnie pareillement. »

Page 88, ligne 1. — *Pſaume* v. Verba mea auribus percipe, Domine, intellige clamorem meum.

— Ligne 4. — *Pſaume* XXVI. Unam petii a Domino, hanc requiram.

Page 89, ligne 28. — D'après THEVET (*Coſmogr.*, p. 908) : « Meſmes les principaux d'entre nous ne s'y eſpargnoient pour donner exemple aux autres, qui par ce moyen furent tellement encouragez, qu'ils eſtoient tous preſts d'expoſer leur vie pour la perfection de ce nouveau fort. » D'après CRESPIN, *Hiſtoire des martyrs* : « Chacun oyant telles paroles eut un courage merveilleux de s'employer en tout ce qu'il eſtoit appelé... Les artiſans & autres, ſelon leur pouvoir, avançoyent la fortification à laquelle on les employoit comme povres gaſtadous : ce qu'ils ne refuſoyent, tant ils avoyent d'eſpoir aux promeſſes dudit Villegagnon. »

— Ligne 30. — Curieuſe lettre de Richier, inſérée dans la collection des lettres de Calvin. (Édit. 1667. Amſterdam. p. 121.) Nous la reproduiſons ici à cauſe de ſa rareté & de ſon importance.

« Nolui occaſionem oblatam præterire, frater, quin tuam humanitatem de rebus noſtris certiorem facerem : in primis notum tibi eſſe velim beneficium, quod a Domino hactenus accepimus, ut eiuſdem bonitati dignemur nobiſcum gratias referre. Id utique eſt quemadmodum optamus. Quandoquidem omnium noſtrum talem pro ſua bonitate habuit curam, ut per tam varia terrarum & maris diſcrimina, omnes nos ad portum ſanos & incolumes perduxerit. Satan quidem ut eſt ſui ſimilis, diverſis nos in itinere expoſuit periculis : ſed ut filii (etſi hoc nomine indigni) experti ſumus ſemper tanti Patris manum auxiliatricem : quam etiam benigne exporrigit in dies magis ac magis erga nos. Altero die portum appulimus, Villagagno voluit verbum Dei publice prædicari : deinde ſubſequenti hebdomade ſacroſanctam Chriſti cœnam adminiſtrari expetivit, quam & ipſe cum aliquot e ſuis domeſticis religioſe adiit reddita primum ſuæ fidei ratione cum magna eccleſiæ quæ aderat ædificatione. Quid connectius noſtro inſtituto contingere poterat? Quid demum votis omnibus noſtrum reſpondiſſe opportunius, quam ut his oſteris apud nos vera appareret Eccleſia. Talibus beneficiis dignatus eſt nos proſequi benignus ille ſummus

Pater. Regio hæc autem, quod sit inculta raroque habitatore, nihil fere profert quod nostrates vel gustare vellent. Milium quidem, ficus sylvestres, & quasdam radices quibus farinam ad viaticum conficiunt suis, gignit incolis. Panem vero non habet, nec vinum aut quid vino proximum profert. Imo nec fructum aliquem (quem noverim) quo quandoque uti fuerimus. Nihilominus, tamen nobis bene est, et recte valemus : imo ut me exempli vice proferam, vegetior sum solito, sed & id omnibus aliis commune est. Beneficium aeri adscriberet physicus, qui adeo temperatus sit ut nostro respondeat malo. Sed ne tanta summo illi, maximo & optimo numini irrogetur injuria, dicam quod sentio. Hoc modo paternum suum affectum nobis aperit bonus ille cœlestis pater, qui hic in tam barbaro & agresti solo suum nobis ministrat favorem, adeo ut experiamur viaticum hominis pendere non e pane, sed e verbo Dei, cujus favor hic nobis est omnium deliciarum loco. Unum est quod nos mediocriter urget & arigit, populi scilicet barbaries, quæ tanta est ut major esse non possit. Non affero, quod sint anthropophagi, quod tamen illis adeo vulgare est ut nil magis : sed doleo crassam mentis ipsorum hebetudinem, quæ mediis in tenebris tamen est palpabilis. De virtute Patris quamvis & hi nihil norunt prorsus, bonum a malo non secernunt, denique, vitia quæ natura in cæteris gentibus naturaliter arguit, loco virtutis habent : saltem vitiorum turpitudinem non agnoscunt, adeo ut hac in re a brutis parum differant. Cæterum, quod omnium perniciosissimum est, latet eos an sit Deus. Tantum abest ut legem eius observent, vel potentiam & bonitatem eius mirentur : quo fit ut prorsus sit nobis adempta spes lucrifaciendi eos Christo : quod ut omnium est gravissimum, ita inter cætera maxime ægre ferimus. Audio quidem qui mox objiciet eos tabulam rasam esse quæ facile suis possit depingi coloribus, quod nativo huius modi colorum splendori nihil habeat contrarium. Sed norit ille quantum impediat idiomatum diversitas. Adde quod desunt nobis interpretes, qui Domino sint fideles. Propoueramus quidem illorum ministerio & industria uti : Scilicet reperimus illos ipsissima esse Satanæ membra, quibus nihil magis incisum quam sanctum Christi Evangelium. Proinde hac in re nobis operæ pretium est, sistere gradum, patienterque expectare, donec adolescentuli, quos Dominus a Villagagnone barbaris huius patriæ tradidit educandos, norint naturalem ipsorum distinguere linguam. Ad hoc enim illi apud eos degunt & versantur. Faxit Deus ut sit hoc illis citra aliquod animarum suarum periculum. Nam ubi hoc

munere nos donavit altiſſimus, ſperamus hanc Idumeam futuram Chriſto poſſeſſionem. Interim exſpectamus frequentiorem populum, cuius converſatione & formetur hæc natio barbara, & noſtra Eccleſia ſuum accipiat incrementum. Abundaremus utique omni bonorum copia, si hic frequens adeſſet populus. Nam quod tenuis & modica noſtra ſit anima, id efficit rarus habitator & somnolentus agricola. Sed in omnibus proſpiciet Altiſſimus. Nos vero noſtrarum omnium Eccleſiarum precibus commendari obnixe cupimus.

In Gallia antarctica.

Pridie Aprilis MDLVII.

Tuus P. Richerius.

Page 90, ligne 28. — Crespin, *Hiſt. des martyrs* : « Or pour ce que ce Cointac s'eſtoit trouvé fort eſtrange en diſputes & en ſes mœurs mal reformé : d'avantage, qu'il avoit confeſſé à quelques-uns qu'il tenoit un benefice en France, l'un des miniſtres le pria de rendre confeſſion de ſa foi publiquement, afin que toute la mauvaiſe opinion qu'on pouvoit avoir de lui, puis apres demeuraſt du tout eſteinte. »

Page 95, ligne 10. — C'eſtoyent certains truchemens de Normandie, qui eſtans eſparts parmi les ſauvages, avant que Villegagnon allaſt en ce pays là, ne ſe voulurent renger ſous luy à ſon arrivée. (Note de Léry.)

Page 98, ligne 15. — A propos du départ de Chartier, voir Crespin, *Hiſtoire des martyrs* : « Toutesfois les plus aparens de la compagnie deſplaiſans grandemens de tels diſcours, perſuadérent aux parties de traicter quelque bon accord : ce que Villegagnon & Cointac promettent faire, moyennant que les articles mis en contention fuſſent mis en ordre, & envoyez aux Egliſes de France & d'Allemagne pour décider, & pour ce faire plus ſeurement, le plus ieune miniſtre dit Chartier, fut eſleu pour les porter. Ceſte fraude fut controuvée pour s'en deffaire, comme Villegagnon a depuis confeſſé. »

— Ligne 29. — Erreur de Léry ou du moins contradiction avec Creſpin. La lettre de Villegagnon à Calvin eſt datée du 31 mars 1551, & fut portée en Europe par un des Genevois, Carmeau. D'ailleurs elle ne contient rien d'hoſtile aux Genevois. Chartier ne partit que le 4 juin, & la lettre de Villegagnon à

Calvin, dont il était porteur, & qui devait être relatée aux diſcuſſions récemment ſoulevées, n'a pas été retrouvée.

Page 99, ligne 23. — *Mémoires* de Claude Haton, éd. Bourquelot. « Ledit ſeigneur print par force ou amytié quelque demy cent de perſonnes de ce pays là, hommes, femmes & enfans, tant filz que filles, qu'il amena en France avec ſoy, d'une partie deſquels fit preſent au roy & aultres ſeigneurs, & en retint pour ſoy & ſon frère quelque demye douzaine. Deſquelz en donna à ſon frère le bally de Provins deux jeunes garçons de feize à dix huict ans, leſquelz s'appeloient l'ung Donat & l'autre Doncart, que ledit bally habilla & s'en ſervit juſqu'à leur mort. Leſquelz quand ils ſceurent un peu parler Françoys..., furent baptiſez à l'hoſtel Dieu de Provins, & ont veſcu depuis, chaſcun quelque ſept ou huict ans, audit Provins, & ſont morts au ſervice dudit bailly, qui les traictoit fort humainement. »

Page 102, ligne 30. — Pauli ad Timotheum, I, 3-2. Oportet epiſcopum irreprehenſibilem eſſe, unius uxoris virum...

Page 103, ligne 1. — Alluſion au fameux défi lancé à Calvin, par Villegaignon, le 13 juillet 1560.

— Ligne 29. — *Richelius* eſt ſans doute Richerius, dans ſon ouvrage intitulé *Apologetici libri duo*.

— Ligne 29. — Eſtrillerent & eſpouſſeterent, alluſion à deux pamphlets lancés contre Villegagnon, en 1561. L'*Eſtrille de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, & l'*Eſpouſſette des armoiries de Villegaignon*.

Page 104, ligne 9. — Les paſſages cités de Thevet ſont dans la *Coſmographie univerſelle*, liv. II, ⸗ 2, 8.

Page 105, ligne 17. — Le cardinal de Lorraine était frère de François de Guiſe, grand inquiſiteur de France, & chef du parti catholique.

Page 106, ligne 8. — Crespin (*Hiſtoire des martyrs*, p. 437-438) raconte autrement la conſpiration.

Page 108, ligne 3. — Alluſion à un pamphlet calviniſte, intitulé *l'Amende honorable de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, 1561.

— Ligne 23. — Crespin, *Hiſtoire des martyrs* : « Villegagnon refuſa le congé que lui demandoit Du Pont & Richer, alleguant qu'ils avoyent promis de lui tenir compagnie, juſques à la venue

de ſes navires... enfin conclurent avec lui qu'ils vouloyent ſe retirer en France, congé ou non : par quoi qu'il y aviſaſt : & uſerent de paroles rudes, par leſquelles ils deſclaroyent que d'autant il avoit fauſſé ſa foi, & apoſtaſié de la religion, ne le connoiſſoyent plus pour leur ſeigneur, mais pour tyran & ennemi de la republique. »

Page 111, ligne 2. — *Matthieu*, XXVI, 29. — Dico autem vobis : non bibam amodo de hoc genimine vitis... — *Marc*, XIV, 25. — Amen dico vobis quia iam non bibam, de hoc genimine vitis.

Chapitre VII. — Sur la baie de Rio, on peut lire Lerr. L'*Eſpace céleſte & la nature tropicale*, p. 205, 210. Planches, pages 205, 206, 208, 209.

Page 114, ligne 15 — Gandavo (*Hiſt. de Sancta-Cruz*, p. 43) décrit ainſi la rade de São Sebaſtian, plus tard Rio. « Cette ville eſt ſituée ſur un bras de mer qui s'avance ſept lieues dans les terres ; il en a cinq de large. »

Page 115, ligne 4. — Thevet (*Coſmog.*, p. 908). « En l'emboucheure d'icelle, vous y voyez trois petites iſles, qu'il faut coſtoyer, pour entrer en ladite rivière... & y entraſmes par un detroit aſſez faſcheux. » Les trois petites îles ſe nomment Tucinha, Pay & Taipu.

— Ligne 6. — Gandavo (*ut. ſup.*, p. 45). « L'entrée, qui eſt la partie la plus étroite, n'a guère qu'un mille. Au milieu s'élève un îlot de 56 braſſes de long ſur 26 de large, où l'on pourrait facilement conſtruire un fort pour la défenſe du pays. »

— Ligne 16. — Le *Pot de Beurre* ſe nomme aujourd'hui le Pain de Sucre ou le Corcovado. Cf. Biard, *Voyage au Bréſil, Tour du Monde*, nº 79, p. 7.

— Ligne 18. — Thevet (*Coſmog.*, p. 908) : « Et pour ce qu'il eſt fort près de ladite entrée, nous y fiſmes braquer deux groſſes pieces d'artillerie, & quelques faulconneaux. Mais la mer ſe déborda un iour ſi outrageuſement, qu'elle mit artillerie & boulets au parfond d'icelle : & Dieu ſçait la peine que nous euſmes pour les tirer hors. » Les Bréſiliens ont conſervé à cet îlot le nom de Villegaignon.

— Ligne 20. — Le fort que conſtruiſit Villegaignon porte encore aujourd'hui ſon nom. L'emplacement en avait été choiſi avec bonheur. Il conſtitue la meilleure défenſe de la rade de Rio.

Page 117, ligne 2. — Léry accuſe à tort Villegaignon, car ce

ne fut pas lui, mais bien son neveu Bois le Comte, qui perdit la colonie.

— Ligne 6. — La traduction latine (éd. de Bry, p. 163) est interrompue à partir de ce paragraphe & ne reprend qu'après cette digression contre Thevet.

— Ligne 16. — Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 908) donne en effet le plan de la baie avec les villages brésiliens, & Henryville.

Page 119, ligne 10. — *La belle isle* se nomme aujourd'hui ilha do Governador.

— Ligne 17. — Ces islettes se nomment Ilha das Cobras, das Enchadas, da Caqueirada, das Tavares, Jurubahybas, da Paqueta Brocoio, Boqueirao, d'Agoa, Guia, etc.

Page 121, ligne 17. — *Rivière des Vaches*. Description de ce pays par Thevet. *Cosm. univ.*, p. 952 & 1022. — Est-ce la lagune dos Patos avec le Rio Grande do Sul?

Chapitre viii. — Page 122, ligne 13. — Savantes dissertations de d'Orbigny. *L'homme américain*, t. I, p. 71-139, sur la forme, couleur, complexion & longévité des indigènes. Il confirme de tout point le témoignage de Léry.

Page 123, ligne 4. — Cas de longévité extraordinaire chez les sauvages. Voir Basanier, *Relation de la Floride*, p. 74. « Les François l'interrogerent sur le cours de son aage, à quoy il feit responce se monstrant estre la première source vivante, de laquelle il estoit sorti cinq générations, ainsi qu'il leur feit apparoir par un autre vieillard ami vis-à-vis de luy, lequel en vieillesse l'outrepassoit de beaucoup : aussi estoit-il son père, lequel ressembloit mieux à une carcasse d'os qu'à un homme vivant. »

— Ligne 12. — Léry était Bourguignon & connaissait mieux que de réputation la célèbre fontaine, qui se trouve dans le val Suzon, à 15 kilomètres au nord-ouest de Dijon.

Page 124, ligne 4. — Les sauvages s'épilent avec soin. Cf. Thevet (*Cosm. univ.*, p. 941) : « Le poil leur croissant, les femmes l'arrachent aux hommes avec une certaine herbe, laquelle tranche comme un rasoir. Quant au poil amatoire, ils se l'arrachent réciproquement les uns aux autres... Depuis que nous y avons frequenté, ils ont apprins à avoir des pincettes, avec lesquelles elles se pincettent & arrachent brusquement le poil. » Osorio, *De Rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. Sunt omnes imberbes, propterea quod volsellis omnes corporis pilos evellunt.

— Ligne 12. — Gomara, *Hiſt. gen. de las Indias*, § lxxix. Hans Staden (p. 267) : « Je leur ai ſouvent demandé d'où leur venait cette habitude. Ils m'ont répondu que leurs ancêtres l'avaient priſe d'un homme nommé Meire Humane, qui avait fait beaucoup de miracles. On prétend que c'eſt un des apôtres ou un prophète. »

Page 125, ligne 5. — Hans Staden (p. 268) : « Ils ont la coutume de ſe percer la lèvre inférieure avec une forte épine. Ils y placent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois; ils guériſſent la plaie avec un onguent, & le trou reſte ouvert. Quand ils ſont devenus grands & en état de porter les armes, ils agrandiſſent ce trou, & ils y introduiſent une pierre verte... ordinairement ſi lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre inférieure. » — Gandavo (*Sancta-Cruz*, p. 114) : « Leur grande parure eſt de ſe percer la lèvre inférieure, & d'y placer une pierre oblongue; d'autres ont la figure pleine de trous & de pierres, de manière qu'ils ſont affreux & difformes. » — Biard, *Voyage au Brésil*. Thevet, *France antarctique*, § xxxiv. Cf. *Tour du Monde*, n°81, p. 45. — D'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 168 : « Ce qui caractériſe les Botocudos des deux ſexes, c'eſt l'uſage hideux de ſe percer la lèvre inférieure & les lobes des oreilles pour y introduire d'énormes rouelles ou diſques en bois qu'ils agrandiſſent avec l'âge. » — Voir Ferdinand Denis. Sur l'uſage de ſe percer la lèvre inférieure chez les Américains du Sud. *Magaſin pittoreſque*, t. XVIII, p. 138, 183, 239, 338, 350, 390. Thevet admirait ces pierres vertes. « Je penſe, dit-il dans ſa *Coſmographie* (p. 931), que facilement on trouveroit des eſmeraudes en ceſte montagne; car j'ay veu telle de ces pierres, qui imitoit de près la nature de l'eſmeraude. » Ses prévisions ſe ſont réaliſées, car on trouve au Brésil, ſurtout dans le Minas Geraes, de fort belles émeraudes. — Thevet, *Coſm. univ.*, p. 931. « Ces pierres avec leur cavité rendent la bouche à ces beſtiaux, quelquefois auſſi groſſe que le poing : la pierre en eſtant oſtée, s'ils veulent parler, on leur voit couler par ce trou leur ſalive... Et encore ces barbares ſe voulans moquer, tirent la langue par là, ainſi que ſi on elanguait un pourceau. »

Page 126, ligne 9. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § cviii, p. 141) : « Traen aſſi meſmo eſmeraldas, y otras coſas en las narizes, y orejas. Sartales de oro, turqueſas, piedras blancas y coloradas. »

— Ligne 17. — D'après H. Staden (p. 319). « Les naturels expriment le suc du *iunipa peryva* dans des vases, & s'en servent pour se peindre. Quand on le met sur le corps, il paraît clair comme de l'eau ; mais, au bout de quelques instants, il devient noir comme de l'encre. Cette couleur dure pendant neuf jours, & quelque peine qu'on se donne pour la laver, il est impossible de l'enlever plus tôt. » Cf. Gandavo, *Samcta Cruz*, p. 115. — Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, § xxxii.

Page 127, ligne 11. — Sans doute ce que Hans Staden (p. 209) appelle *Boggesy*.

— Ligne 20. — Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 926) : « Pains qu'ils sont ainsi, encor se parent-ils de duvet, sçavoir du plus petit & fin plumage d'oyseau, qu'ils appliquent sur ladite gomme, depuis la teste iusqu'aux pieds. Lors c'est un plaisir de contempler ces gentils perroquets de sauvages, que vous diriez tous revestus de fine escalatte rouge. »

Page 128, ligne 1. — Gomara, *Hist. gen. de las Indias*, § lxxix.

— Ligne 13. — En provençal ratepenade signifie chauve-souris. Cf. Quicherat, *Histoire du costume en France*, p. 397-417.

— Ligne 34. — Cf. Les Indiens Antis & Impetiniris, décrits par P. Marcoy, *Tour du Monde*, nos 221 & 244.

Page 129, ligne 12. — Cf. Ferdinand Denis, *De arte plumaria*, passim.

— Ligne 21. — L'Autruche américaine, ou casoar, se trouve en effet dans toute la région des pampas. Cf. Guinard, *Voyage en Patagonie. Tour du Monde*, n° 94.

— Ligne 28. — Cf. Yves d'Evreux (*Voyage au nord du Brésil*, p. 23) : « Sur les reins ils ont une rondache faite de plumes de la queue d'autruche, qu'ils suspendent avec deux cordons de coton teint en rouge, passant du col en croisade sur le dos, tellement que vous diriez à les voir emplumez par la teste, par les bras, & sur les reins que ce soient des autruches qui n'ont de plumes sinon qu'en ces trois parties de leurs corps. »

Page 130, ligne 10. — Quicherat, *Histoire du costume*, p. 414, 391, 392, etc.

Page 131, ligne 4. — Voir chapitre xvi.

— Ligne 17. — Voir les sauvages du Gabon & du Sénégal dans les relations (avec gravures) du Dr G. du Bellay (*Tour du Monde*,

nos 304-306) & de l'amiral Fleuriot de Langle (*Tour du Monde*, nos 593-595).

Page 134, ligne 22. — Hans Staden (p. 270) : « Ces pendants ont une palme de long & l'épaisseur du pouce. Ils se nomment *nambibeya*. » Thevet (*Cosm. univ.*, p. 931) : « Cela fait tout ainsi qu'une chandelle d'un liard, soit en longueur ou en grosseur. » Ce hideux usage s'est conservé chez quelques tribus brésiliennes, ainsi chez les Orejones. Voir Marcoy, *Du Pacifique à l'Atlantique*, *Tour du Monde*, no 272. — Cf. Pline, H. N. IV, 27. — Mela, III, 6.

Page 136, ligne 21. — Pourtant saleté des Brésiliens, si toutefois on ajoute foi à ce propos de Hans Staden (p. 271) : « Ils se cherchent la vermine les uns aux autres & la mangent. Ie leur ai souvent demandé pourquoi ils le faisoient, & ils m'ont toujours répondu : ce sont nos ennemis, & nous les traitons comme le autres. » Thevet (*Cosm. univ.*, p. 947) : « Ie voyois quelquefois les femmes, qui ostoient la vermine de la teste de leurs filles & enfants, qu'autant qu'elles en trouvoient, autant elles en mangeoient, & se mocquoyent de moy, lorsque ie me prenois à rire de cette vilenie. »

Page 138, ligne 31. — Comparer une curieuse dissertation de Thevet dans sa *Cosmographie universelle*, p. 928, sur la nudité des Topinamboux. Montaigne paraît partager l'opinion de Léry. Il termine plaisamment son chapitre des Cannibales par ces mots ironiques : « Tout ne va pas trop mal : mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses. ».

Chapitre IX. — Page 141, ligne 14. — Hans Staden (p. 251) l'appelle *maudioka*. Il ajoute de curieux détails sur le mode de culture, tout primitif. « Ils commencent par abattre les arbres, & par les laisser sécher pendant deux ou trois mois, puis ils y mettent le feu, les laissent brûler sur place, & plantent ensuite dans le champ la racine qui leur sert de nourriture. » Gandavo (p. 52) lui donne le même nom. « La plante n'est pas très grosse, dit-il, elle a beaucoup de nœuds : pour la planter en culture régulière, on la coupe en morceaux, puis on la fiche en terre; on la cultive ensuite comme on fait à l'égard des boutures, etc. » Gandavo (p. 55) décrit l'*aypi*. Thevet (*Cosm. univ.*, page & planche 948) donne de curieux détails sur la culture du *Manihot*. D'après Osorio, *De rebus*

Emmanuelis, ligne 11, page 49 : Panem e radice unius herbæ conficiunt portulacæ magnitudine. Hæc autem tam letiferum venenum continet, ut qui illam crudam comederit, repente moriatur. Illi vero radicem contundunt, contusam exprimunt, ne quidquam in illa succi illius venenati remaneat. Tum ad solem exsiccant. Molis deinde conterunt, atque farinam efficiunt. Panes ex eiusmodi farina facti non modo salubres sunt, sed etiam sciti ad modum saporis.

Page 143, ligne 2. — Montaigne, liv. I, § xxx : « Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matière blanche comme du coriandre confict : i'en ai tasté ; le goust en est doulx & un peu fade. »

— Ligne 12. — Gomara (*Hist. gen. de las Ind.*, § xci, p. 118) : « Comenlos de alli pan de madera rallada, y carne humana. »

— Ligne 22. — D'après Hans Staden (256) : « Quand ils font bouillir de la viande ou du poisson, ils mettent dans l'eau des gousses de piment : dès que la viande est assez cuite, ils versent le bouillon dans des calebasses pour le boire : ils le nomment *mingau*.

Page 145, ligne 23. — Gomara (*Hist. gen. de las Ind.*, ccxxi, p. 276) : « Siembran el mayz, como nosotros las havas, remoiado, pero echo quatro granos por lo menos, en cada aguiero... La espiga es como pina en la hechura, y tamano, el grano es grande, mas ni es redondo como garuanço, ni largo como trigo, ni quadrado. Viene a sazon enquatro meses, y en algunas tierras entres, y a mes y medio en regadio, mas non es tan bueno. Siembran lo dos y tres vezes por anno en muchos cabos, y en algunos rinde trezientas, y am quinientas por una. » Sur l'origine du maïs, voir Roulin (*Hist. nat. & souvenirs de voyage*), p. 101-118.

— Ligne 34. — Chalcondyle, *De rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650 : « Φέρει δὲ ἡ χώρα αὕτη πυροὺς μείζους ἐπὶ πεντεκαίδεκα πῆχυς βασιλικοὺς. Καὶ κριθὰς ἐπὶ τὸν αὐτὸν τόπον, καὶ μελίνους ἐς τὸ αὐτὸ μέγεθος ».

Page 146, ligne 31. — La prédiction de Léry ne s'est pas réalisée : car la vigne n'a jusqu'à présent donné de produits, & encore très médiocres, qu'en Californie.

Page 148, ligne 25. — Paul Marcot, *Tour du Monde*, n° 171, p. 233, préparation de la chicha dans les Andes. Cf. Basanier

& de Gourgues : *Relations sur la Floride françaiſe*. Préparation de la caſſine ou caſſive. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 916-17, avec planches très expreſſives, p. 917) appelle cette boiſſon *cahouiné*.
— Ligne 29. — A peu près 114 litres.

Page 149, ligne 18. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 916) : « Apres que ce breuvage eſt bouilly dans ces grands vaſes, viendront quelque nombre de filles vierges maſcher ce mil ainſi bouilly... ſi, par cas fortuit, les femmes y ſont appellees, pour faire telle vendange, il fault qu'elles s'abſtiennent par certains iours de leurs mariz : ou autrement ce gentil breuvage ne pourra iamais acquerir perfection. » — Voir *Singularitez*, etc., § 24. D'après Hans Staden (p. 263), les femmes & les jeunes filles, indifféremment, fabriquent cette boiſſon.
— Ligne 27. — Montaigne, I. XXX. « Leur bruvage eſt faict de quelque racine, & eſt de la couleur de nos vins claicrets; ils ne le boivent que tiede. Ce breuvage ne ſe conſerve que deux ou trois iours, il a le gouſt un peu picquant, nullement fumeux, ſalutaire à l'eſtomach & laxatif à ceux qui ne l'ont accouſtumé : c'eſt une boiſſon tres agreable à qui y eſt duyet. »

Page 150, ligne 7. — Vieille réputation des Allemands. Cf. Montaigne, *Eſſais*, II, 2. « Nous veoyons nos Allemands noyés dans le vin... &c. — Les Allemands boivent quaſi egualement de tout vin avecques plaiſir, leur fin, c'eſt l'avaller, plus que le gouſter. »
— Ligne 8. — *Carbeus* eſt un mot tombé en déſuétude. On l'écrit d'ordinaire *carrouſſe*. Cf. D'Aubigné : Conf. I, 8 : « Quelques Allemands & Bourguignons faiſoient *carrouſſe* du ſang des ſacrifices. » — Rabelais, *Pant.* III, prolog. « Ie ne ſuis pas de ces impoſteurs fifreloſes qui contraignent les gentils compaignons trinquer, boire carrous. » Étymologie : allemand garaus, dans la locution garaus machen, combler la meſure.

Page 151, ligne 4. — Hans Staden (p. 263) ajoute un détail pittoreſque : « Ils ſatisfont leurs beſoins à l'endroit même où ils boivent. »
— Ligne 7. — Mot détourné de ſon acception primitive.
— Ligne 12. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 930) : « Ils ont une couſtume fort eſtrange, laquelle à grand peine lon voudroit imiter par deçà, qui eſt que quand ils mangent, ils ne boivent iamais, quelque heure que ce ſoit; auſſi quand ils ſe mettent à boire, ils

ne mangent rien. » Cf. MONTAIGNE, I, XXX. « Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient lors du manger. »

Page 152, ligne 2. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 930) : « Pendant leurs repas, ils observent un merveilleux silence, & se mocquent quand ils nous oyent babiller à table. »

Page 153, ligne 5. — Exagération de MONTAIGNE, I, XXX. « Toute la iournee se passe à dancer. »

— Ligne 27. — Ce mot vogue est conservé en Franche-Comté & en Bourgogne pour désigner les fêtes de village.

Page 155, ligne 25. — THEVET (*Cosm. univ.*, p. 97) : « Ie ne pouvois veoir faire tels breuvages, que le cœur ne m'en feist mal; mais à la fin me lassant de boire touiours de l'eau, estant attaint de maladie, par le conseil de mes amis, fus quasi contraint d'en boire, & le trouvay fort bon. »

— Ligne 31. — Mot conservé en Provence pour désigner la cuve.

CHAPITRE X. — Page 157, ligne 5. — N'est plus vrai depuis l'acclimatation des animaux domestiques européens. Voir ROULIN, *Causeries sur l'histoire naturelle*, p. 41-79. D'après MONTAIGNE, I, XXX. « Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust practiquez à plusieurs autres voyages, leur feit tant d'horreur en ceste assiette, qu'ils le tuèrent à coup de traicts avant que le pouvoir recognoistre. »

— Ligne 12. — *Description & histoire du tapir* dans ROULIN, p. 261-302. — GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 68) : « Ces animaux ressemblent à des mules, mais ils ont la tête plus déliée, & les lèvres allongées comme une trompe. Leurs oreilles sont roides & la queue courte; ils sont cendrés sur le corps & blancs sous le ventre. Leur chair a tellement le goût du bœuf qu'on ne peut distinguer l'une de l'autre. » THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 937.

Page 158, ligne 10. — Cf. THEVET, *Singularités*, etc., § 38.

Page 159, ligne 11. — Trad. lat. (éd. de Bry), planche, p. 935.

Page 160, ligne 7. — DE BRY, ouv. cit., planches. THEVET, *Cosmog. univ.*, planche, p. 926.

— Ligne 15. — *Soubassoub*, d'après THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 936. « Les sauvages en font grand compte & en usent à l'endroit de leurs enfants, après leur avoir percé les lèvres : car ils mettent souvent de ceste corne dans le pertuys d'incision pour le

croiſtre, ayant opinion qu'elle réſiſte & eſt contraire au venin. »

— Ligne 30. — Ce ſont les pécaris ou taïaïns. Cf. Gandavo, *Hiſtoire de la province de Sancta-Cruz*, p. 67. — Thevet, *Coſmog. univ.*, p. 935.

— Ligne 32. — *Hiſt. gen. de las Indias*, § ccv, p. 262. « Ay unos puercos conel ombeligo cuel eſpinazzo, que luego hieden en matando los, ſino ſe le corta. »

Page 161, ligne 16. — Cf. Thevet, *Singularitez*, etc., § 67.

— Ligne 30. — Gandavo (*Sancta-Cruz*, p. 73) les nomme *cerigoés*. Il en donne la deſcription & inſiſte ſur les caractères oubliés par Léry, qui en fait des animaux de l'ordre des marſupiaux.

Page 162, ligne 3. — Hans Staden (p. 308) : « Le *dattu* a environ ſix pouces de haut & neuf de long. Il eſt couvert par tout le corps d'une eſpéce d'armure, excepté ſous le ventre. Cette armure eſt comme de la corne, & les plaques ſe recouvrent les unes les autres comme celles d'une armure. Cet animal a le muſeau très pointu, la queue très longue & ſe nourrit de fourmis. » *Deſcription & hiſtoire des tatous* dans Roulin, *Souven. de voyages*, p. 217-224. — Gandavo, p. 69.

Page 163, ligne 1. — Pline. H. N., liv. V, § 196.

— Ligne 2. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § 196, p. 255) : « Ay... aunque alli cerca los han muerto de mas de cien pies en largo, y con muchos guyaros cuel buche. »

Page 164, ligne 30. — Cette bête extraordinaire eſt peut-être le *fouzouroubyou* qui exiſte encore dans les forêts du Brésil. Voir Biard, *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, n° 81, planche p. 40. D'après Gandavo (*Sancta-Cruz*, p. 77) : « Il y en a dans l'intérieur d'une taille ſi énorme, qu'ils avalent un cerf entier, ou tout autre animal de la même grandeur. »

Page 165, ligne 33. — Cf. Gandavo, *Sancta-Cruz*, p. 73. — Yves d'Évreux, *Voyage au nord du Brésil*, § xlvi, p. 196.

Page 166, ligne 11. — Voir les piéges à jaguar dans la *Deſcription du Paraguay en 1877*, par Forgues. *Tour du Monde*, n° 703, planche p. 412.

— Ligne 22. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 182-183, digreſſion interpolée ſur l'introduction des chiens en Amérique.

— Ligne 24. — H. Staden (p. 308) diſtingue *le Key*, *Pacha Key*,

& le *prieki*. Cf. Yves d'Évreux, *Voyage au nord du Brésil*, p. 199-201. — Thevet, *Singularitez, &c.*, ‖ 54.

Page 167, ligne 9. — Maffues : on dit encore dans le midi mayraque.

— Ligne 21. — Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 77) : « On les nomme fagois ou fahins. Les uns font jaune doré, d'autres font fauves; ils ont le poil très fin, & reffemblent à des lions par la forme de leur tête & la conformation de leur corps. »

— Ligne 34. — Cf. Marot, édit. Jannet, 1862, t. I, p. 242, épître rv. Fripelipes, valet de Marot, à Sagon (1537).

Page 168, ligne 10. — Sans doute le pareſſeux, le *perguica* de Gandavo. Ce dernier prétend (p. 74) que « le *perguica* marche ſi lentement que pendant quinze jours il n'avance pas de la diſtance d'un jet de pierre.... Il lui faut deux iours pour monter ſur un arbre & autant pour en deſcendre. » Ce ſont des exagérations dont la ſcience moderne a fait juſtice. Cf. observations de MM. Quoy & Gaymard dans le *Voyage autour du Monde*, de Freycinet. — Curieuſe deſcription de Thevet qui l'appelle *haût* ou *haütbi*. (*Coſmog. univ.*, p. 940 & planche 941.)

— Ligne 30. — Ce ſont les tamanoirs. Deſcription donnée par Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 75). — Roulin (*Souvenirs de voyages*), p. 237-251.

Chapitre xi. — Comparer le chapitre xlvii d'Yves d'Évreux. (*Voyage au nord du Brésil*, intitulé : Des aigles & grands oyſeaux & d'autres petits oyſeaux qui ſont en ces pays là.

Page 170, ligne 16. — Cf. Thevet, *Singularitez, &c.*, ‖ 44.

Page 171, ligne 16. — Cette opinion eſt pourtant fort répandue : ainſi les Caraïbes ne veulent manger ni cochons ni tortues, car ils craignent que leurs yeux ne deviennent auſſi petits que ceux de ces animaux (Muller, *Geſchichte der Americaniſchen urreligionen*, p. 221). Les Dacotahs mangent le foie d'un chien afin d'acquérir la ſagacité & le courage de cet animal (Schoolcraft, *Indian tribes*, vol. II, p. 80). Les Néo-Zélandais font avaler des cailloux à leurs enfants pour endurcir leur cœur. (Yate, *New Zealand*, p. 82.) Les Eſquimaux vont même juſqu'à penſer que les qualités corporelles des Européens ſe communiquent à leurs vêtements, & ils récoltent les vieilles ſemelles des matelots norwégiens & danois, qu'ils font porter aux femmes ſtériles (Egede,

Greeland, p. 198). Peut-être le cannibalisme n'a-t-il pas d'autre origine? (Lubbock, *Les origines de la civilisation*, p. 18.) — Voyez un curieux passage de Rerty (*Indian tribes of Guiana*, p. 355): « Les hommes chez les Acawoio & les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leurs femmes, s'abstiennent de certaines sortes de viandes, de peur que l'enfant qui va naître ne s'en ressentent mystérieusement. Ainsi ils repoussent l'agouti, de peur que, comme ce petit animal, l'enfant ne soit maigre; l'haimara, de peur qu'il ne soit aveugle, l'enveloppe extérieure de l'œil de ce poisson ressemblant à une cataracte; le labba, de peur que la bouche de l'enfant ne s'allonge en avant comme les lèvres du labba ou ne soit couverte de taches comme elles, ces taches devenant des ulcères, &c. »

Page 172, ligne 1. — Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 82) les appelle *macucagoas*.

Page 173, ligne 1. — Cf. Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 85; Thevet, *Cosmog. univ.*, p. 939) l'appelle le *curindé*. « Depuis le ventre iusques au gosié il a ses plumes plus iaunes que l'or le plus fin qu'on puisse voir. Les ailes & la queue sont de couleur finement azuree, & le reste diversifié du meslange de ces couleurs. » Id. *Singularitez*, &c., § 18.

— Ligne 16. — Léry n'a pas indiqué la manière de prendre, sans les endommager, ces beaux oiseaux. Belon (*Histoire de la nature des oyseaux*, liv. VI, § xii, p. 297) la donnera: « Les sauvages du Brésil qui ont grande industrie à bien tirer de l'arc, ont les flesches moult longues, au bout desquelles ils mettent un bourlet de coton, à fin que tirant aux papegaux ils les abbattent sans les navrer, car les ayant estonnez du coup, ne laissent de se guarir puis apres. » Cf. Yves d'Evreux, *Voyage au nord du Brésil*, p. 204.

— Ligne 25. — Ce quidam pourrait bien être Thevet, garde des curiosités du cabinet du Roi, qui cherchait en effet, avec un zèle louable, à augmenter ses collections. Voir Thevet, *Singularitez*, &c., édit. Gaffarel, préface.

— Ligne 31. — Cet alouroa est l'*alouroub* de Thevet, *Cosmog. univ.*, p. 939.

Page 174, ligne 31. — Plin. H. N., liv. X, § xliii.

Page 175, ligne 6. — Les Brésiliens les estimaient en effet beaucoup. Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 85) raconte qu'ils les préféraient

à deux ou trois eſclaves. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 939) « Ceux du pays en font grand compte & les tiennent ſi cher, qu'à grand peine ſouffrent-ils que un eſtranger en aye que à bonnes enſeignes. »

— Ligne 9. — Ces marganas ſont ceux que Gandavo (*Santa-Cruz*, p. 87) nomme les *marcandos*.

— Ligne 17. — Les *tuyus* de Gandavo (p. 87), qui les décrit ainſi : « Ils ſont un peu plus grands que les moineaux, entièrement verts, leur bec & leurs pieds ſont blancs, leur queue eſt très longue. »

— Ligne 23. — Alluſion à un paſſage de Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 939) : « Ces perroquets ſont leurs nids au ſommet des plus haults arbres, à fin que la vermine & ſerpents ne leur gaſte leur engeance. » Cf. *Singularitez*, § 48.

— Ligne 31. — Cf. Thevet, *Coſmog. univ.*, p. 938 & 939, planche 938. *Singularitez*, § XLVII.

Page 176, ligne 31. — Belon (*Hiſtoire de la nature des oyſeaux*, liv. III, § XXVIII, p. 184) : « Or eſt ce qu'il y a un oyſeau en ce païs là, ayant le bec long de demy-pied, gros comme le bras d'un enfant, poinctu & noir par le bout, mais blanc en tous autres endroits... il eſt creux par dedans; eſtant ſi finement delié qu'il en eſt tranſparent & tenu comme parchemin, & par ce eſt moult legier. »

Page 177, ligne 5. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 939) : « Ie ne paſſeray ſoubs ſilence un oyſelet, que ie penſe eſtre le plus petit qui ſoit en l'univers, n'eſtant point le plus gros & grand que un cerf volant, mais il eſt ſi beau que merveilles en ceſte grande petiteſſe, ayant le bec longuet & menu, lequel chante ſi doucement, que ie ne ſcay ſi le roſſignol lui doibt eſtre eſgallé, veu que cela porte preſque impoſſibilité, que un ſi doux ſon qu'il ſette en chantant puiſſe ſe nourrir en ſi petit corps », il le nomme *cayconpt*.

— Ligne 29. — Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 927 et 939) : « Ils eſtiment que avec ceſte muſique ce triſte oiſeau ſoit envoyé de leurs parents decedez leur porter bonne fortune & malheur à leurs ennemys. » Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 281. « Il y a auſſi de certains oiſeaux nocturnes, qui n'ont point de chant, mais une plaiſte moleſte & fâcheuſe à ouyr, fuyards & ne ſortent des bois, appelez par les Indiens Ouyra Giropary, les oiſeaux du Diable, &c. » Cette croyance aux oiſeaux prophé-

tiques s'eſt conſervée chez les Guaycourous; mais la plupart des indigènes ſe bornent à croire que ces oiſeaux leur annoncent l'arrivée d'un hôte. On les nomme Acauan. Cf. Accioli, *Corografia Paraenſe*.

Page 178, ligne 31. — H. Staden (p. 313) : « Pendant que j'étais chez les ſauvages, ces chauves-ſouris m'ont ſouvent mordu à l'orteil, que j'ai trouvé tout enſanglanté le lendemain matin; mais c'eſt ordinairement au front qu'elles mordent les naturels. » Marcoy, *Voyage aux vallées des quinquinas. Tour du Monde*, n° 579, p. 85.

Page 179, ligne 17. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § lxxx, p. 104) : En ſanta Fe de Chiribichi acaecio a un criado de los fraylos, que teniendo mal de coſtado, nole halleron vena para ſangrar, y dexarôn lo por muerto. Vino un murcielago, y mordiole aquella noche del tovillo, que topo deſcubierto. Hartoſo, dexo abierta la vena, y ſaliot anta ſangre por alli que ſano el doliente. Caſo gracioſo, y que los frayles contava por milagro.

Page 180, ligne 1. — Ovide, *Faſtes*, liv. VI, v. 133.

Grande caput, ſtantes oculi, roſtra apta rapinæ :
Canities pennis, unguibus humus ineſt.
Noſte volant, puerosque petunt nutricis egentes,
Et vitiant cunis corpora rapta ſuis.
Carpere dicuntur lacteutia viſcera roſtris,
Et plenum poto ſanguine guttur habent.
Eſt illis Strigibus nomen.

Cf. Virgile, *Æn.*, III, 212. Pline H. N. XI, 95.

— Ligne 4. — D'après H. Staden (p. 315) trois eſpèces d'abeilles « La première reſſemble à celles de ce pays; la ſeconde eſt noire & de la groſſeur des mouches; la troiſième de celle des mouches-rons... leur piqure n'eſt pas douloureuſe, *car* j'ai ſouvent vu les ſauvages en être couverts en prenant le miel, & moi-même j'en ai enlevé quoique étant nu. » Cf. Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 193.

Page 181, ligne 5. — Hans Staden (*Mœurs & coutumes des Tupinambar*, § xxx, p. 311) : « Les ſauvages nomment *attun* une eſpèce d'inſecte plus petit qu'une puce, que la malpropreté engendre dans les cabanes. Ces inſectes entrent dans les pieds, produiſent une légère démengeaiſon, & s'établiſſent dans les chairs

preſque ſans qu'on le ſente. Si l'on n'y fait pas attention & qu'on ne les enlève pas, ils y produiſent un paquet d'œufs de la groſſeur d'un pois. Quand on les extirpe, il reſte un trou de la même grandeur... J'ai vu quelques-uns de mes compagnons perdre l'uſage de leurs pieds pour n'y avoir pas fait attention. » Biard, *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, n° 81. Cf. Ulrich Schmidel (*Voyages curieux*), p. 220.

— Ligne 28. — Gomara (*Hiſt. gen. de las Indias*, § XXX, p. 37) : « La Nigua es como una pequita pulga, ſaltadera, y amiga de polvo, no pica ſino en los pies, meteſe entre cuero y carne, pare luego ſus liendres en mayor cantidad, que cuerpo tiene, las quales en breve engendran ortas, y ſi las dexan, multiplican tanto, que ni las pueden agotar, ni remediar ſinon con fuego, o con fierro pero ſi de preſto las ſacan, como arador, es poco ſudano. El remedio para que no piquen es dormir los pies calcados, o bien cubiertos. Algunos Eſpanoles perdieron deſto los dedos de los pies, y otros todo el pie. » Thevet (*Coſmog. univ.*, p. 935) appelle cet inſecte le *Tom*.

Page 182, ligne 19. — La ſainte huile ou plutôt le ſaint chrême. Attaque proteſtante.

Page 183, ligne 26. — C'eſt encore le remède dont ſe ſervent les payſans provençaux.

— Ligne 29. — Thevet, dans ſes *Singularitez* (§ 41), cite un ancien trait de cet eſprit vindicatif. « Pour ſe venger des poulx & puſſes, ils les prennent à belles dents, choſe plus brutalle que raiſonnable. »

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR . . . . . 1 — XVIII

PRÉFACE DE LÉRY . . . . . 1 — 4

HUIT PIÈCES DE VERS ADRESSÉES A DE LÉRY. . . . 5 — 9

PRÉFACE DE L'AUTEUR . . . . . 11 — 37

CHAPITRE I. — Du motif & occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Brésil . . . . . 39 — 44

CHAPITRE II. — De nostre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie; ensemble des tormentes, rencontres, prinses de navires, premieres terres & illes que nous descouvrismes. 45 — 56

CHAPITRE III. — Des bonites, albacores, dorades, marsouins, poissons volans & autres de plusieurs sortes que nous vismes & prismes sous la zone torride. . . . . 57 — 65

CHAPITRE IV. — De l'équateur, ou ligne equinoctiale, ensemble des tempestes, inconstances des vents, pluyes infectes, chaleurs soif & autres incommoditez que nous eusmes & endurasmes aux environs & sous icelle. . . . . 66 — 72

CHAPITRE V. — Du descouvrement & premiere veüe que nous eusmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Brésil, que des sauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint sur mer, iusques sous le tropique de Capricorne . . 73 — 85

CHAPITRE VI. — De nostre descente au fort de Coligny, en la terre du Brésil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de ses comportements, tant au fait de la religion, qu'autres parties de son gouvernement en ce pays-là. . . . . 86 — 113

CHAPITRE VII. — Description de la riviere de Ganabara, autrement dite Geneuvre en l'Amerique : — De l'isle & fort de Coligny qui fut basti en icelle : ensemble les autres isles qui sont ès environs. . . . . 114 — 121

CHAPITRE VIII. — Du naturel, force, stature, surdité, disposition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes sauvages, Brésiliens, habitans en l'Amerique, entre lesquels i'ay frequenté environ un an . . . . . 122 — 140

CHAPITRE IX. — Des grosses racines & gros mil dont les sauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain, & de leur breuvage qu'ils nomment caou-in. . . . . 141 — 156

CHAPITRE X. — Des animaux, venaisons, gros lezards, serpents & autres bestes monstrueuses de l'Amerique. . 157 — 169

CHAPITRE XI. — De la varieté des oyseaux de l'Amerique, tous differens des nostres : ensemble des grosses chauves-souris, abeilles, mousches, mouschillons & autres verminos estranges de ce pays-là . . . . . 170 — 184

NOTES DU PREMIER VOLUME. . . . . 185 — 216

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

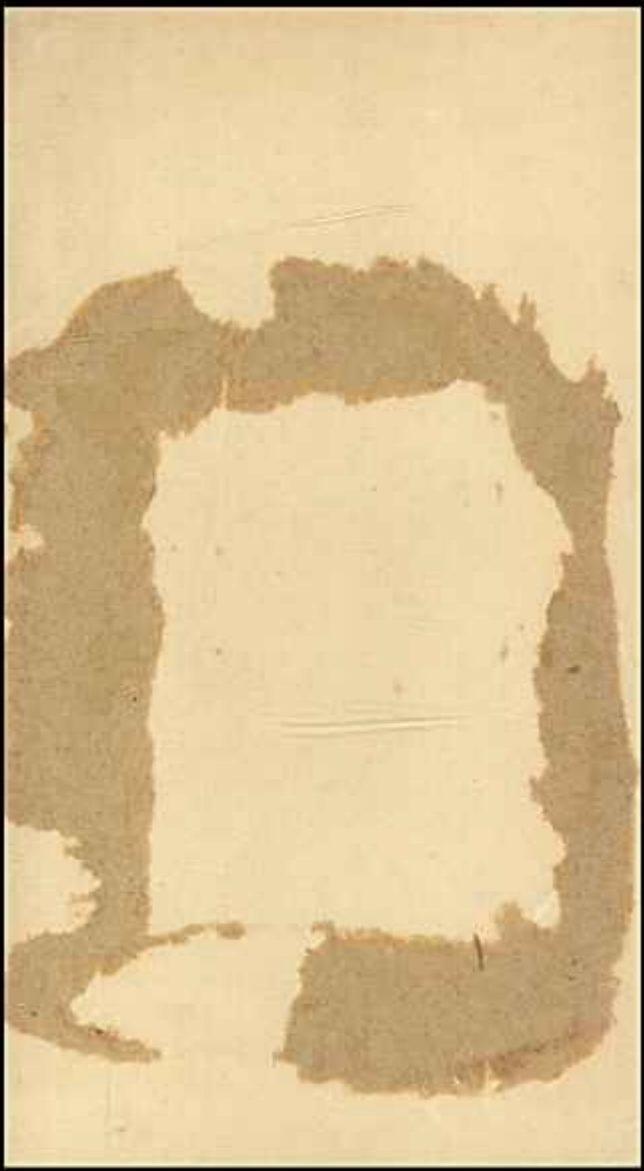
POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

Emp. 301/59
$125,00 [illegible]

cm 1 2 3 4 unesp 7 8 9 10



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 2 fr.
Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par B. COURNET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHAVANAT. 1 volume (épuisé).
Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé* . . . . 10 fr.

BOILEAU. Œuvres avec notices et notes par M. A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.
7 Eaux-fortes gravées par Mouillé, pour illustrer les *Œuvres de Boileau* . . . . . 10 fr.

HAMILTON. Mémoires de Gramont avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume . . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec le texte latin. 2 vol . . . . . 10 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. Chaque volume. 5 fr.
35 Gravures à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix . . . . . 30 fr.

RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume . . . . . 5 fr.

SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS VICTOR-HUGO. 15 volumes. Chaque volume 5 fr.
(*Les six premiers volumes sont en vente.*)

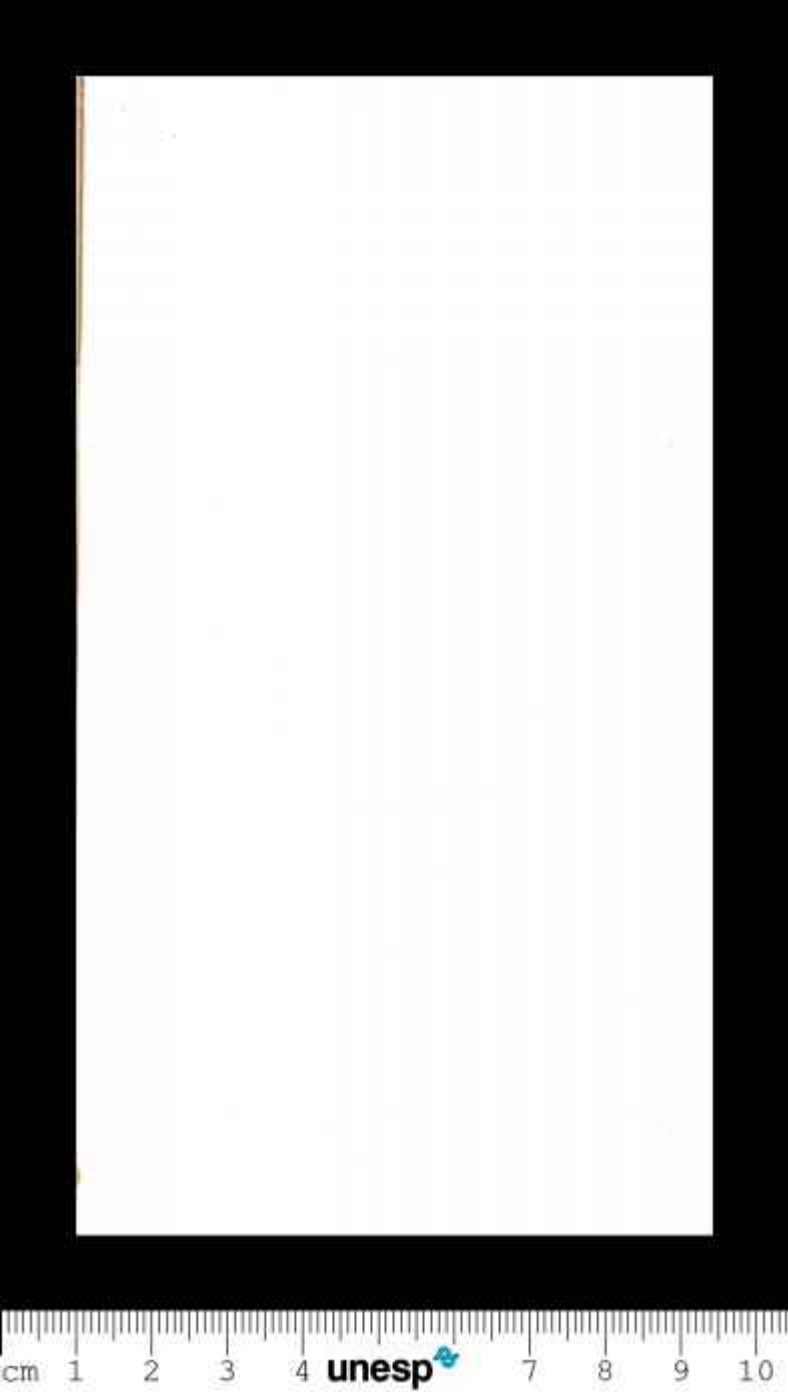
VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec une préface et des notes par M. F. DELLATH. 3 volumes. Chaque volume. . . . . 5 fr.

En préparation :

Corneille. — La Bruyère. — Marivaux. — *Voyages de Gulliver. Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Princesse de Clèves, Marianne, — Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol. sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. [557].


cm 1 2 3 4 unesp 7 8 9 10